

ERIC BOURDON

LES VOLEURS D'ENFANT



eBook

Eric Bourdon

Les Voleurs d'Enfant

Roman, thriller, livre eBook gratuit.

*Entrez dans l'univers oppressant
d'une secte contre les sectes !...*

eBook

ericbourdon.fr

Ce roman a reçu en 2007 le diplôme d'honneur du
9ème Concours International de Littérature 'Regards'.
Le diplôme d'honneur est un diplôme hors catégorie, le jury
n'ayant pas prévu de récompenser les romans cette année-là.

www.regards.asso.fr

*

ÉDITEUR ORIGINAL
Éditions de la Méduse, Lille, 2006
(ISBN 2-9524302-2-5)

Publication numérique - Nouveau texte

© [Eric Bourdon](http://ericbourdon.com), 2020 – contact @ ericbourdon .com

Tous droits réservés

Photo de couverture : © Verna Bice / Absolute Stock Photo

RÉSUMÉ

Lorsque Clarck Jannings apprend que son fils unique, Mike, est parti dans l'épouvantable secte des 'Clarificateurs', la réalité prend pour lui l'allure d'un véritable cauchemar.

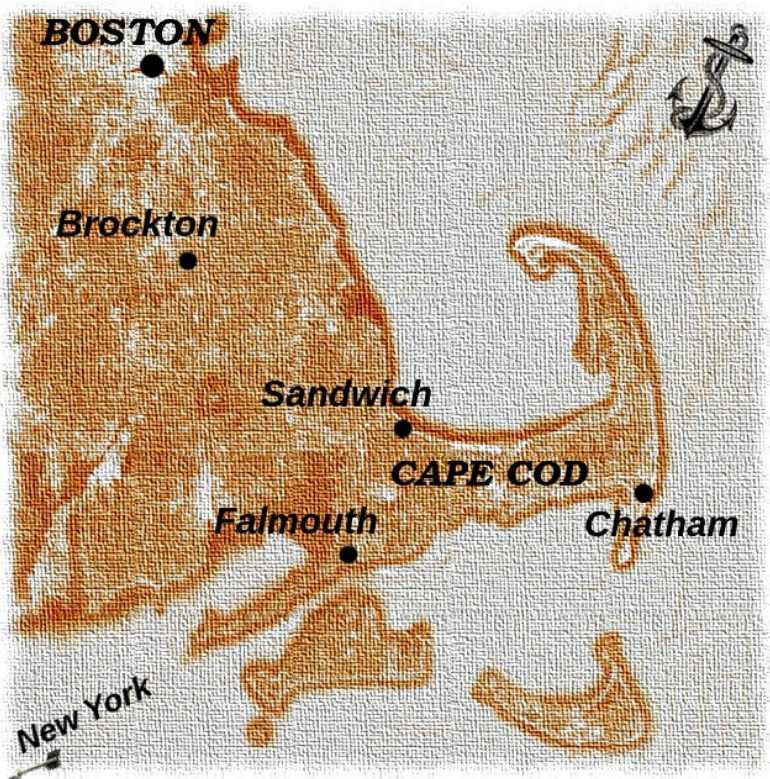
Mais lorsqu'il entre dans une association familiale de lutte contre les sectes, Clarck trouve enfin une parole réconfortante : il pourra récupérer son enfant ! Et aussi recruter d'autres parents qui travailleront avec lui pour stopper l'inquiétante multiplication des disparitions...

C'est alors que Miss Horseface, directrice rigide de l'association AA AVR, lui révèle les fondements mystiques de sa bataille acharnée contre les sectes. Des théories qui le fascinent de plus en plus, et qui donnent enfin un sens à la douleur qui le submerge.

Comme le dit Miss Horseface, les sectes se cachent toujours là où on ne les attend pas...

SOMMAIRE

1.	<i>Histoire d'un couple sans histoire</i>	<u>p.7</u>
2.	<i>Sale histoire</i>	<u>p.44</u>
3.	<i>Révélation de l'histoire</i>	<u>p.76</u>
4.	<i>Histoire sans fin !</i>	<u>p.110</u>
5.	<i>Au croisement des histoires</i>	<u>p.135</u>
6.	<i>Mauvaise histoire</i>	<u>p.164</u>
7.	<i>Une histoire qui n'en finit pas...</i>	<u>p.196</u>
8.	<i>Fin de l'histoire</i>	<u>p.239</u>
	<i>Une dramatique histoire de secte !</i>	<u>p.260</u>



ÉTATS-UNIS CÔTE EST

SUD-EST DE LA 'NOUVELLE-ANGLETERRE'

1.

Histoire d'un couple sans histoire

Ainsi les voix du passé s'exprimaient-elles encore, par murmures, dans les songes, comme les chuchotements d'enfants qui se racontent dans le noir des choses interdites, seules réservées aux adultes, et qu'ils n'auraient jamais dû connaître... Ainsi les voix du passé intriguaient-elles encore en leur période favorite, leur *terrain de chasse* réservé, *leur* monde, celui de la nuit, lorsque l'être humain s'attend le plus au calme, au repos de l'esprit et du corps, et qu'il a alors plus de raisons que jamais de se croire dans la plus complète sécurité... Ainsi Clarck Jannings, lorsqu'il s'endormait aux côtés de sa femme, en toute confiance, ou juste avant qu'il ne se réveille, réentendait-il parfois sans le vouloir la voix de son père :

« Ouvre-moi, ouvre-moi, tu entends ! Je sais que tu ne dors pas, alors ouvre-moi, maintenant !!!

- Tu es complètement saoul... répondait la voix de sa mère derrière une porte. Tu n'arrives même plus à parler...

- Parler ? Tu crois que j'ai envie de parler, hm ? Ouvre-moi, je t'ai dit. Je ne vais pas dormir devant ta porte. Ouvre ! »

Après deux minutes de répit illusoire, la voix du père reprenait :

« Ouvre, enfin, ouvre !!! J'ai presque pas bu. Tu sais... tu sais ce que je veux. Et tu le veux aussi.

- Tu sais ce que ça nous a apporté. J'ai failli y rester. On en a déjà discuté. Je ne le ferai pas une deuxième fois. Et tais-toi, tu vas le réveiller.

- Tu n'avais pas l'habitude, cette fois ça ira mieux, c'est sûr.

- Non, non, non, tais-toi, vas-t'en !

- Dis pas ça, ouvre-moi maintenant, ouvre-moi, on en aura d'autres, plein d'autres, tu sais, ça ira, on en aura plein d'autres, plein d'autres, je travaillerai beaucoup plus, je trouverai un boulot bien mieux payé, ouvre-moi, s'il te plaît, OUVRE ! OUUVRE ! Je veux que tu ouvres, tu sais, tu le sais, tu sais que j'en ai envie, j'en ai envie, j'en... J'EN AI BESOIN ! BESOIN !!! OUUVRE !!! »

Ainsi les voix du passé s'exprimaient-elles encore, la nuit, et se taisaient-elles aussi sec pour laisser la place à des cris intraduisibles et à des coups de poing dans le bois de la porte et dans les murs.

Puis les coups eux aussi s'interrompaient. Ils s'interrompaient pour laisser la place à des bruits de pas traînants, désespérés. Et à des sanglots mal réprimés. C'est à ce moment que le père Jannings rentrait dans la chambre de son crétin d'enfant unique, et que Clark se réveillait. Ainsi les voix du passé s'exprimaient-elles parfois encore.

*

« *Il faut qu'on l'aide ! Il faut absolument qu'on l'aide !* » s'écria Clark Jannings en raccrochant le combiné du vieux téléphone. Le visage blême, décomposé, il avait tourné la tête vers Mary, sa femme depuis plus de vingt ans. Le regard anxieux, il percevait l'inquiétude de Mary rien qu'à la manière dont elle s'était rapprochée de lui, discrètement, pas à pas, mais assurément. Ils se connaissaient bien, depuis si longtemps, depuis ce jour où, encore très jeunes, ils s'étaient trouvés à Cape Cod dans les colonnes du magazine de rencontre des *Couples de la Foi Rigoureuse*.

Leur rapprochement et leur mariage avaient pourtant été si naturels... Ils se ressemblaient tellement : leur désir intense de *fonder une famille*, d'*avoir des enfants*, de faire que *les gens* pensent d'eux *du bien*, etc. Tout les rapprochait, mais surtout cette envie de fonder *une grande famille catholique* qui susciterait le respect, l'admiration des voisins, des parents...

Bien sûr il y avait eu cet enfant, ce petit morveux qui avait tout saccagé derrière lui, une mauvaise naissance, une césarienne, les doubles forceps, tout ce sang, ces angoisses... Après lui, les fausses couches, la certitude que la grande famille catholique se limiterait définitivement à un fils unique. Grotesque. Mais ils lui avaient pardonné, bien sûr. Bien sûr. C'était le devoir de tout chrétien. Le commandement suprême qu'ils répétaient tous les dimanches sans exception : pardonnonons-leur, pardonnonons-leur... Tous les dimanches ils chantaient le pardon, ils le lisaient, ils le hurlaient. C'était sûr, ils avaient pardonné. De toute façon, ça n'avait pas été de sa faute. Ce n'était après tout qu'un enfant.

Clarck était plutôt intelligent ou, du moins, il fut un temps où il l'avait été. Des parents bien trop pauvres pour lui payer des études, un père modeste représentant pour l'État du Massachusetts d'une petite marque d'alcool irlandais appelée *Irish South Hill Snap*... Il revenait à moitié ivre presque tous les soirs et ses colères étaient fréquentes.

Sa mère était d'une anxiété malade, surtout après la naissance de Clark venu au monde le cordon autour du cou, sans ongles et la peau restée longtemps bleutée par l'asphyxie, Clark qui fut aussitôt condamné par tous les médecins à une mort imminente. Et qui avait survécu. Elle l'avait élevé dans une surprotection étouffante. Il l'avait échappé belle : il fallait donc ne plus faire la moindre erreur.

Il était son seul fils et avait ainsi passé la majeure partie de sa sinistre enfance dans l'isolement et la peur des autres enfants. Son seul compagnon avait été une poupée avec laquelle sa mère adorait le voir jouer.

À seize ans son père lui avait obtenu, à l'aide d'un ami, une place au McDonald's de la petite ville bien nommée de Sandwich, à l'entrée de la presqu'île de Cape Cod.

« Toi qui aimes tellement t'engraisser, lui avait-il annoncé ce jour-là brutalement, ça pourrait bien t'en dégoûter à jamais et te faire comprendre la difficulté de trouver tout ce fric pour payer ce que ta mère adore te voir engloutir, jour après jour... »

Pourtant, son fils n'était pas dénué de capacités. Il aurait même pu avec quelques années d'études, dans une ville moins noire et un climat moins lugubre, devenir un brillant ingénieur, un politicien ou un directeur de presse, qui sait...

Mais quelque chose dans le caractère de sa mère avait quand même fini par l'intriguer. Ce n'était au début qu'une espèce de bigoterie religieuse, mais il y percevait de plus en plus comme une étrange et douce odeur de vérité.

« Si tu ne devais retenir qu'une seule chose de ce que tu entends à l'église, lui disait sa mère lorsque autrefois il revenait le dimanche avec elle de la messe, retiens ceci : ce monde est un monde d'apparences et rien n'a de valeur réelle. Les plus riches aujourd'hui seront pauvres dans le Royaume de Dieu. Les derniers, les plus petits, les plus pauvres, les plus malheureux, les enfants, ce sont eux qui y seront les premiers. Rien de ce qui se passe dans ta vie n'est important. Ce qui compte c'est que tes parents t'aiment, et que tu nous aimes aussi. Le reste n'existe pas.

« Il faut être petit, humble. Rien d'autre n'existe, ce qui se passe dans ta vie ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Ce n'est qu'une vie tu sais ! Rien n'a d'importance réelle, rien du tout.

- Rien, vraiment rien ? demandait Clark.
- Vraiment rien, répondait sa mère.
- Même... l'école ?
- Même l'école, répondait-elle en souriant.
- Même la maison ?
- Même la maison.
- Même... Papa, quand il revient... ?

- Il t'aime toujours. C'est ça l'important, tu comprends, ajoutait Mme Jannings en se raclant la gorge, tout en posant sur l'épaule de son fils un bras aimant. »

Son intelligence avait-elle enfin percé, s'était-elle finalement frayé un chemin, avait-il après cette jeunesse frustrante trouvé le moyen d'être *quelqu'un* ; après tous ces échecs en cascade qui constituaient jusque-là son existence morose et sans le moindre intérêt ? Ce qu'il comprenait de cette religion qu'il redécouvrait très tard, à presque vingt ans, c'était *l'amour du prochain*, et que l'intelligence n'était rien, ni le courage, ni la force, ni le métier, ni l'argent, ni même le corps, car toutes ces choses étaient bien trop matérielles...

Il n'avait donc pas échoué, sa vie n'était pas une si lamentable et angoissante catastrophe. Qu'est-ce qui était réellement important ? D'après la religion de sa mère, l'important était le cœur, l'important était d'aider les malheureux, les opprimés, les pauvres, les désespérés, les rejetés de la société, *ceux qui souffraient* ; leur transmettre la bonne nouvelle, afin qu'ils la transmettent eux-mêmes à d'autres...

Sa mère n'y connaissait pas grand-chose, elle n'avait reçu aucune éducation particulièrement religieuse, elle n'avait aucun livre et ne déchiffrait d'ailleurs qu'avec difficulté les cantiques de ses vieux missels. Clark avait trouvé sa voie, il irait plus loin qu'elle, et il lui apprendrait même ce qu'elle ne savait

pas. Il serait un *chef de famille* catholique, très catholique, et sa mère admirerait son dévouement, sa générosité... et sa réussite !

Clarck s'était marié et il avait accumulé au fil des ans toute une bibliothèque de livres vantant l'amour chrétien, seule chose de valeur sur cette terre, et il s'entendait merveilleusement bien à faire comprendre que rien d'autre n'était important que le cœur, et que la vie d'un père de famille aimant sa femme et chérissant ses enfants était la vie la plus accomplie qui soit.

Il s'appliquait à décrire dans des articles de journaux de province combien étaient perverses toutes les autres doctrines qui n'avaient pas l'humilité du christianisme et qui prétendaient pouvoir « élever » l'homme, toutes ces sectes « New Age » nocives et inquiétantes et qui proliféraient aux États-Unis en proposant aux hommes des buts bien trop terrestres, réussir sa vie, améliorer sa communication, son bien-être ; tous ces thèmes surexploités par des gourous envieux de biens très certainement terre-à-terre eux aussi, et sans aucun doute financiers ! Si on les cherchait, on trouverait certainement des preuves et des témoignages accablants.

Non, l'important est le cœur, l'homme est petit, si petit devant Dieu, l'essentiel concerne l'autre monde, celui de la Bible, la Jérusalem Céleste annoncée par Dieu. L'essence de toute religion valable est l'humilité, et la seule voie de sortie pour l'homme est l'amour, écrivait Clarck. Ces phrases résonnaient drôlement à ses oreilles. En les relisant, il ressentait une forte impression de réussite personnelle. Il avait raison, c'était la seule

voie que l'on pouvait suivre, la seule voie à suivre pour tous, car rien ni personne n'était grand devant Dieu. Et sûrement pas l'homme !

Et maintenant, il venait d'apprendre que son propre fils unique, Mike, s'était fait attraper par ces sectes dont il avait si peur, à juste titre, ces gens si... intéressés. Cela faisait trois mois que Mike était parti à Boston en donnant des explications assez obscures. Son père avait tout de suite suspecté les sectes ou bien ces revendeurs de drogue qui étaient comme elles si influents sur la jeunesse fragile et vulnérable. De toute façon, les jeunes faisaient toujours des choses catastrophiques, ils faisaient n'importe quoi, c'était bien connu, tout le monde savait ça.

Si Mike était parti, c'est qu'*on l'avait fait partir*. Est-ce qu'à dix-neuf ans on savait ce qu'on faisait ? Même à quarante ans on pouvait se faire embobiner par une secte. Il suffisait d'une quelconque détresse psychologique ; à part le cœur rien n'avait de valeur... « Le cœur a ses raisons que la raison ignore » avait écrit un théologien français. Le cœur, et l'*humilité*. Un poète, français lui aussi, avait également très bien su exprimer cela, en quelques mots : « L'essentiel est invisible aux yeux, et visible pour le cœur. » Clark Jannings adorait les poètes français.

Mike lui avait parlé, au téléphone, de « développement spirituel », de techniques visant à renforcer ce qu'il appelait l'« autonomie personnelle », de « capacités d'expression », d'« améliorations » de ceci, de cela, tous ces mots si apparentés

aux discours sectaires, à tout ce sale baratin qui faisait si peur aux gens raisonnables et modestes. C'était sûr, il s'était fait avoir.

Mike était intelligent, il était en avance, il faisait de grandes études à l'université, il avait même réussi à sortir un livre chez un petit éditeur canadien, mais tout ça n'était pas un facteur, évidemment, ça ne valait rien, on le savait bien, s'il n'avait pas *l'intelligence du cœur*, cette solidité qui faisait le caractère et l'atout de son père, *l'essentiel dans la vie*.

Mike s'était fait avoir ! Comme un bleu.

Clarck l'avait eu au téléphone pendant trente minutes. Mike lui avait expliqué que les trois derniers mois il avait hésité, il n'avait pas osé lui faire confiance. Il avait pensé que son père n'accepterait pas ce qu'il faisait à Boston. Pourquoi un père n'accepterait pas ce que faisait son fils ? Mike ne voulait pas tout lui dire au téléphone, mais ce qu'il faisait tournait autour de l'« amélioration spirituelle ». Clarck trouvait cette expression malsaine par elle-même. La seule association des deux mots « amélioration » et « spirituelle » lui foutait une frousse terrifiante, comme si tout était pour lui en danger, partout, tout le temps. Une vraie panique totalement irrationnelle.

Mike s'était fait avoir. C'était inévitable, ce n'était encore qu'un enfant. Les enfants étaient stupides et vulnérables. Les enfants se faisaient avoir par les sectes. Les sectes étaient méchantes. Elles menaçaient tout le monde, partout. Elles voulaient le contrôle de la planète. Tout le monde savait ça.

Même certains députés le disaient : les autorités les plus compétentes ! C'était écrit dans les articles de journaux. Clarck en avait déjà écrits lui-même. Clarck savait ça.

Mais Mike avait finalement changé d'avis. Il l'avait appelé. Étrange. Car personne n'ignorait que les sectes séparaient les familles, elles les détruisaient irrémédiablement. On l'avait pourtant prévenu ! Combien de fois Clarck et Mary, parents attentifs et aimants, combien de fois avaient-ils dit à Mike de ne pas aller traîner près des sectes, qu'elles étaient si dangereuses, si nocives...

Et les vidéos qu'ils lui avaient passées (il n'avait pas dix ans !) lui montrant que sans aucun doute les sectes étaient un danger pour l'individu, pour la famille, pour le monde ! À notre époque, les médias étaient pourtant si prévenants à ce sujet ! Mais... ce n'était encore et toujours qu'un enfant. Et les enfants étaient stupides, tout le monde savait ça. Ils lui pardonnaient bien volontiers.

Mais alors pourquoi avait-il changé d'avis ? Pourquoi avait-il décidé de parler à ses parents ? Clarck, encore immobile devant son téléphone, était perplexe mais il était bien décidé à élucider cette énigme. Qui n'en était pas une, évidemment, la réponse étant d'une extrême simplicité.

Les sectes attiraient les gens, le maximum de personnes ; elles ne répugnaient à rien. La secte avait convaincu

Mike de dire à ses parents ce qu'il faisait dans cette organisation à Boston. La raison apparente était qu'il devait leur accorder une chance, au moins. Tenter de leur faire confiance. La véritable raison était bien sûr beaucoup plus intéressée : attirer deux adeptes de plus, et engloutir par la suite le reste de la famille dans cet engrenage infernal dont parlaient tous les journaux.

D'ailleurs... Clarck s'était risqué à demander à son fils si ça lui ferait plaisir qu'il essaie lui-même les techniques qu'il évoquait à mi-mots ; à quoi Mike avait répondu qu'il faisait comme il voulait mais que ça ne le dérangerait pas, avec dans la voix une trace d'ironie qui n'avait pas échappé à son père.

N'était-ce pas là les prémices incitatives qui introduisaient l'imminent, le *fameux* « engrenage sectaire » ? Car on ne pouvait plus *ne pas savoir* : les journaux prévenaient sans cesse contre les premières invitations dans l'engrenage des sectes. Il fallait refuser dès le début. Après, c'était trop tard.

Monsieur Jannings n'était pas aussi naïf, bien heureusement, et ce qui faisait son originalité, la force de son caractère, bref, sa spécialité dans la vie, était la solidité psychologique qu'il avait trouvée à travers sa religion, la bonne religion, celle de la pitié et de l'attention au prochain et aux plus petits. La meilleure, la voie royale comme il aimait à le répéter.

Par chance ou peut-être par une qualité personnelle dont il ne tenait pas trop à s'attribuer le mérite, c'était cette

religion, la vraie, qu'il avait rencontrée sur son chemin. Oh ! Peut-être avait-il à vrai dire un peu... provoqué sa chance, mais il savait rester modeste. Clarck n'était pas de ceux qui passaient leur vie à se décerner des palmes.

Cette force de cœur qu'il avait, Clarck Jannings l'avait toujours mise au service de sa famille et cette fois encore, même dans cette situation de crise, il ne ferait pas défaut, car il savait ne pas faire défaut sur ce plan-là. C'était son seul *mérite* : il avait à ce point cette tendance à la générosité, à aider son prochain, qu'il comparait parfois intérieurement son cœur à un animal sauvage, un tigre, une bête de la jungle, un monstre de cœur, sautant et agrippant toute vie pour lui apporter son amour. Cette pensée le faisait sourire. Il se rappelait non sans quelque émotion la fois où un vieux prêtre aveugle lui avait dit : « Mais Clarck, vous êtes un saint ! » Ça l'avait mis assez mal à l'aise et, devant sa petite famille, il avait rougi à s'en brûler les joues : il avait vraiment bien réussi sa vie...

Et comme aux plus grands hommes, étrangement, semblaient incomber les plus grandes tâches, il serait à la hauteur de celle-ci. Mary était en face de lui, toute tremblante. Elle avait visiblement peur et s'apprêtait à apprendre une bien mauvaise nouvelle :

« Clarck, Clarck, s'écria-t-elle, mais qui faut-il aider, pourquoi répètes-tu cela ? Enfin, pourquoi ne pas m'expliquer ? Clarck, je t'en prie ! »

Il tourna enfin de nouveau des yeux embués vers sa femme, sans bouger les mâchoires. La tension était insupportable. Ce que disaient les journalistes à la télé était donc vrai. Quelle tragédie, quel horrible cauchemar ! Pour la première fois, il était confronté à LA secte, face à face. Plus à la télé. C'était comme ces vedettes de cinéma qu'on voyait jouer dans les films pendant vingt ans, avant qu'un beau jour on en rencontre une en réalité. Comment Clarck aurait-il pu oublier ce jour où, en vacances en Floride, tout près de Miami, il avait croisé et reconnu (sur un trottoir !), malgré sa barbe de trois jours et ses lunettes de soleil, pas moins qu'Arnold Schwarzenegger en personne : *Terminator* qui lui avait offert un sourire discret avant de s'éloigner.

Et le temps qu'il avait mis pour seulement réaliser ce qui s'était passé, cette chance inouïe !

Tu parles, quelle chance... Être confronté à une vraie secte, dans la véritable réalité... lui ! Qu'aurait-il donné pour avoir cette fois-ci le droit de passer son tour ?!

Ouvrant enfin la bouche tout en s'efforçant de bien articuler, l'émotion lui resserrant la gorge, il expliqua ce qu'il venait d'entendre à sa femme. Mary dont le visage prenait de plus en plus, mot après mot, la pâleur et l'effroi de celui de

Clarck, sentait l'angoisse prendre forme de manière de plus en plus concrète dans son esprit. S'y reflétait également une avalanche de visions, d'images mentales liées à son passé, comme si elle revoyait sa vie en accéléré. Mais elle n'y prenait pas garde. Elle était bel et bien à un tournant de sa vie, l'heure d'une épreuve d'envergure, et il fallait par-dessus tout éviter la nostalgie inutile pour s'accrocher à la réalité présente. Trouver l'attitude remarquable qui convenait à des parents remarquables. Savoir ce qu'il fallait faire, voilà l'important. Que fallait-il faire ?

Ses parents le lui auraient bien dit. Ils avaient toujours su ce qu'il fallait faire. Les parents avaient toujours raison, c'était bien connu. Un des grands commandements qui avait bercé son enfance rigide était tiré de la Bible, le livre : « *Respecte et obéis en toute occasion à tes parents* ».

Mais ses parents, ses « tendres » parents, Mary savait où ils étaient, et ils n'étaient pas près d'en bouger.

Elle avait été la première, l'aînée, et elle s'était occupée avec soin de ses huit frères et sœurs successifs. Ils avaient vécu dans une grande maison. Leur père, qui construisait les premiers hôtels modestes de la *Smith & Barken*, en avait dessiné lui-même le plan. C'est qu'ils savaient en faire, des choses, les parents, ils savaient vraiment faire n'importe quoi. C'est pour ça qu'il fallait leur obéir. Ils savaient, ils connaissaient, ils avaient raison. Alors, bien sûr, il ne fallait pas leur mettre de bâtons dans les roues : les enfants devaient faciliter la tâche de leurs parents.

Et c'était précisément ce qu'elle avait fait pendant toute sa jeunesse. Qui n'en avait pas été une, car elle avait travaillé sans cesse dans la plus grande rigueur. Mais sa mère avait tant besoin d'elle à la maison, c'était donc une enfance bien plus réussie que n'importe quelle autre enfance : au service de ses sublimes parents, comme c'était écrit dans le gros livre en latin qu'on lisait à l'église, tous les dimanches.

Mary était heureuse d'avoir une grande famille, mais elle avait raté sa vie à elle, elle avait le sentiment d'un écrasement total, d'avoir été asphyxiée, étouffée sous le poids des responsabilités de nourrice, de bonne à tout faire, qu'on lui confiait sans lui demander son avis, supposant qu'elle était aux ordres, qu'elle n'avait rien à dire.

Après tout, il y avait aussi eu un dixième enfant : la sœur aînée de Mary, qui n'avait pas vécu longtemps, et dont il ne fallait jamais parler. Cela expliquait peut-être à la fois la colère que ses parents avaient reportée sur Mary (*qu'elle soit déjà contente de vivre !*) et leur incroyable propension à la procréation...

Un jour enfin, en retour à l'une de ses nombreuses demandes d'emploi, Mary avait reçu une réponse positive d'une quincaillerie de la région de Cape Cod, dans le Massachusetts, pour un poste de vendeuse. Évidemment, passer de la proche banlieue new-yorkaise à la région de Boston, c'était passer de la capitale du monde à un environnement un peu plus calme et

peut-être moins intéressant. Cela voudrait dire aussi être complètement seule, et éloignée de plus de trois cents kilomètres de toute sa famille, qu'elle ne reverrait que de temps en temps.

Mary avait plus de vingt ans lorsqu'on lui fit cette offre. Elle ne mit pas longtemps à prendre sa décision, et dans un accès d'énergie qui l'étonna elle-même, elle sut convaincre ses parents de la laisser partir. Leur autorisation changea du tout au tout sa vie. Sans leur accord, elle ne serait pas partie. Ils l'avaient autorisée... à vivre. Ils lui donnaient non plus du travail, mais sa liberté, son autonomie si longtemps désirée, et jamais réclamée auparavant ; pas une fois ! D'un autre côté, elle ne s'était pas réellement « libérée » : elle continuait inlassablement à leur obéir, à vivre *avec leur accord*, chrétiennement...

Il fallait pourtant s'accrocher à la réalité présente. Les images du passé n'avançaient à rien. Le fait que Mary soit toujours restée en accord avec sa famille, avec ses parents, qu'elle ait tout fait *dans les règles*, sans jamais rechigner une fois seulement, ne devait pas embuer la vision du moment présent et de ses impératifs.

Que fallait-il faire ? Mais que fallait-il faire ?

Heureusement Clarck était là, avec elle. Il était un bon père. Il la protégeait. Il l'avait juré le jour de leur mariage, devant leurs parents réunis. Et puis les sectes, il connaissait bien. Clarck

connaissait les manipulateurs et il en avait peur. Clarck les reconnaissait presque d'instinct. Il avait écrit des tas d'articles dessus.

Clarck avait tant souffert de sa situation d'enfant unique qu'il savait l'importance d'appartenir à un groupe et ne pourrait pas imaginer vivre seul. Clarck n'avait même pas, en fait, d'existence réelle en tant qu'individu. Tout ce qu'il était dans sa vie, il ne l'était que dans le cadre de groupes : la famille, le travail, les associations de charité, les messes... Au point qu'il s'était quasiment spécialisé dans la définition et la compréhension exactes de ce que devait (ou ne devait pas) être un groupe.

Mary se souvenait de quelques-uns de ses articles les plus fameux :

« NON AUX TÉMOINS DE JÉHOVAH ! »

Clarck affirmait qu'ils laissaient mourir leurs enfants. Ou bien :

« NON AUX MUSULMANS MODÉRÉS EUX AUSSI !!! »

Clarck soutenait que les musulmans modérés servaient de tremplin aux extrémistes... Mais ce qui lui faisait le plus peur, c'était les sectes qui proposaient des systèmes de développement personnel illusoires. Les bons sentiments des adeptes y étaient

détournés de la façon la plus perverse. Leurs gourous étaient intéressés. Sûrement par l'argent, le sexe ou d'autres lubies. Il y avait toujours de bas motifs à la base des sectes. Une seule règle, affirmait Clarck : *Si on cherchait, on trouvait*. Et ça marchait à tous les coups !

Clarck était donc là, il était présent, à ses côtés, et Mary attendait de savoir ce qu'il comptait faire. Mais elle était sûre qu'il trouverait un moyen de régler la situation. D'ailleurs, il y avait longtemps, juste après leur mariage, Clarck avait failli rentrer dans une organisation anti-sectes. Il avait déjà très jeune ce goût de la liberté. Mary le sentait bien, il regrettait aujourd'hui de ne pas avoir franchi le pas vingt ans plus tôt. Le danger était imminent même à cette époque, partout sur la planète. Clarck, Mary le savait bien, s'était toujours fortement préoccupé de l'avenir de l'humanité. Il adorait alerter son entourage à propos des trois grands dangers qui menaçaient la sécurité planétaire : 1. les météorites (on savait comment ça s'était terminé avec les dinosaures !), 2. la mafia... Attention : la mafia russe. Là il agissait enfin en vrai américain, quoiqu'un peu à l'ancienne. Et 3. (attention) les sectes. Attention ! DANGER JEUNESSE. Ses discours grandiloquents dans les réunions de famille étaient un peu grotesques mais ils mettaient en évidence son côté si attentif et si précautionneux.

Autre exemple encore de sa prévenance, et ils ne manquaient pas : depuis trois ans lorsqu'on lui avait enfin donné de vraies responsabilités au McDonald's où il avait débuté comme simple équipier, les stats de la boîte n'avaient cessé de descendre, jusqu'à s'écrouler totalement il y avait seulement quelques mois. Mais pas trop tôt cependant pour qu'il n'ait assez économisé et puisse ainsi profiter d'une retraite tout juste suffisante. Dès son tout premier jour, pourtant, à seize ans, Clarck avait senti que quelque chose n'allait pas, une... intuition. Quel flair ! Ses critiques et avertissements n'avaient jamais cessé. Il savait que l'organisation du fast-food n'était pas bonne, les équipiers paresseux, et les dirigeants incapables. Et il ne le cachait pas, ou au moins savait comment l'insinuer pour éviter une mauvaise réaction du directeur colérique, avec lequel il était de toute façon vain de tenter de communiquer. *Il ne comprenait rien !*

Mary savait tout ce que Clarck avait tenté de faire, au fur et à mesure qu'il prenait du galon et avait un peu plus d'autorité pour diriger les choses par lui-même. Clarck avait le don pour repérer les failles dans cette mécanique tordue, et Dieu sait qu'elles étaient nombreuses, car il en trouvait toujours !

Connaissant sa valeur et sa capacité à diriger les choses, elle l'avait souvent encouragé, et renforcé sa détermination à agir. Elle aimait à le voir croître en autorité et en contrôle. Il le méritait tellement ! Mais cela n'avait pas suffi. Clarck avait eu affaire à des collègues trop insoucients et sourds pour prêter

attention à ses incessants avertissements. La boîte s'était écroulée juste après son départ. Avec tout son courage et ses compétences, et malgré ses insistance continues, il n'avait pu mieux faire. Personne n'aurait pu mieux faire que Clarck, c'était sûr.

Les parents Jannings semblaient totalement anéantis. Et ils l'étaient sans le moindre doute. Au fond du trou ! Comment allaient-ils gérer ça ? Comment aider Mike à se sortir de cette situation catastrophique ? En tout cas Mary savait quel rôle elle pouvait le mieux jouer dans cette histoire horrible pour de bienveillants parents : soutenir Clarck. Il avait l'autorité, il connaissait le sujet, il avait la force de caractère suffisante. Combien de fois Mary l'avait-elle vu la manifester, lui qui avait tant et tant de fois si bien *rempli son rôle de père*...

Mary se rappelait, par exemple, que lorsqu'il était plus jeune, dans les vestiaires de la piscine, Mike avait fait une étrange allusion impudique à propos de la sévère directrice de l'école. Oser faire ça ! À sept ans, et au sujet de la personne la plus élevée hiérarchiquement ! À un ami il avait confié qu'il aimerait voir la directrice *nue*... Il avait ainsi jeté sur la petite famille Jannings la honte de la ville de Falmouth tout entière ! La directrice avait vivement réprimandé Mary qui, rouge de confusion, avait ensuite sèchement averti Mike... qu'il aurait

affaire à son père. Mike avait dû attendre deux heures sans bouger, dans le salon, l'arrivée de Clarck. Sa mère reprenait sans cesse ses avertissements pour que Mike, cet indomptable guignol aux bêtises innombrables qui devenaient maintenant très dangereuses, s'imprègne bien de la malfaisance de ses propos, et de l'idée d'autorité parentale qui allait incessamment s'abattre sur lui comme une gigantesque bouffée de rage écumante. Les enfants ne comprenaient jamais rien à ces choses-là...

Clarck avait tardé, et rallongé d'autant l'attente insupportable de cet enfant dont tout le monde parlait sûrement déjà comme de l'horrible petit « mal élevé » de Falmouth. Mary se souvenait avec quel sens des responsabilités paternelles il avait accepté de prendre en main sans délai la situation délicate. Clarck ouvrait la porte et il entraînait dans le petit couloir du salon, détendu, souriant, lançant à Mary le sempiternel :

« Ta journée s'est bien passée, ma chérie ? »

Il comprit vite que non, *quelque chose de tragique venait d'arriver*. Tragique et atrocement irrémédiable. Mary lui parla sur le ton du murmure, presque de la cachotterie d'enfants évoquant entre eux la bêtise qu'un autre avait osé faire. Mike n'entendait rien, assis sur le sombre divan depuis plus de deux heures, s'attendant au bruit aigu de la lame tombant de la

guillotine, ou au vacarme assourdissant des fusils qui allaient procéder à son exécution d'une seconde à l'autre :

« En joue... FEU !!! »

Il avait fait *quelque chose de mal*, quelque chose d'horriblement malsain, il ne savait pas quoi mais il était manifestement un danger pour tout le monde, c'était certain. Il était enfin découvert : le vilain démon se cachant depuis toujours dans le corps d'un enfant... Clarck avait tout de suite laissé tomber son attitude plaisante :

« Mike, viens ici... »

Mary s'était retirée aussitôt, à la table du salon, tout au fond, très loin. Histoire de laisser Clarck accomplir son rôle de père...

Trente minutes plus tard, pas moins (Mary regardait l'horloge du salon attentivement), Mike était ressorti bien meilleur qu'avant. Il avait compris, enfin compris. Il était tellement droit, rigide, les yeux dans le vague, on aurait dit un « enfant-glaçon ». Imprégné du respect de l'autorité. Il ne bougeait plus comme avant, enfin. Mary avait entendu (tout le quartier avait entendu, les voisins savaient donc que la famille

Jannings était *normale*) les réprimandes incessantes hurlées par son père comme on ne pouvait les hurler plus fort sans en perdre la voix à tout jamais.

Elle avait eu si peur pour Clarck. Élever des enfants était très difficile, parfois dangereux pour sa propre santé mentale... Il fallait leur imprégner par une attitude quasi-théâtrale (et douloureuse pour tous !) des schémas comportementaux qu'il leur faudrait adopter pour leur propre survie (l'éducation avait ses côtés plus ou moins absurdes mais dont il fallait bien se charger). Mary entendait encore les hurlements répétés sans la moindre pause ; lui revenait cette phrase hurlée et hurlée une bonne cinquantaine de fois :

« Que va-t-on penser de nous ??! Qu'est-ce qu'on va penser de nous ?!! Mais que va-t-on penser de nous ?!! Que... »
Si avec ça Mike ne devenait pas un peu plus responsable !

Le lendemain, Mike... ce satané gosse... avait recommencé, désespérant ses braves parents. Il avait embrassé sur la joue la sœur d'un copain. Mais Clarck ne s'était pas démonté. Il n'avait pas failli, ni même seulement hésité. Ils avaient rejoué le même scénario, un peu plus violemment cette fois. Ça finirait bien par rentrer ! D'ailleurs, Mike n'avait plus recommencé après ça. Mais pensait-il que ça faisait plaisir à ses parents d'avoir à le réprimander de cette manière ? Et d'avoir subi tant de honte vis-à-vis des voisins ?...

Le sexe était quelque chose de terriblement important d'un point de vue social. Mais la plus grande discrétion devait entourer les choses les plus excitantes, car le plaisir était souvent extrêmement dangereux. Sexe-Importance-Secret. Les enfants ne comprenaient rien à tout ça. De toute façon, ils n'avaient pas à s'en préoccuper, ce n'étaient que des enfants. D'ailleurs, depuis cet incident formateur, Mike ne s'en préoccupait plus du tout. Sexe-Importance-Secret. Secret ! Il n'avait plus aucune chance de devenir le pervers sexuel que tous les bons parents redoutaient de voir apparaître chez leurs abrutis d'enfants.

En fin de compte, tout s'était passé dans la communication. Enfin, le dialogue, ou plutôt le discours, le discours paternel. Clarck n'avait jamais frappé son fils. Mike avait toutes les raisons d'être un enfant heureux. Il n'avait *pas le droit* de ne pas être heureux ! Tant de mauvais parents battaient leurs enfants, un peu partout dans le monde. Combien y en avait-il rien qu'à Falmouth ? Cinq ? Dix ? Vingt ? Que savait-on des familles apparemment heureuses... Comme Mary le répétait souvent, et Clarck acquiesçait toujours fermement : *savait-on ce qui se passait une fois la porte fermée ?* Non, personne ne savait ça. Pas à l'extérieur. Quelquefois pas même à l'intérieur. Les fous avaient-ils conscience de leurs actes ? Les fous étaient des fous. Il y avait vraiment des familles où tout le monde était détraqué, tout autour du chaleureux foyer catholique des Jannings...

Clarck était bien le dernier homme sur terre à battre son enfant. Certaines fois pourtant, Mary avait bien cru qu'il allait le faire. Mike, parfois, faisait éclater un sac qu'il avait gonflé ou bien il n'était pas dans sa chambre quand Clarck voulait qu'il y soit. Certaines des bêtises de Mike faisaient « exploser » non seulement ses ballons mais son père lui-même. Les yeux, ces yeux de père accomplissant son rôle de père, yeux rouges, furieux, exorbités (quelle autorité !), ces yeux d'un ivrogne qui n'avait pas bu s'abattaient sur Mike-faisant-une-bêtise.

Clarck frappait avec les yeux, comme on touchait les toiles des peintres dans les musées : « Mike, on touche avec les yeux, pas avec les doigts ! On touche avec les yeux. » *On touche avec les yeux !* La bouche de Papa-en-colère faisait une moue horrible, son visage était le visage d'une haine pure, et sa voix était celle d'un monstre. C'est vrai, des fois il allait loin, et ses colères semblaient souvent totalement injustifiées. Mais à chaque fois qu'il allait aller *trop* loin, Mary s'interposait comme elle le pouvait à la dernière seconde.

Clarck n'aurait jamais fait de mal à Mary. Alors il vidait le cartable de Mike et lui lançait des objets au hasard, mais sans jamais l'atteindre. Ou seulement deux ou trois fois. De toute façon, même si elles semblaient absolument dérisoires, Mike n'avait pas à faire de bêtises. Et puis Clarck avait tous ces problèmes au travail... Il parlait et on ne l'écoutait pas. Et puis quoi ? Clarck ne l'avait jamais touché, ça c'était vrai !

Mary et Clarck Jannings étaient affalés dans les fauteuils mousseux du salon, plongés dans leur mémoire, parlant de tout et de rien, évoquant les rumeurs qui circulaient dans les journaux, et la multitude de livres anti-sectes qui paraissaient régulièrement. Mary, les yeux baignés par la douleur de cette épreuve redoutable, se souvenait d'en avoir vu un en librairie, avec l'illustration d'une pieuvre géante enserrant le monde entre ses tentacules. Clarck qui s'était intéressé à la période nazie en Europe, se rappelait que ce symbole avait été inventé par les antisémites allemands pour représenter la « juiverie internationale » s'infiltrant à travers le monde. Bien sûr, cette regrettable intolérance fasciste n'était pas la source de ses propres positions sur les sectes. Clarck avait bien assez de cœur pour être le premier à manifester la plus grande tolérance envers ses prochains. Il était tellement attentif aux autres, comme sa mère avait été attentive à lui par le passé... Voilà ce que c'était que d'avoir de bons modèles parentaux, l'importance et la valeur des parents.

Non, là il s'agissait de tout autre chose : on parlait de véritables sectes, de pieuvres *réelles* ! Et le cauchemar illusoire des anciens nazis correspondait bien ici à la réalité, et il s'attaquait au couple Jannings ! Les sectes, sales et malhonnêtes, avides d'argent, de véritables « pompes à fric » comme disaient certains, s'infiltraient vraiment dans le monde, à travers des

réseaux pervers et maléfiques, elles s'en prenaient aux enfants et il fallait les arrêter avant qu'elles ne nous tuent tous.

Le couple Jannings comatait devant la télé du salon qui passait les séries débiles du début de la nuit. Il y aurait bientôt, encore, se disait Clarck, une émission sur les sectes. On en saurait plus. Les médias américains modernes savaient tout. Plus personne, à l'heure actuelle, à l'aube du troisième millénaire, ne pouvait se permettre le luxe de l'imprécision et encore moins de la diffamation pure et simple ou des faux témoignages. Quelle chance ! Ce n'était pas comme par le passé.

Comme écrit dans la Bible, les gens aux activités douteuses craignaient la lumière. La vérité (les médias modernes) était une cruelle torture pour eux. Maintenant que la civilisation était enfin évoluée et sûre, les sectes n'auraient plus longtemps un endroit pour se cacher...

Qu'était-il donc arrivé à Mike, ce fils qu'ils aimaient tant, et pour qui ils avaient tout fait ? Lorsqu'il était très jeune, il était si dynamique, si joyeux, si marrant. Et puis, le temps passant, il avait semblé progressivement perdre ces qualités, sa joie de vivre, sa spontanéité.

Pourquoi ? Il avait eu des problèmes, mais tous les enfants, tout le monde en avait eu. Ses parents s'en étaient bien rendu compte. Ils avaient essayé de l'aider, de toutes les

manières, lui disant ce qu'il était bien de faire et ce qu'il ne fallait pas faire, tentant de « l'encadrer », mais il n'avait pas voulu de leur aide, jamais. Plus ils la lui proposaient, plus il la refusait, et plus à leurs yeux il semblait se dégrader.

Un jour, Mike était rentré bourré d'une soirée entre amis. Juste une fois, dans toute sa vie. Clarck et Mary s'étaient bien rendu compte (ça ne leur serait pas passé sous le nez) que ce n'était, évidemment, que la face émergée de l'iceberg. Ils avaient encore tenté de l'aider, insisté, et insisté encore, posé sur lui leurs yeux pleins de pitié, fait mille et une choses de la façon la plus discrète possible. Refus, toujours du refus ; ils savaient qu'il avait plein de problèmes, c'était tellement évident. ET ILS ÉTAIENT BIEN DÉCIDÉS A TOUT FAIRE POUR L'AIDER !

Son père savait qu'il avait besoin d'eux, et Mary n'avait jamais refusé d'aider qui que ce soit. Pourtant, Mike persistait dans son refus. Sa douleur devait être trop intense, quelque chose d'absolument inimaginable, même pour eux. Il était, Clarck le savait bien, dans des conditions telles (celles du *jeune à problèmes*) qu'il était à point pour tomber dans une secte. N'était-ce pas justement ce qu'il venait d'apprendre de sa propre bouche ?

Mike réussissait souvent, cependant, et avec une facilité surprenante, ce qu'il se décidait à entreprendre. Il aurait bientôt sa ceinture noire de karaté, obtenait ses diplômes sans effort, était rentré dans une troupe de théâtre comique pour jouer *Le*

livreur de commandes d'Andy Wax, un vaudeville moderne qui avait eu du succès, se mettait à écrire parfois de gros manuscrits en quelques jours...

Mais son père ne tombait pas dans le panneau, lui qui savait à quel point, dans la vie, c'était seulement le cœur qui comptait. Il sentait bien que ses apparentes réussites personnelles cachaient sa détresse intérieure, et qu'elles n'étaient motivées que par ce vide que Mike refusait d'admettre et de solutionner correctement. Mike refoulait par ces fioritures en quantité le sentiment de sa faiblesse, évidente aux yeux de Clarck.

D'ailleurs, si son père l'avait autorisé à se lancer dans des études de philosophie, ce n'était pas pour lui donner une nouvelle occasion de masquer sa fragilité d'adolescent perdu ; une nouvelle façon de croire qu'il allait pouvoir progresser, comme ça, à ce niveau, sans limite... Non. Au fond de lui-même, Clarck le savait, la philosophie ne pouvait qu'échouer dans sa conquête infinie des connaissances. C'était *le* point fondamental et passionnant de ce domaine d'étude. Mike devrait finir par s'en rendre compte. Clarck en était sûr : la pitoyable philosophie humaine *devait* finir par échouer.

C'était le cœur qui comptait, dans la tournure religieuse que le christianisme donnait à ce terme. L'homme ne devait pas perdre un temps précieux à croire qu'il pourrait évoluer très longtemps par lui-même. Rencontrant fatalement l'échec dans cette voie, il devait finir par s'avouer vaincu, et demander aide et

assistance à autrui pour le soutenir dans son malheur, et à Dieu qui pourvoyait à tout. Aide, assistance, providence, étaient les synonymes et le chemin de l'amour chrétien. Cette voie était celle qu'avait choisie pour guider sa vie (et celle des autres) le père de Mike Jannings.

L'échec de toute philosophie était donc inévitable pour lui. L'homme ne pouvait pas réussir à un niveau aussi insolent de quête de lui-même par ses propres efforts ou sa seule intelligence. Dieu en réalité était le seul véritable guide de la vie de Clarck. Et le seul homme qu'il aurait pu considérer comme un guide pour l'humanité n'était pas moins que celui en qui le Créateur s'était incarné. Mike y apprendrait, à ce jeu, l'humilité : la valeur finalement la plus précieuse de toutes.

La télé continuait à passer une série à laquelle Mary et Clarck Jannings, le couple le plus réussi du Massachusetts, eux qui avaient tant de points en commun que Dieu avait fait qu'ils se réunissent pour le meilleur et pour le pire, n'accordaient qu'une attention limitée, perdus qu'ils étaient dans leurs pensées au sujet de Mike. Ils cherchaient tous les deux le meilleur moyen d'écourter ce drame qu'aucune famille honnête ne devrait subir.

Sur l'écran, justement, un vieil homme dans son appartement proposait de l'aide à sa femme, un peu plus jeune, qui cherchait les mots pour écrire sa vie dont elle voulait faire un livre.

« C'est *ma* vie, c'est *mon* livre, c'est *moi* qui l'écris, alors laisse-moi tranquille s'il te plaît », lui lança la femme excédée, ce à quoi l'homme un peu plus âgé réagit aussitôt par une méchante tirade.

Puis la femme se leva, effrayée, pour se laisser enfin glisser par terre le dos collé au mur, en pleurant comme une enfant idiote.

L'homme revint alors vers elle avec des mots plus doux :

« Oh ! Excuse-moi, ma chérie, je ne voulais pas te vexer, vraiment ; est-ce que... ça va ? Je peux... t'aider ? »

« Change de chaîne, s'il te plaît, dit Clarck en se redressant d'un coup, j'en ai marre de ces séries à deux balles ! »

Mary saisit la télécommande posée sur la tablette auprès d'elle, elle régla le poste sur le « Show du Samedi Soir ». Clarck adorait ça. C'était dynamique, c'était chaleureux.

Comme tous les samedis, le présentateur souriait de ses grandes dents blanches de sadique professionnel. Il avait un carton jaune entre ses mains en forme de palmes. S'adressant à un candidat habillé tout en vert de haut en bas et hébété devant son buzzer électronique qu'il enserrait de ses mains moites, Johnny Walter Adam Jones, présentateur vedette du « Saturday Evening Show », posa la question cruciale que tout le monde attendait :

« Helmet, concentrez-vous : voilà la question jaune. Vous savez combien elle est importante. Attention ! La Reine Élisabeth I^{re} accorda une charte à Sir Walter Raleigh pour implanter une colonie britannique en Amérique. La première tentative échoue. La seconde réussira un an plus tard. Quand les colons de cette seconde tentative débarqueront-ils ? »

Johnny Walter Adam Jones ajouta, tout en regardant du coin de l'œil le public qui reprit avec lui :

« Je veux une année, un mois et... un jour ! »

Helmet semblait totalement désespéré. Il n'en avait pas la moindre idée. Ses connaissances en histoire commençaient après la colonisation de l'Amérique. Il allait perdre devant tous ses amis.

Johnny Walter Adam Jones reprit :

« Helmet ? Pas de réponse ? Attention, Helmet, l'heure tourne, vos deux minutes passent vite, tac tac tac tac TAC TAC TAC TAC ! Helmet ? Bon, allez, je vais vous aider : Sir Walter Raleigh était le demi-frère de Sir Humphrey Gilbert. Alors... ? »

Pas de réponse. Helmet tentait en vain de rassembler les quelques bribes de connaissances qu'il possédait sur le sujet.

« Helmet ?? Allez, je vous aide encore : à la date demandée, ce sont cent vingt colons anglais qui débarquèrent... Toujours pas ? Allons, Helmet, un effort ! Helmet, Helmet, Helmet... »

Le public reprenait en cœur les encouragements :

« HELL-MEET !! HELL-MEET !! HELL-MEET !! »

Puis Johnny, dont le grand visage exprimait un amusement intense :

« Helmet, Helmet... Bon, je vous aide encore, je suis gentil avec vous. C'était en 1587. Non ? Un mercredi, non, un jeudi, enfin, un jour dans la semaine ! » Le public riait aux éclats. Johnny baissait les yeux sur la pauvre et malheureuse créature qui tenait lieu de candidat ; il ne dissimulait pas sa joie.

« Allez, Helmet, encore un indice : ce jour-là, il faisait... CHAUD ! Le public reprenait avec lui : car on était au mois de M...AAAI !!! »

La foule avait du mal à tenir en place. Jamais personne n'était allé aussi loin à ce jeu qu'Helmet Brown. C'était la question finale du « Saturday Evening Show » ; l'étape ultime !

Et Johnny Walter Adam Jones, plus exalté encore, la bouche déformée par la haine et laissant même couler sans retenue quelques filets de bave, méritait vraiment son titre de présentateur vedette :

« Helmet, je vous aide encore, car vous avez vraiment du mal : la Floride fut atteinte par Juan Ponce, en 1513. Ça ne vous aide pas ? Alors, reprit-il plus furieux que jamais, ESSAYONS ÇA !!! MA GRAND-MÈRE PORTAIT DES ROBES... BLEUES TURQUOISE !!! Oui, mon cher Helmet, bleues, bleues, bleues, comme le bleu de vos yeux, bleues ! BLEUEEEES ! BELEU-BELEU... Mais ? Vos deux minutes sont presque écoulées, mon cher petit Helmet Brown... Je crois que vous ne trouverez pas, foi de Johnny Walter Adam Jones ! Entre nous... et Johnny se tourna en direction du public, d'un air de confiance malicieuse, c'est d'ailleurs pour ça... que je vous ai aidé ! HAAA HAAA HAAA !!! »

Le rire sadique de Johnny Walter Adam Jones se fit entendre bien au-delà du délire hystérique du public du Palais du SS... (Saturday Show). Helmet, quand à lui, était terrifié. Il savait que les perdants du grand jeu étaient condamnés à recevoir en direct des lancers de tomates et d'œufs pourris, sanction qui était hautement appréciée par la production de l'émission, car à cette heure-ci l'audimat remontait d'un coup en flèche.

Personne n'avait jamais gagné au grand jeu du « Saturday Evening Show ». Pourtant, Helmet avait trouvé les questions invariablement faciles, excepté celles de la dernière partie. Ce n'était pas grave, il rejouerait plus tard, car il savait qu'étant déjà venu une fois, il avait plus de chances d'être sélectionné pour le prochain grand jeu. Mais pour l'instant il dégustait sa punition composée de projections de légumes périmés, tandis que le grand, le beau et le superbe Johnny Walter Adam Jones, *le* présentateur vedette de toute l'Amérique se répandait en insultes sur lui :

« ...et vous savez pourquoi vous avez perdu, Helmet, et pourquoi vous n'avez pas su profiter de notre aide, ALORS SI GÉNÉREUSEMENT OFFERTE ??? Parce que vous êtes un gros... NUUULLL !!! Pour vous aider jusqu'au bout, on aurait dû être totalement à votre place, mon tout petit Helmet chéri, petit poussin, parce que... parce que... parce que vous êtes un, un... quoi ???

- Un gros nul », répondit Helmet Brown, abattu, face à son micro qui était presque déjà entièrement recouvert de peaux de banane pourries et de jus de tomate avarié à l'odeur fétide.

Hystérie collective dans le public du show du samedi soir, hurlements et cris diaboliques, insanités en tous genres, au-

delà desquels la forte voix de Johnny Walter Adam Jones s'éleva encore pour dire bonsoir aux téléspectateurs :

« ...et si vous aussi, chers téléspectateurs adorés du samedi soir, vous voulez venir vous faire aider par notre généreuse équipe pour gagner le grand jeu du 'Saturday Evening Show', n'hésitez pas, tentez votre chance... See you Sioux, bye-bye !!! »

Mary et Clarck dormaient profondément, pendant que passait à la télé la musique grandiose du Saturday Show. Leur soirée avait déjà été assez infernale, et les avait fatigués bien plus qu'ils n'en pouvaient supporter. Demain serait une grande journée. En fait, c'était déjà aujourd'hui. Car Mike voulait les voir ; c'est pour cela qu'il leur avait passé un coup de fil. Il était à Boston et il voulait leur parler.

2.

Sale histoire

Neuf heures approchaient lorsque Clarck se réveillait avec un bloc de béton armé à la place du crâne. Il s'était levé très tôt toute sa vie, car il n'avait jamais su remplir celle-ci d'autre chose que d'un travail abrutissant et routinier qui avait au moins eu le mérite de le maintenir continuellement en éveil... Clarck adorait dormir, pourtant ; c'était une période si dénuée de soucis, si vide de conscience, un trop bref avant-goût du repos éternel qu'il avait déjà tant mérité.

Ça avait été une épreuve si dure que celle de vivre. Certains prenaient un étrange plaisir à l'existence, car leur vie était dénuée de responsabilités, de doutes ; ces personnes superficielles en étaient encore au stade immature de l'enfance.

Tout cela n'était-il donc qu'un cauchemar (un de plus) ? Enfoncé dans le trop grand divan du salon, devant la télé qui en était à la météo matinale, Clarck s'interrogeait. Avait-il rêvé, s'étaient-ils endormis, lui et Mary, sur une sinistre émission sur les sectes, et en avait-il fabriqué inconsciemment un mauvais rêve ayant pour acteur principal son propre fils ? Mike, ce garçon si intelligent mais qui avait tant besoin de lui pour aller dans le droit chemin (ces jeunes, si vulnérables !). Un rêve si réel... Quelle horreur !!!

Enfin... la météo prévoyait pour ce matin un beau ciel bleu avec un soleil d'une splendeur éclatante telle une mirabelle en apesanteur peinte par l'un de ces surréalistes français géniaux. Les prévisions météo du matin faisaient soudain place à celles de l'après-midi, affichant un énorme nuage noir sur quasiment chaque état de la Côte Est de l'Amérique.

À cette vue, Clarck fit aussitôt une grimace exprimant une répugnance croissante tout en découvrant ses gencives abîmées et ses quelques dents en or. « Bah, se dit-il, ce sera bon pour le jardin. » Suivant son adage personnel, *quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut aimer ce qu'on a*. Et une version plus chrétienne dont il avait trouvé la formule tout seul disait : *quand on n'a pas ceux qu'on aide, il faut aider ceux qu'on a*. La compassion chrétienne, pour s'établir partout où elle le pouvait, devait avant tout commencer autour de soi ; question de méthode et de bon sens pratique.

La météo annonçait un ciel totalement couvert pour l'après-midi, de la pluie en cascade et des bourrasques de vent. Quant à Mary, couchée maladroitement sur le fauteuil accolé au divan, elle semblait redresser par saccades sa trop lourde tête, comme se demandant où diable elle pouvait bien être et quelle heure il était. Un filet de salive lui tomba du coin des lèvres tandis qu'elle ouvrait difficilement ses yeux plus fatigués que jamais. Clarck détourna la tête sombrement, mais dans l'effroi il ramena aussitôt ses yeux sur Mary lorsque celle-ci prononça des mots de lamentation :

« Mike, Mike... mais que va-t-on faire pour lui ? Que va-t-on faire ? »

Le cauchemar de Clarck fit brusquement retour dans la réalité. Il se souvenait de tout, le coup de fil de Mike, la longue discussion avec Mary... Il revit les cinq lettres du mot S-E-C-T-E et le nom de son fils qui s'y accolait aussitôt. Se relevant d'un coup sans porter attention à la douleur lancinante qui lui lacérait le dos, il fonça au travers du petit couloir du salon, et eut tout juste le temps d'ouvrir la porte des toilettes, de claquer les genoux sur le carrelage froid et dur, et d'y déverser le contenu de son estomac qui se vidait tout seul.

Lorsque Mary fut sur ses pieds, totalement réveillée, Clarck revenait de la salle de bains, se frottant ses mains encore humides. La télé était éteinte.

« Que s'est-il passé, Clarck ? demanda Mary.

- Rien du tout. Dépêche-toi, on doit être à Boston pour midi. Le temps de se préparer... Dépêche-toi, il a besoin de nous ! » Comme sa femme réfléchissait encore à la situation, Clarck continuait, sèchement :

« Aujourd'hui, Mary, aujourd'hui, pas demain !!

- Oui, Clarck, s'entendit-elle répondre, oui, tu as sans doute raison. »

Ils se précipitèrent à la cuisine, où Clarck empoigna le café noir et une casserole pour préparer son grand bol quotidien.

Clarck conduisait. Sa femme savait conduire, elle aussi, même si elle avait raté son permis pas moins de deux fois avant de l'obtenir. Mais c'était Clarck qui conduisait. Clarck conduisait toujours. Clarck faisait toujours tout. Ils avaient encore plus d'une heure de route devant eux, mais sous un temps encore très agréable, aussi agréable qu'ils étaient anxieux...

Allaient-ils encore pouvoir l'aider ?

La tempête grondait. Les rafales de vent bouscullaient légèrement la vieille Buick, la déplaçant tantôt à droite, tantôt à gauche. Mais Clarck maintenait fermement sa conduite, même si intérieurement il était effondré, comme un bon père de famille pouvait l'être après avoir appris une bien mauvaise nouvelle.

Mike ne s'était même pas présenté à l'heure convenue à l'endroit annoncé. Ce qui avait considérablement accru l'angoisse de ses parents qui s'inquiétaient à juste titre pour lui. Il avait bien eu dix minutes de retard. *L'avait-on retenu ? Était-il resté enfermé quelque part, dans une pièce isolée... seul ?* Ils s'étaient bien donné rendez-vous dans un parc, devant un kiosque, sans risque de confusion. Clarck était sorti du parc et il avait parcouru au hasard les rues du centre-ville, car Mike avait manifestement besoin qu'on vienne le chercher, comme s'il était encore à l'école primaire !

Lorsque Clarck était enfin revenu au kiosque, Mike et Mary l'attendaient depuis vingt minutes. Mike semblait être arrivé non pas du centre mais plutôt, tout à l'opposé, des rues du sud-ouest de la ville.

Mike avait surpris ses parents. Sa mère se souvenait de l'impression que ses vêtements colorés, sa chemise rouge et sa cravate lui avaient faite. Mike qui était si antagoniste à toute idée

de discipline, d'ordre ou de tout ce qui y ressemblait de près ou de loin... Lui qui ne leur obéissait jamais, lui qui n'en faisait jamais *qu'à sa tête* !

Ces gens devaient lui avoir sacrament lavé le cerveau pour qu'il s'habille de cette manière si ordonnée, si impeccable, si... commerciale. Ils avaient réussi à en faire un de leurs moutons colorés chargés de récolter du fric et de recruter d'autres adeptes débiles !

D'ailleurs, Mary le sentait, Clark avait peur dix fois comme elle, même s'il avait le tact de ne pas le montrer et de sourire à son fils d'un air amical. Il connaissait bien ce genre de situations. Combien de reportages avait-il suivis à la télé depuis longtemps ; il ne les comptait plus, et il en parlait sans cesse à sa femme. Même elle savait désormais à quel point était délicate la psychologie des victimes de l'engrenage sectaire : on ne devait surtout pas les contrarier, pas une fois seulement. Car alors, leur colère rentrée, dont les sources devaient être rattachées d'après les plus grands psychologues à une constitution psychique fragile (celle de tous les enfants et des adultes immatures), ne tarderait pas à ressortir dans une furie dévastatrice aboutissant irrémédiablement à la rupture des liens avec l'entourage familial si peu critique soit-il. C'était *totalelement inévitable*, disaient les journaux.

La seule attitude à suivre, l'« attitude correcte », consistait à : manifester le plus grand respect envers les convictions religieuses délirantes des victimes, et la plus grande

sympathie pour ces idiots. Puis : ne poser aucune question, ne prononcer aucune critique, dire que tout cela était très bien et, absolument, par-dessus tout, *se taire*, mais se taire *en souriant*. C'était l'attitude à la fois la plus raisonnable et la moins dangereuse.

Tout le monde le disait : il fallait attendre la première crise, le moment où l'adepte rendu débile par l'oppression du groupe sectaire manifestait une très passagère étincelle d'intelligence critique.

Dès qu'il montrait par lui-même le moindre signe de rébellion face à la pensée unique du groupe, on devait de toutes ses forces l'encourager dans ce sens pour opérer effectivement une rupture totale et irréversible. Il fallait par exemple l'amener à porter plainte pour manipulation mentale ou autres motifs (tout motif disponible). Ce groupe obscur avait sûrement dû se rendre coupable de tous les délits, puisqu'il avait développé si rapidement avec l'adepte une coopération telle qu'un honnête climat familial n'avait pu lui-même en obtenir la moitié du quart, après vingt ans de bonheur et de saine protection dans l'amour et le respect chrétiens !

Ainsi, près du parc public de la ville, Mike et ses parents étaient rentrés dans le fast-food le plus proche où Clark avait dû hausser le ton pour empêcher son fils de payer l'addition. Dans les conditions financières déplorables où il devait se trouver, ses propres parents auraient bien été les

derniers à lui prendre son argent. Le rôle des parents n'était-il pas en premier lieu d'assurer la protection de leur progéniture ?

Ils étaient tous les trois revenus avec des sandwiches et des sodas dans le grand parc public de Boston, au-dessus duquel le ciel ne s'était pas encore dégradé. Assis sur un banc, ils écoutaient tous les deux Mike leur expliquer la fonction qu'il occupait dans l'organisation... bref, la secte dans laquelle il était tombé.

(l'idiot)

Aussitôt, Clarck avait expliqué à maintes reprises, se conformant à l'attitude prudente à adopter face aux victimes des sectes totalitaires, combien de valeur il attachait aux grandes notions de liberté et de tolérance. Mary acquiesçait, d'un hochement de tête. Combien il avait toujours respecté les décisions de Mike. Mary acquiesçait. Combien lui et Mary respecteraient celle-ci comme toutes les autres. Mary acquiesçait. Combien la vie de Mike et ses choix étaient entre ses mains et non entre celles de ses parents. Mary acquiesçait encore. Combien il respectait les religions et les systèmes de développement personnel en tous genres. Mary n'en finissait plus de hocher la tête, et Mike avait dit qu'il était heureux d'avoir eu des

parents comme eux et il s'était ensuite excusé d'avoir, pour quelque raison obscure, et qu'il ne comprenait pas lui-même...

(l'imbécile)

...douté de leur aptitude à la tolérance, au point de n'avoir tenté de dialoguer avec eux qu'après un quasi-silence de trois mois (pendant lesquels la *secte* l'avait prétendument encouragé à parler à ses parents).

De toute façon, se disait Mary en elle-même, il n'y avait rien d'autre à faire. La secte n'attendait certainement que le prétexte d'un début de commencement de réaction négative de la famille pour couper les liens entre celle-ci, trop lucide et trop dangereuse, et l'adepte soumis à ses moindres ordres.

Leur attitude avait bien failli changer lorsque Mike leur avait proposé de faire un tour au sein même de la mystérieuse organisation...

Clarck avait étouffé une fois encore sa colère. De quelle maîtrise un père aimant savait se montrer capable, lorsqu'il s'agissait de sortir son enfant d'un horrible engrenage ! Mais après quelques minutes et un second refus, Clarck avait bien dû finir par accepter. C'était sans aucun doute une première illustration du fameux harcèlement propre aux sectes en tous genres, ce qui terrifiait Clarck. Mais il savait bien qu'un refus

réitéré de sa part amènerait son fils à rompre ses liens avec lui et toute sa famille.

Mary était très fière de lui. Quel père que celui qui acceptait de rentrer lui-même dans les ténèbres pour aller y rechercher son enfant ! Comme Jésus descendant aux Enfers par amour des hommes, même si la tâche était pour le moins vaine puisqu'aux Enfers ne se trouvaient que les pécheurs qui avaient déjà été jugés par les instances divines. Quelle *divine comédie* que la pitié d'un dieu jusque pour ceux-là mêmes qu'il avait déjà condamnés !

Et puis, accepter de pénétrer dans l'ancre du diable, c'était : 1. montrer qu'il ne le craignait pas, 2. montrer à quel point ses propres qualités de cœur pouvaient l'approcher sans pour autant, jamais, en aucun cas, lui céder quoi que ce soit ; mécanisme par lequel la valeur de ces qualités était un peu plus démontrée à chaque pas en avant, dans la mesure où Clark parvenait à rester sur ses positions (tout en souriant aimablement). Et 3. enfin, c'était retirer à la secte sa meilleure arme, qui consisterait à interdire à Mike tout contact avec eux, sitôt qu'ils lui auraient refusé quoi que ce soit.

Bref, trois atouts contre, d'un autre côté, le risque qu'ils prenaient ainsi, dangereusement, d'être entraînés tous les deux et peut-être par la suite tout le reste de la famille dans l'engrenage abrutissant des gourous du pognon spirituel.

À trois contre un, dans ce combat de la vie contre la mort ils avaient manifestement l'avantage. Outre leurs réelles

qualités humaines sur lesquelles il leur faudrait, plus que jamais, tout miser, Clarck et Mary Jannings avaient l'avantage tactique. Et pour ne pas le perdre, une seule et unique règle, intangible : sourire, se montrer aimable, tolérant, communiquer, discuter... mais NE RIEN CÉDER. Jamais. PAS UN POUCE de terrain à l'ennemi, qui cachait si bien son jeu.

Mike, Clarck et Mary s'étaient donc levés du banc où ils avaient passé beaucoup de temps à discuter, ou plutôt où Mike et Clarck avaient tant discuté, et Mary tant acquiescé, tellement elle trouvait magnifique la façon dont Clarck gérait la situation. Comment aurait-elle pu ajouter quoi que ce soit ? Elle avait préféré le laisser guider la discussion, comme il guidait toujours tout et si bien, comme le vrai père qu'il était et avait toujours été...

Les orages approchaient dangereusement. Devant le passage des Jannings, les écureuils gris du parc s'éloignaient rapidement après les avoir observés d'un œil interrogateur. Puis ils remontaient sur l'écorce des arbres qu'ils agrippaient de toutes leurs griffes. Plus haut, assis sur les branches, ils scrutaient encore ces trois personnages qui progressaient tous avec des démarches différentes et peut-être inconciliables.

Les derniers joggeurs accéléraient le pas pour devancer la pluie qui se faisait menaçante. Clarck et Mary étaient mal à

l'aise alors que l'un d'eux les dépassait à toute vitesse. Aucun des deux n'avait jamais exercé son corps d'une manière ou d'une autre. Ils n'avaient jamais compris l'intérêt qu'avaient ces gens à provoquer et dépasser des souffrances qui n'étaient après tout que physiques, c'est-à-dire sans aucun intérêt. C'était ailleurs que les choses se passaient. Pourquoi choisir une activité qui ne provoquait que souffrance et douleur ? Même le pur plaisir, s'il était physique, n'avait pas d'intérêt. Mary et Clarck le savaient, le but unique d'une relation sexuelle était d'avoir un enfant. Ça n'avait pas d'autre *utilité*. Avoir un enfant était un but tel qu'il n'en existait aucun plus important, et que tout devait servir. Avoir un enfant, être parent, rien d'autre sous le soleil... Les gens qui avaient des rapports sans désir d'enfant ne comprenaient rien à rien, en plus d'être dans le péché. Car le but était d'engendrer, comme cela était écrit noir sur blanc dans la Bible.

Tout en marchant, Clarck expliquait à Mike qu'il continuait chez lui ses études de textes de stricte théologie catholique. Celui-ci, tout en mâchant son chewing-gum, lui dit avec un sourire qu'ils faisaient donc en fin de compte pratiquement la même chose. Si ce petit crétin, pensait son père estomaqué, s'imaginait que ses méthodes de développement pseudo-spirituel illusoires arrivaient à la cheville de la Très Sainte Théologie Catholique, Apostolique et Romaine...!

Alors qu'ils s'apprêtaient à entrer dans la grande bâtisse blanche sans trait particulier apparent, fondue comme inoffensive dans le paysage urbain, ils remarquaient déjà les couleurs vives de l'intérieur. Destinées, d'après les psychologues, à habituer le psychisme des adeptes à une sensation de forte harmonie dont on les rendait vite accros et qu'ils regrettaient, totalement dépendants, une fois sortis dans la ville, dans la vraie vie dure mais honnête. Le processus, anodin à première vue, était en fait le même que celui des drogues chimiques les plus dures.

Après un temps d'attente dans cette ambiance joyeuse à laquelle le couple Jannings s'efforçait consciemment de ne pas s'habituer, Mike était revenu pour les emmener dans une salle vidéo où un film allait leur être projeté. Clark se souvenait avec quel cynisme il avait considéré Mike lorsque celui-ci leur avait dit de ne pas s'inquiéter car aucune pièce ne contenait de machine à laver les cerveaux : ce n'était qu'une salle vidéo. Ce petit con ne se rendait vraiment pas compte que les sectes savaient se cacher (c'était leur spécialité, et la raison pour laquelle on ne pouvait pas les attaquer avec facilité !). Il en avait déduit que Mike n'en avait que plus besoin de lui pour l'aider à y voir enfin clair. Si jamais c'était encore possible après trois mois de manipulations sans contrepoids parental... Dans ces conditions, rien n'était sûr.

En plus, la secte n'avait pas mis à leur disposition l'écran mural et le projecteur de la salle. La raison apparente était que le responsable des projections était absent cette semaine ; on

leur avait installé à la place un simple petit téléviseur, doté d'un lecteur de cassettes. Clarck se doutait bien que la secte ne voulait pas dépenser le moindre cent pour les parents d'un adepte. Ce n'était sûrement pas, chez eux, *politiquement correct*.

D'autant qu'il n'y avait certainement ni écran, ni projecteur ou responsable de projection ; juste ce décor austère et dépouillé pour intimider les victimes potentielles. Ou, plus machiavélique encore, si ces gens avaient, selon les journalistes, *tant d'argent*, toute cette mise en scène était méticuleusement organisée, calculée jusqu'au moindre détail, et tout « problème technique » avait une utilité dans un schéma diabolique dont la logique n'était connue que *des plus grands dirigeants œuvrant dans le secret...*

Sans compter que Clarck avait noté une imprécision de plus dans le discours de son fils, concernant une jeune victime qui, comme lui, devait faire tourner le sang de ses pauvres parents.

Mike prétendait qu'elle avait fait de la psychologie avant d'arrêter enfin ses études qu'elle trouvait trop insatisfaisantes. La jeune fille en question n'avait suivi que des cours de psychomotricité, à l'intérieur d'une section de médecine. Décidément, tout le monde se foutait de lui, même les autres victimes ! Son brave père le lui avait bien fait remarquer, avec quelque insistance, quoique d'une manière très subtile... Car Clarck conservait son sourire, envers et contre tout !

C'est d'une manière souriante, sans provocation, qu'il avait fait remarquer son imprécision à Mike (en l'absence de l'intéressée, pour éviter un conflit dangereux ; était-ce un coup monté pour engendrer une rupture ?).

Respectant la technique précise à adopter pour faire remarquer certaines absurdités évidentes dans le comportement d'une victime, Clarck n'avait pas dit : « Mike, elle ne faisait pas de la psychologie mais de la médecine » mais plutôt : « Mike, es-tu... sûr, qu'elle faisait de la psychologie ? J'ai cru l'entendre nous dire, mais peut-être ai-je mal entendu, que... etc. » Clarck n'était pas là depuis trente minutes qu'il en savait déjà plus que son fils sur ses propres compagnons de détresse !

Car il avait le cœur et la fine intelligence psychologique du bon père de famille chrétien qu'il était. Il fallait dire qu'il n'en était pas à sa première émission de télé sur le phénomène sectaire et la manière juste de parler aux adeptes sans les brusquer. N'avait-il pas d'ailleurs communiqué avec *ces gens affreux* dans *cette horrible organisation*, avec une amabilité que nul héros chrétien réussi n'aurait su manifester dans de telles conditions de stress ?

Leur vidéo de sale propagande était proprement insipide. Des gens heureux partout, avec un très large sourire, dans tous les cas ! Mais Clarck Jannings aussi savait sourire !! Croyaient-ils vraiment, *ces gens-là*, qu'ils allaient les prendre dans des filets aussi larges et voyants ? Surtout dans cette petite

pièce confortable (accoutumance psychologique oblige...) aux murs rouges et noirs... À Clarck qui s'intéressait tant à l'histoire européenne ne pouvait échapper la concordance de ces couleurs avec celles du vieux drapeau nazi. Non, ces couleurs étaient significatives car elles opéraient au niveau chromatique, d'après les psychologues les plus réputés, le contraste de base de l'inconscient profond chez les « personnalités à pensée unique ».

Assis sur une chaise d'une rare souplesse, confort auquel il se refuserait toujours de céder (toujours refuser !), Clarck en était venu à penser, devant les images qui défilaient, à ses fortes capacités intuitives. Il savait tant et si bien découvrir les choses justes sur la base d'éléments très partiels...

L'écran du téléviseur l'intéressait fort peu en réalité. Tout d'abord parce qu'il ne le voyait même pas. Clarck avait de mauvais yeux, ce qui ne le dérangeait plus depuis longtemps ; il était bien d'accord avec ce poète français qui écrivait que l'essentiel était invisible pour les yeux. Ensuite, Clarck n'avait vraiment aucune envie de le voir : mieux valait se protéger de cette violente propagande sectaire. Dans ce sens, rien de trop.

L'essentiel était son fils, pour lui il ferait tout. Voilà ce qui importait, et pourquoi lui et sa femme en étaient venus à s'abaisser à cette sordide comédie, dont le grotesque parvenait à son comble dans cette salle obscure où l'on voyait défiler une bonne quinzaine de visages de gens enthousiastes confirmant leur réussite personnelle grâce aux méthodes du gourou...

Mais pourquoi fallait-il qu'un honnête homme comme lui, qui avait toujours aidé son enfant plus qu'aucun autre père ne l'avait jamais fait, pourquoi lui fallait-il soutenir cette pitoyable et torturante hypocrisie émotionnelle ? Mike ne pouvait-il pas *arrêter ses bêtises* une bonne fois pour toutes, rentrer dans les rails sécurisés que lui avaient préparés ses parents attentionnés, et accepter enfin une communication *normale* avec eux ? Et surtout, que penseraient les voisins...

(...que va-t-on penser de nous ?! Mais que va-t-on penser de nous ?!!)

...que diable (diable était bien le mot) allait-on penser de leur famille chrétienne et unie ? Allaient-ils surmonter cette incroyable épreuve ? Et pourquoi toutes ces questions, bon sang ! Ne pouvaient-ils pas tous les laisser enfin tranquilles, juste tranquilles ? Pourquoi fallait-il qu'ils les haïssent tous si fortement, avec cette violence et cet acharnement redoutables, pourquoi toute cette haine, pourquoi, mon Dieu ?...

Le téléviseur poursuivait son discours délirant. C'était le gourou lui-même qui parlait. Celui dont les reporters eux-mêmes avaient peur de montrer l'image à la télé sans l'avoir auparavant rigoureusement sélectionnée, assombrie et grimée de façon à ce qu'elle fasse peur aux enfants même les plus

intrépides... C'était presque devenu un art ! Question de prévention.

Pendant qu'il parlait, Clarck avait remarqué avec surprise que ce gourou avait l'air particulièrement en forme, et qu'il semblait plutôt à l'aise face à la caméra. Comment, en effet, endoctriner un peuple en faisant des grimaces repoussantes ? Au moins il était déjà plus futé que Hitler, ce qui faisait de lui un personnage d'autant plus dangereux.

Son discours était infect. Clarck n'y comprenait rien. Mais de quoi était-il donc en train de parler ? Le gourou continuait son monologue qui n'intéressait que lui :

« ...pas le mal qui nous intéresse, mais si nous et notre organisation nous sommes toujours attelés à rechercher les causes réelles du mal dans l'humanité, dans la vie des individus et des groupes qu'ils constituent, c'est pour éviter à ces groupes et à ces individus de sombrer à cause de problèmes ridicules qu'ils n'auront tout simplement pas réussi à identifier. La douleur, l'incompétence, l'agressivité, les erreurs, l'égoïsme, la folie, la criminalité, la déchéance, toutes ces choses que nous rangeons traditionnellement sous le terme de *mal*, ne sont en réalité qu'une partie infime de notre monde. C'est pour cela qu'il fallait en connaître la cause générale, afin que des éléments minoritaires ne déstabilisent pas l'ensemble, bien trop précieux, de notre existence à tous, et la solidarité des groupes humains

que nous formons à tous les niveaux : associations, entreprises, familles, nations... Nous devons les protéger !

« Nous avons trouvé l'origine des maux dont nous souffrons depuis l'aube de l'humanité. Maintenant que nous la connaissons, et expérimentons l'efficacité de nos solutions dans chacune de nos vies, il serait cruel et totalement irresponsable de ne pas utiliser notre savoir. La science et la raison ont enfin, après des millénaires, éclairé la nature de maux qui, aussi infimes qu'ils soient en eux-mêmes, peuvent, s'ils sont peu ou mal identifiés, ravager les plus belles choses auxquelles nous tenons tous sur cette planète, comme cela se passe depuis toujours si vous avez le courage d'ouvrir un livre d'histoire. Ces aberrations peuvent vous ravager, vous-même, sans que vous vous en rendiez toujours compte !

« Alors, je vous en prie, essayez quelques-unes de nos techniques, et vérifiez-en l'efficacité dans votre propre vie. Peut-être nous rejoindrez-vous un jour, et alors, nous contrôlerons enfin... *ce que nous faisons*. Mais c'est *votre* décision.

« À bientôt, chers amis ! »

Mike s'était relevé et avait rallumé la lumière de la petite salle. Clarck était furieux. Il bouillait littéralement en lui-même, mais s'était juré de se contenir. Il souriait maladroitement, faisant des efforts inhumains pour renfermer sa rage.

Quelle ordure ! Ce fumier avait totalement endoctriné son enfant qu'il avait lui-même eu tant de mal à éduquer proprement. Comment était-il parvenu à faire de son fils si intelligent, qui faisait de si belles études, ce légume joyeux qu'il était maintenant, cet... *imbécile heureux* !

Mary s'était redressée, frottant ses yeux ahuris dans la confusion la plus totale. On avait essayé de leur faire peur. Ce qu'elle avait compris derrière les mots était : « Rejoignez-nous et donnez-nous votre enfant et votre fric sinon vos vies seront foutues et vous serez responsables des guerres. »

Et tous ces pantins heureux si bien endoctrinés... Elle l'avait bien compris, c'était clair et net, comme les émissions les plus trash à la télé : ces gens étaient, comme on disait dans le temps, des *voleurs d'enfant*.

Toute la série intégrale des clichés sur les sectes y était : les gens extérieurement heureux et sympathiques, les visages gais, les paroles de bienvenue, les encouragements, une lucidité fallacieuse, l'hypocrisie partout... Avant qu'à la télé ne survienne un beau jour aux yeux de tous le drame et l'inévitable réalité. Comme si on pouvait être positif et heureux à ce point. *Imbéciles heureux* !

« Ordure ! » avait continué à s'exclamer intérieurement Clarck qui ne supportait plus son double jeu. Mais il tiendrait bon. Il tiendrait. Jusqu'au bout. Il ne se laisserait pas faire par

une hypocrisie sectaire aussi impitoyable, aussi poussée soit-elle. Il était peut-être d'ailleurs le dernier qui saurait y voir clair lorsqu'ils auraient attrapé tous les autres...

Clarck se souvenait de la dernière phrase de la vidéo qu'ils avaient vue : « Mais c'est votre décision. À bientôt... » Votre décision – À bientôt : quel contraste vicieux, quelle répugnante hypocrisie. Clarck y voyait très clair, terriblement clair. Et ça l'avait rendu tout aussi furieux. Au point qu'il avait même du mal à réagir rationnellement, à se concentrer. Et ce fichu gourou qui s'imaginait avoir le monopole de la raison et de la conscience...

Clarck avait eu des difficultés pour reprendre ses esprits, surtout qu'à chaque fois où il tentait de retrouver une attitude rationnelle il revoyait se dessiner l'image du gourou qui le déconcentrait totalement. Il était perdu.

C'était l'engrenage sectaire. Avaient-ils fourré des images subliminales dans cette vidéo débile ?

Clarck et Mary s'étaient donc relevés à leur tour. Ils avaient assuré à Mike qu'ils avaient tout compris (ça, ils avaient compris !...) et qu'ils n'avaient pas de questions. Réellement satisfait, celui-ci avait encore regretté de ne pas leur avoir fait confiance plus tôt. Mais quelle image lui avaient-ils tous donnée de ses parents ?

Vraiment, il ne fallait faire aucune erreur. Le moindre froissement réveillerait en leur fils une haine effroyable qui

s'alignerait avec tous les clichés qu'on avait dû lui mettre dans la tête. Les journaux n'en disaient jamais assez. Comment d'honnêtes parents pouvaient-ils être suffisamment préparés pour faire face à ces drames humains qui bouleversaient les familles de fond en comble ?

Même avec de grandes qualités de cœur comme celles de la famille Jannings, il était tellement facile de faire une petite erreur, rien, presque rien, juste de quoi donner l'occasion à la secte d'utiliser et d'exagérer la faille pour persuader la victime de couper les liens avec ses derniers protecteurs potentiels. Ainsi la victime deviendrait plus vulnérable que jamais, et on pourrait l'exploiter à volonté jusqu'à la fin des temps...

Remerciant leur fils très chaleureusement, le couple Jannings était donc reparti en l'assurant encore une fois qu'ils respectaient ses opinions sans la moindre réserve.

Son père avait ajouté qu'il désirait réellement qu'il y ait désormais une meilleure communication et une plus grande confiance entre eux. Sur ce point, en tout cas, il était irréprochable : il avait mis toutes les chances de son côté !

Tous ces gens qui leur voulaient tant de mal n'étaient pas près de les attraper, ni lui ni son fils dont il savait s'occuper. Clarck les avait bien eus, car ils n'imaginaient pas les torrents d'amour dont il disposait intérieurement pour rattraper son enfant contre tout espoir.

Ce serait une véritable lutte à mort : l'amour... contre la haine. Ce serait : lui... ou eux. Il fallait un vainqueur. Clarck avait déclaré en silence une guerre à mort contre l'étroitesse d'esprit et la pensée unique.

En revenant sur Beacon Street, où ils avaient laissé la vieille Buick sous une pluie battante, les parents de Mike n'avaient pas échangé un regard, perdus qu'ils étaient dans leurs trop nombreuses pensées. Ils avaient quitté leur enfant et savaient tous les deux qu'il ne serait plus que ça, plus qu'une pensée, et pour tout le reste de leur vie s'ils ne faisaient rien pour le sortir de cet enfer.

Dès qu'ils s'étaient enfin engouffrés tous les deux dans la voiture, Clarck, rejetant à l'arrière son parapluie noir et refermant la portière, regarda à travers le pare-brise les nuages lourds de pluie qui s'étaient si vite rejoints au-dessus d'eux. Les yeux humides, il laissa tomber lourdement sa tête sur le volant et éclata enfin en sanglots bruyants, laissant s'échapper toute la douleur qu'il n'avait que trop longtemps contenue. Mary pleurait elle aussi, à ses côtés, car lorsque Clarck pleurait, Mary pleurait. Lorsque Clarck défaillait, Mary avait toujours le sentiment douloureux d'être seule au monde, sans savoir où se diriger ni que faire. À cette seule idée une détresse insurmontable s'emparait d'elle et celle-ci ne pouvait ressortir qu'au moyen

des larmes et des migraines atroces qui la harcelaient depuis toujours.

Une demi-heure s'était écoulée dans le silence absolu, seulement troublé par les gémissements que Clarck ou Mary poussaient de temps à autre. Puis ils avaient fini par discuter de cette expérience horrible qu'ils venaient de subir ensemble.

Expérience ? Cauchemar plutôt : deux bons parents voyant leur fils enfermé dans une situation de séquestration psychologique, sans qu'ils puissent rien faire pour l'aider. Alors qu'ils n'avaient toujours voulu qu'une chose : l'aider, l'aider, l'aider... Comment pourraient-ils *encore* y arriver ? Quelle était la solution, si elle existait ?

Un enfant, c'était comme un investissement : on s'en occupait longtemps, des années, et on s'attendait à ce qu'il imite le modèle parental réussi avec ses propres enfants, bref, qu'il soit l'orgueil de ses parents ! Mais se l'être fait voler, si facilement, par une bande de fous si dénués de scrupules, c'était inacceptable. Ils devaient tout faire pour le leur reprendre. Mike ne serait l'objet d'aucune bataille, car il leur appartenait, à ses parents et à sa famille, un point c'est tout !

C'était eux et eux seuls qui l'avaient aidé depuis toujours. Clarck et Mary, et non ce gourou délirant qui manipulait les imbéciles, qui s'en faisait de véritables esclaves pour Dieu sait quel motif de gourou dont on ne découvrait la

nature répugnante que bien des années plus tard. Et lui, Mike, il travaillait pour eux, il classait les dossiers (croyant qu'on pouvait lui avoir fait confiance à cette vitesse, l'imbécile !) de milliers de clients abusés dont on retrouverait les noms, bien plus tard, dans les articles de journaux, sous le titre :

*« 20 suicidés collectifs
dans une vieille grange au Texas »*

« Une secte terrorise une paisible bourgade de l'Indiana. Des enfants portés disparus... »

ou :

« Ils ont assisté, passifs, à la cuisson à vif de leurs propres enfants. Le jury reste incrédule. Qu'est-ce que l'Humanité ? »

ou encore :

*« Leur famille avait tout fait pour les aider :
ILS SONT TOUS MORTS !!! »*

Il fallait trouver une solution, il fallait éclaircir cette situation, faire en sorte que, d'une façon ou d'une autre, ils puissent *aider Mike*. C'était l'impression qu'avait Clarck. Il avait

la responsabilité de trouver une solution, et Mary était sûre qu'il en trouverait une.

Ils l'avaient toujours aidé, ce n'était pas maintenant que ça s'arrêterait.

Dès son plus jeune âge, se souvenait sa mère, Mike Jannings avait en effet manifesté de nombreux problèmes. Ses parents, qui avaient l'œil vif pour ce genre de choses, n'avaient pas hésité une seconde à lui venir en aide, à lui apporter une protection immédiate et presque, aux yeux mêmes de Mary, étouffante (mais quelle belle preuve d'amour !). Clarck et Mary Jannings étaient à l'écoute des moindres *bobos*, douleurs, impressions bizarres. Ils encourageaient Mike à communiquer le plus tôt possible la moindre sensation du plus petit malaise que ce soit. Ça lui faisait d'ailleurs tellement plaisir, car à ces moments-là ses parents s'intéressaient énormément à lui. Non, c'était là un bon système de communication qu'ils avaient mis en place entre lui et eux...

Aussitôt alertés, ils l'avaient de nombreuses fois emmené *voir le docteur*. Mike savait que, lorsqu'il était question d'aller *voir le docteur*, ses parents n'avaient aucune hésitation : on prenait soin de lui le plus tôt possible. On lui faisait faire le maximum de tests, parce que, si c'était bon pour lui, quels parents honnêtes perdraient du temps dans ces conditions ?

Il y avait donc entre eux une excellente communication, et Mike savait que s'il avait mal ici ou si ça lui piquait là ou si son

estomac était *tout bizarre* ou encore si ça lui faisait, là, sur le bras, *comme si on lui appuyait dessus avec une fourchette glacée*, alors ses parents qui l'aimaient étaient tout de suite autour de lui et parlaient gentiment et on allait *voir le médecin* (qui lui parlerait gentiment lui aussi).

Et ses chers parents qui l'aimaient beaucoup n'avaient hésité devant rien. Ils avaient payé autant d'opérations chirurgicales qu'il en fallait, car on en trouvait toujours la très angoissante nécessité (presque une fois par an !).

Ils avaient dépensé tellement d'argent dans les assurances médicales qu'ils pouvaient bien se permettre de ne prendre aucun risque, surtout si c'était pour Mike. Autant pécher par excès que par défaut. Et puis, on n'était jamais trop prudent !

Clarck justement, en termes d'angoisse, était maintenant au bord du gouffre. Lui et Mary se trouvaient toujours dans la vieille Buick et il leur restait une bonne route à faire. L'antiquité métallique qui tenait encore sur ses roues par Dieu sait quel miracle résistait difficilement aux rafales de vent qui par périodes s'attaquaient sans merci à la carcasse grinçante.

Pour échapper à la morosité de leur solitude baignée dans le souffle du vent, Clarck mit la radio encore bien au-dessus du niveau sonore ambiant, ses oreilles difficiles n'appréciant que les sons particulièrement forts depuis quelques années.

Il n'aimait pas trop la musique. La station sur laquelle l'autoradio était habituellement réglé diffusait des émissions

religieuses et de psychologie populaire pour les minorités catholiques intégristes de l'État du Massachusetts.

C'était une fréquence qu'on avait souvent du mal à capter, car elle appartenait à une association très privée de vieux idéalistes repliés sur leurs traditions, et qui manquaient de plus en plus cruellement de moyens pour assurer la programmation. Clarck prétendait ne pas trop les écouter, mais Mary ne se souvenait pas avoir vu une fois la radio de la Buick branchée sur une autre chaîne.

C'était bien une émission de psychologie. Ça tombait très bien, pensait Clarck, car il avait entendu les mots de « dépendance », d'« habitude », de « refus ». Ils allaient certainement parler des sectes, comme ils en parlaient d'ailleurs toujours ; peut-être apprendrait-il quelque chose d'utile pour enfin savoir comment aider Mike, encore une fois, rien qu'une seule fois...

Le son de la radio devenait, soudain, un peu plus audible :

« ...et nous avons souvent affaire, Mr. Hardwork, dans notre lutte quotidienne pour les droits de l'individu et de la famille, droits qui selon nous sont toujours en accord, nous avons souvent affaire à des personnes fragiles, vulnérables, qui tombent dans le piège de ce qu'on appelle, vous savez, des sectes. L'État persiste, cependant, à ignorer les doléances de leurs familles qui

s'efforcent par tous les moyens de leur venir encore en aide, et laisse les sectes dans une totale impunité, ce qui est très grave. Mais on n'arrive pas à réunir des preuves, car elles savent bien se cacher, vous savez. Et le point commun à toutes les victimes, c'est essentiellement qu'elles ne se rendent pas compte, elles ne réalisent pas, vous voyez, qu'elles ont des problèmes.

« C'est pour cela que les valeurs chrétiennes nous sont si utiles dans notre longue lutte anti-sectes, car elles reposent principalement sur trois piliers : premièrement, l'humilité, à travers notre sentiment, que dis-je notre *certitude* que tout homme est en échec par rapport à lui-même et qu'il a besoin du secours charitable de son prochain pour s'en sortir. C'est ce que pensent en général les familles qui viennent nous voir. Deuxièmement, l'affection et l'amour, que les familles que nous rencontrons possèdent au plus haut point ; ce qui n'est pas toujours suffisant car lorsqu'elles le manifestent envers des adeptes de sectes, ceux-ci ont tendance à les fuir. Ce qui dérive du troisième pilier de la foi chrétienne, à savoir que l'origine du monde est essentiellement le mal, et que les personnes qui souffrent refusent en conséquence toute l'aide que leur famille et leurs proches s'efforcent de leur apporter. Plus ces derniers, je le répète, insisteront dans ce sens, et plus les victimes les fuiront, alors qu'il n'y a pas, au monde, plus grande source d'amour que le foyer familial.

« Cela se vérifie la plupart du temps : les familles tentent par tous les moyens de venir en aide aux adeptes, car

elles pressentent intuitivement que l'organisation dans laquelle ils sont entrés est une secte, et qu'ils ne font qu'y fuir leurs problèmes, utilisés par la secte pour les enchaîner davantage. C'est ce que nous appelons l'engrenage sectaire. La secte utilise à plein rendement l'incapacité humaine à confronter le mal.

« Souvent, donc, les parents qui détectent un début d'engrenage sectaire chez leur enfant, vont s'efforcer de l'aider à tout prix à s'en libérer, mais plus ils vont dans ce sens, plus la victime les fuira comme elle fuit ses problèmes, jusqu'à la rupture fatale : car la victime va persister dans sa mauvaise attitude aussi longtemps qu'il est possible de nier qu'elle a des problèmes. Elle fera tout pour ne pas être obligée de le reconnaître. Et la secte de développement personnel, la pire de toutes, est le meilleur masque que la personnalité perturbée d'un jeune adulte trouvera pour nier ses problèmes réels, qui sont bien évidemment d'ordre affectif : nous parlons ici d'amour, et du refus forcené d'accepter l'aide d'autrui.

« Reste, Mr. Hardwork, la question la plus importante : pourquoi ces personnes refusent-elles si obstinément l'aide que leur propose leur famille ? C'est une grave question ; car c'est ce que nous voulons dire lorsque nous parlons, dans la tradition chrétienne, du mal comme origine du monde. La différence entre eux et nous, voyez-vous, la différence entre la Sainte Église Catholique et les sectes de 'développement personnel' est que nous reconnaissons que l'homme est fondamentalement mauvais, s'il est 'libre' c'est-à-dire livré à lui-même il sera

forcément un monstre et par conséquent, que *l'homme a fondamentalement besoin d'aide*. C'est tout l'inverse du fatalisme !!

« L'homme, voyez-vous, a tant besoin d'aide, que la plupart du temps il la refuse, et c'est là l'expression essentielle et orgueilleuse de ce qu'on appelle *le mal*. Il est *dur* de reconnaître notre propre fragilité. L'axe qui oppose bien et mal oppose principalement, selon notre propre expérience de la détresse dans laquelle se trouvent les familles, les victimes qui finissent par accepter l'aide de leurs proches, et celles qui la refuseront pour toujours. C'est le seul critère qui peut distinguer, selon nous, les êtres humains : il y a ceux qui veulent finalement s'en sortir, et les autres.

« Rien n'est jamais sûr. Une personne qui construit autour d'elle un système relationnel qui rend impossible aux autres de lui proposer encore leur aide, cette personne peut céder, un beau jour, brutalement, et accepter de saisir la main qui lui est offerte. C'est ce qu'on appelle un éveil de conscience, et ça a quelque chose, croyez-moi, d'assez miraculeux. Nous encourageons toujours les familles désespérées à agir dans ce sens : proposez votre aide sans relâche, insistez, insistez, insistez encore, ne vous découragez pas, jamais. La victime d'une secte qui peut être votre fils, votre fille, votre ami, peut toujours, soudainement, accepter la main tendue. Dites-vous bien que vous pouvez encore et toujours l'aider... »

Clarck éteignit la radio. Les Jannings arrivaient chez eux et leurs larmes étaient sèches. Clarck et Mary avaient été réconfortés par ce discours d'une psychologue épatante, qui les avait touchés en plein cœur, et qui avait mis des mots sur leurs angoisses. Ils *pouvaient* aider Mike. Ils l'avaient toujours fait et n'avaient aucune envie de s'arrêter en milieu de chemin. Même à quarante ans, Mike pourrait encore bénéficier de leur aide, car ils étaient bien décidés à assumer leur rôle protecteur de parents. Ils pouvaient *encore* aider leur enfant !

3.

Révélation de l'histoire

Le couple Jannings se leva tôt, une fois encore, dans la petite maison grise de la ville portuaire de Falmouth qu'ils avaient fini de payer, après la vie de travail de Clarck. Mary n'avait pas conservé son emploi plus de quelques mois car elle avait, tout de suite après leur mariage, tenu à respecter son rôle de *mère au foyer*. Avant même d'avoir été enceinte de Mike, elle avait voulu assumer ses (futurs) fonctions, et bien que ça ne lui plaisait pas beaucoup, elle s'était remise au ménage et à la cuisine, remplissant son rôle à la complète satisfaction de Clarck qui, lui, *apportait l'argent à la maison*.

Ce lundi matin, Clarck et Mary Jannings allaient un peu mieux, car ils savaient qu'ils pouvaient encore *aider Mike*. La représentante de l'association familiale qu'ils avaient entendue hier à la radio, au milieu de la tempête qui encerclait la vieille Buick, avait été claire là-dessus, et ses paroles étaient des encouragements qui avaient touché en plein cœur la personnalité du couple en détresse. Ils pouvaient *avoir confiance*. Ils pouvaient *espérer*. Mike reviendrait, et tout serait comme avant. Ils l'emmèneraient chez un bon psychologue, et *ils le soigneraient*, comme ils l'avaient toujours fait sans la moindre hésitation.

Les parents *pouvaient* encore aider leur enfant, voilà ce qu'il fallait dire à toutes les familles violemment agressées par les sectes de « développement personnel ». C'était ce qu'on leur avait dit, hier, comme si la voix à la radio n'avait parlé que pour eux. Ce qui était certainement le cas : le taux d'écoute de cette station dégringolait régulièrement, ses dirigeants impuissants ne sachant que faire pour y remédier, à moins que cette chute n'ait été secrètement téléguidée de l'extérieur par une secte. Les bureaux des *Statistiques & Sondages* étaient-ils eux aussi infiltrés ?

Bref, ce discours, hier, était un discours positif : il les avait touchés au cœur, avait conforté ce sur quoi Clarck et Mary avaient bâti leur vie, année par année. Il avait renforcé ce en quoi

ils croyaient aujourd'hui plus que jamais. Toujours, les parents pouvaient *encore* aider leur enfant.

Leur fragilité était telle qu'il fallait s'en inquiéter tout le temps, et la persistance de tant de problèmes dans le comportement de Mike, après tout ce qu'ils avaient fait pour lui, prouvait que les parents n'en faisaient jamais assez. Ils l'avaient tant aimé... Clarck avait autant aimé Mike qu'il s'était inquiété pour lui. Et Dieu savait qu'il l'aimait encore ! Car c'était son fils.

Clarck tenait la force de ces sentiments de sa mère qui avait très bien su la lui transmettre.

Comme la mère de Clarck l'avait aimé ! Comme elle l'avait aidé sans cesse, lui qui avait été ce petit bonhomme si fragile et rescapé si tôt d'une mort quasi certaine, lui qui s'amusait tendrement avec une poupée sous la surveillance étroite et continue de cette mère pleine d'affection et de tendresse pour lui...

Clarck aimait de la même manière son propre fils, et protection était pour lui le plus exact synonyme d'amour. En fait, plus Mike manifestait visiblement une fragilité telle que celle cachée en tout enfant, et plus Clarck l'aimait. Car à ce moment-là, Mike était vraiment *lui-même*.

Clarck se souvenait avec tendresse de ces nombreuses fois où Mike avait dû être opéré. Depuis tout petit, Mike connaissait bien l'odeur particulière du gaz anesthésiant qu'on

lui avait souvent fait respirer. C'était une odeur âcre très familière pour lui, comme une très fidèle amie d'enfance. Mike n'avait pas peur des interventions chirurgicales ; il en avait l'habitude, et savait que c'était *pour son bien*.

Mike fermait toujours les yeux avant de respirer le *gaz magique*. Et puis il se réveillait aussitôt, déjà opéré, ouvert et refermé, couché et entouré de ses parents (encore si jeunes à l'époque) et qui faisaient tout pour sourire malgré les pénibles circonstances.

Mike devait avoir l'impression que tout se passait bien, c'était une question de psychologie. En convalescence c'était très important. Les médecins insistaient toujours pour que ses parents lui fassent *bonne impression*, lui remontent le moral et lui inspirent confiance ; sinon, il aurait pu *ne pas supporter*. Et ça marchait ; Mike était toujours en forme, même après les opérations. Toujours, sauf une fois peut-être...

Accoudé à la table de sa cuisine, Clark se souvenait dans une brume de ce jour où Mike s'était fait opérer de l'appendicite. Mary n'était pas encore arrivée à l'Hôpital Général du Massachusetts, et puisqu'elle venait seulement de partir de la maison, elle ne serait pas là avant un certain temps. Mike était revenu dans sa chambre et il était là, allongé sur le lit, devant son père, encore sous l'effet de l'anesthésie. En salle de réveil les infirmières n'avaient plus de place, et puisque son père était présent et pouvait le surveiller, elles l'avaient donc ramené dans

cette chambre où il ne reprendrait conscience que dans une dizaine de minutes.

Clarck observait, à distance, le corps de Mike (qui n'avait à l'époque pas encore dix ans) respirer en soulevant doucement le drap blanc si fin que les infirmières avaient posé sur lui. C'est vrai, avait alors pensé son père, que plus le sentiment de fragilité ressortait d'un enfant, plus on était porté à le protéger, et que ce n'était en fait que de cette façon-là que l'on manifestait de l'amour envers un enfant. Un sentiment bien chrétien... C'était l'image de la détresse incarnée qui engendrait l'amour, le désir de protéger. Mike était encore totalement nu sous le drap qui enveloppait son corps. Et, endormi, Clarck savait qu'il ne ressentait rien, qu'il ne pouvait réagir à rien et que ce moment durant lequel il l'observait avec tendresse ne ferait de toute façon jamais partie de sa mémoire.

Mike, en réalité, était dans la détresse la plus totale. Ce gaz qu'il avait respiré permettait qu'on lui fasse n'importe quoi, même les choses les plus horribles, sans qu'il en soit conscient. On pouvait découper son corps à la tronçonneuse sans qu'il bouge le petit doigt.

Il était à *la merci de tout*. Submergé sans limites par l'existence tout entière, ne sachant plus résister à rien, quels que soient les efforts de sa volonté. Sa *volonté*, elle n'existait tout simplement plus ! Pas plus Mike lui-même. Il était là, soumis à

tout, sans réserve, n'ayant même pas conscience de ce qu'on aurait bien pu lui faire. Clarck n'en revenait pas : tout était soudain devenu si... relatif !

Clarck pensait à toutes ces choses qu'il avait lues sur l'amour chrétien et ses relations avec la morale. Ces lectures qu'il avait accumulées au fil des ans et qui remplissaient maintenant des étagères et des étagères... L'intégralité du système chrétien qu'il connaissait si bien reposait d'une façon ou d'une autre sur de strictes règles qui ordonnaient l'ensemble et fixaient les limites. C'était ça, la morale : un ensemble de règles. Mais celles-ci reposaient elles-mêmes sur le postulat qu'on avait affaire à des êtres humains plus ou moins responsables et conscients.

Qu'en était-il avec Mike ; lui qui était étendu, nu et totalement inconscient sous son drap blanc ? De quelle manière la morale ordonnait-elle le sens dans lequel l'amour d'un père pouvait ou ne pouvait pas aller ? Y avait-il encore des règles ? Avait-il encore un fils ? Était-il encore un père ? Face à un individu inconscient, s'il était toujours dans ce cas un individu... la morale avait-elle encore le moindre sens ? Clarck pensait à tout cela en attendant l'arrivée prochaine de Mary. Il avait lu dans sa jeunesse quelques livres de science-fiction qui abordaient ces thèmes et il trouvait ces considérations philo-sophiques tout simplement fascinantes.

Clarck s'était soudain rendu compte que depuis le retour de Mike dans sa chambre, il n'avait pas lui-même bougé d'un centimètre. Debout à deux mètres du lit Clarck était resté les yeux fixés sur Mike, tout ce temps pendant lequel il ruminait, et attendait... Mary ? Pas Mary, autre chose, mais il n'était pas arrivé à déterminer quoi. Mary n'arriverait pas avant trente minutes, c'était sûr.

Il admirait son fils. Couché sur ce lit, étendu, sans bouger, sans le moindre signe de conscience, il incarnait aux yeux de Clarck la vulnérabilité la plus absolue. Mais qui pourrait l'attaquer ? Son père était là, et le protégeait. Et que pourrait-on lui faire ? On pourrait tout lui faire, il ne se réveillerait pour rien. Pas avant au moins que l'anesthésique ait totalement fini d'embrumer et d'alourdir son esprit. Il n'y avait en ce moment précis... à son sujet, *aucune* morale. On pourrait tout lui faire... et même... si on lui faisait... QUOI ?

Son père eut soudain l'envie de voir les résultats de l'opération. Il s'approcha du lit et, les mains moites et tremblantes et la tête étrangement lourde, il souleva le drap et découvrit le corps de Mike entièrement nu.

Il ne retenait pas ses bras. Ceux-ci étaient secoués de spasmes irrépressibles de plus en plus violents. Que lui arrivait-il ? Il n'avait pourtant pas bu et n'en avait jamais pris l'habitude. Et pourtant, il ressentait les effets de l'alcool de manière très nette.

Le drap blanc que ses doigts moites avaient lâché retomba sur les genoux de Mike avec le bruit sec du tissu fin et rigide. Un enfant incarnant la vulnérabilité même. Un pansement cachait la cicatrice du bas-ventre où Clarck avait les yeux. Il y posa les doigts et sentit la caresse râpeuse du tissu protecteur.

Puis, pendant quelques secondes si rapides (ou bien quelques minutes peut-être ?), Clarck était *devenu fou*. Il ne se souvenait que d'avoir ensuite remonté le drap et s'être enfui rapidement en direction de la porte qu'il eut grand-peine à ouvrir. Qu'est-ce que son cœur battait fort ! Et cette chaleur inouïe !

« Mais Clarck, enfin, que fais-tu ?!! » criait Mary, effarée devant lui, se demandant ce qu'il faisait là sans réagir avec son café brûlant se déversant à toute vitesse le long de sa robe de chambre sombre. Clarck, d'habitude, parlait beaucoup de l'incompétence de ses anciens collègues et du directeur du fast-food, de l'importance de la morale dans la vie publique (tous ces politiciens véreux !), du manque de rondes de police dans les vieux quartiers ; mais son sens de la communication s'était comme éteint depuis qu'il avait appris que son fils avait été attrapé par une « secte de développement personnel ».

Depuis son réveil, Mary avait remarqué qu'il était complètement *muet*. C'était vrai qu'il avait certainement des

idées noires en tête ; et dans une telle tragédie c'était bien compréhensible. Mais Mary avait vraiment pris peur en le voyant supporter la brûlure du café pendant de longues secondes sans réagir.

Surtout qu'ils avaient trouvé un moyen de s'en sortir ! Clarck et Mary avaient pris une bonne résolution hier soir. La femme qui intervenait à la radio lorsqu'ils rentraient de Boston à Falmouth sous une violente tempête, représentait une association qui, jadis, s'était appelée « Association pour les Parents Agressés », titre qui avait été jugé trop violent par les membres eux-mêmes de l'association, ou tout au moins un peu provocant. C'est à cette époque que Clarck avait failli y entrer, pour prendre les devants dans sa fonction de chef de famille qu'il tenait à remplir en toute conscience. Désormais cette association se nommait plus généreusement : « Association pour l'Apport d'Aide aux Victimes la Refusant », ou AAAVR...

« *Vous êtes une victime !* disait le tract que Mary tenait entre les mains.

« *Et vous n'êtes pas la seule, alors, quelle que soit votre situation dans la vie, faites-vous aider ! Prenez la main tendue vers vous !* »

En dessous du slogan, se tenait dans un cadre le dessin d'un enfant avec les genoux écorchés et saignants, qui

n'arrivaient plus à le soutenir. Il pouvait à peine tendre le bras en direction d'un homme étrange, vêtu d'une blouse blanche avec autour de la tête une auréole lumineuse. Le contraste était étrange. Le médecin (ou le saint ?) tendait lui aussi le bras droit d'un air impatient vers l'enfant à terre devant lui, qui semblait implorer son aide.

« *Famille et Victime : le combat essentiel ! Réunissons-les, sauvons-les !* » était la légende inscrite en italique sous le cadre. Puis suivaient une adresse et un numéro de téléphone à Chatham.

Chatham City était plus proche de Falmouth, où résidaient les Jannings, que Boston, et la circulation était moins dense jusqu'à cette petite ville très calme de Cape Cod que connaissait bien Mary Jannings et qui abritait l'association familiale.

Car la plus jeune de ses sœurs, Martha, était venue y habiter depuis quatre ans avec Greg, son mari, et leurs sept enfants : un déménagement qui avait été laborieux. Heureusement pour eux, Clark était descendu jusqu'en Caroline du Sud avec une grande camionnette et, en trois longs voyages, il avait ramené dans leur nouvelle demeure du Massachusetts l'essentiel de leurs meubles et de leurs objets personnels. Clark avait fait d'énormes difficultés pour seulement accepter que Greg lui rembourse l'essence et la location du véhicule. Greg et Martha lui

en étaient encore très reconnaissants : sans lui, dans quelles difficultés auraient-ils été embourbés pour venir se rapprocher d'eux...

Mary ne se posait pas de questions : ils accepteraient aussitôt, eux et leurs adorables enfants, de les héberger une nuit ou deux. Surtout lorsqu'ils sauraient dans quelle situation catastrophique ils se trouvaient avec Mike, cet enfant qui leur avait toujours posé tant de problèmes ! En fait, Greg et Martha savaient bien comme il avait toujours été difficile, mais quand ils apprendraient ça...

Il était encore tôt lorsque Clarck, au téléphone, essayait de joindre le standard de l'« Association pour l'Apport d'Aide aux Victimes la Refusant ». Quel nom tordu ! Mais il exprimait une idée très généreuse et qui correspondait exactement à ce que Clarck recherchait (c'est-à-dire à la pathologie dont souffrait manifestement son jeune fils). Leur discussion au téléphone fut brève. Mary vit la figure de Clarck passer de l'angoisse à la concentration puis, soudain, au plus total soulagement.

Cette petite société d'origine chrétienne n'allait pas tarder à leur accorder son aide, et Mary était heureuse à l'idée qu'elle allait pouvoir recevoir soutien et conseils dans une association à laquelle elle pourrait s'en remettre en toute confiance, comme en des parents qui savaient prendre les choses en main.

Ils téléphonèrent ensuite à sa sœur Martha, et obtinrent sans délai l'accord chaleureux de la famille Morris pour les héberger dès le soir même.

Ils devaient bien ça à Clarck !

Celui-ci, même s'il avait toujours ses propres parents, n'était bien sûr plus aidé par sa mère de la manière dont elle l'avait aidé par le passé. Certainement jamais il ne pourrait retrouver cette époque idéale où il était l'objet de toute cette attention maternelle inouïe et *continue*... et pourtant terminée depuis si longtemps. Sa mère avait été envers lui d'une attention telle qu'il savait bien, ou plutôt ressentait, que jamais il ne retrouverait de sentiment d'inquiétude à son sujet d'une telle force. Clarck avait l'impression d'avoir connu un paradis, à présent légendaire et impossible, et c'était ainsi qu'il imaginait le ciel chrétien d'après la mort. Quel BONHEUR retrouvé ce serait...

Tout cela faisait que Clarck était lucide et qu'il s'attachait plus à la littérature chrétienne qu'à sa mise en pratique un peu, à ses yeux, et malgré le paradoxe, « abstraite ». Les rôles qu'il pouvait tenir le mieux étaient d'aider à l'organisation des messes catholiques, écrire des articles pour les journaux, lire des livres sur l'amour et l'entraide. La réalité ne lui était pas familière, ce n'était pas son point de repère dans la vie. Clarck n'avait pas les « pieds sur terre » mais plutôt fermement accrochés au ciel. Il passait partout pour un très bon catholique,

une imitation d'intellectuel très idéaliste mais tellement aimable, un bon père de famille qui pourrait éventuellement inciter son fils à faire de longues études...

Sauf que dans la pratique, Clarck n'avait vraiment pas réussi grand-chose. Il s'y prenait mal, victime d'une hallucinante naïveté et d'un manque de souplesse, malgré des intentions pourtant imposantes, dix fois plus cruel que celui de sa femme. Il passait ainsi fréquemment d'une attitude naïve et retirée, lointaine, à une implication violente, aussi maladroite qu'excessive, creuset de son inexprimable frustration dans lequel la bonté annoncée se transmuait étrangement en une haine radicale.

Comme ce jour, Mary y repensait encore avec effroi (un exemple sur mille) où il avait demandé à Mike de bien vouloir accepter de faire la vaisselle pour aider sa mère. Devant son refus, quand Mike avait dit que ce n'était « pas à lui de faire ça », Clarck avait « explosé » (il n'y avait pas d'autre mot pour décrire ce phénomène) et projeté une assiette à ses pieds qui vint s'y briser en une centaine de morceaux. Clarck lui avait répondu en hurlant comme un aliéné : « Et ça, c'est à toi de le faire ?!! » Aucun sens. Totalement absurde et... irrationnel. Mais il avait tellement de problèmes au travail ; il était à bout. Toute sa vie durant Clarck Jannings avait été tellement à bout...

Clarck pouvait fournir par son travail routinier et abrutissant de l'argent à sa famille, il pouvait déménager

un appartement, une maison, un château. Clarck pouvait *déménager*, mais Mary savait le mal qu'il avait pour apporter son aide pour d'autres tâches moins matérielles ; alors que c'était précisément ce qu'il aurait voulu faire le plus au monde ! Alors il apportait son aide à des niveaux où il savait vraiment l'apporter : les journaux, la messe, les discussions aventureuses sur les points les plus branlants de la Sainte Théologie Catholique... Le summum des plus grandes responsabilités à défaut des plus petites.

Mais pour ce qui était du quotidien, de la communication et des relations humaines en général, de toutes ces responsabilités moyennes ou intermédiaires, ni fortement matérielles ni hautement spirituelles, excessives en aucun sens, bref *normales*, Mary savait que Clarck était extrêmement... maladroit. Ce grand idéaliste !

*

La plaque en marbre blanc qui ornait le fronton de l'étrange association de Chatham City « pour l'Apport d'Aide aux Victimes la Refusant », représentait une scène que Mary et Clarck tentaient d'interpréter.

En relief se tenait sur le coin inférieur droit du rectangle de plus d'un mètre de longueur une femme d'une beauté angélique, qui semblait comme en extase. Devant elle, dans l'angle opposé, un ange tenait un arc armé d'une flèche orientée dans sa direction. Clarck cru y reconnaître une de ces saintes espagnoles (Thérèse d'Ávila peut-être, mais c'était difficile à dire) qui avaient consacré leur vie à Dieu, et dans cet arrangement il s'agissait peut-être d'une illustration du thème religieux du « tyran d'amour » propre à l'univers mystique... L'ange qui tenait l'arc entre ses mains, le « tyran d'amour », représentait Dieu, le Père Éternel.

Le couple Jannings pénétrait dans le bâtiment gris, derrière le grand théâtre dramatique municipal, ouvert sur un couloir maculé d'affiches et de slogans. L'un des tracts était bien plus voyant que les autres. En grandes lettres bleues sur fond blanc, il était marqué :

« LES AIMER ? C'EST LA FAÇON LA PLUS CONCRÈTE DE LES AIDER ! » Clarck expira tout l'air de ses poumons, et son visage se détendit brusquement ; il esquissa même un léger sourire. Depuis longtemps il aurait dû les rejoindre : il se sentait tellement en adéquation avec eux ! Clarck se sentait comme... chez lui.

Mary ressentait bien elle aussi un certain réconfort. Enfin des gens qui pensaient comme eux : elle savait bien que les

buts de la secte, aussi simplement positifs que ce que leur avait présenté Mike, n'étaient tout bonnement pas crédibles. Réaliser ses ambitions d'une manière aussi naïvement concrète n'était juste, aux yeux de sa mère, qu'un vieux rêve d'enfant. Ce n'était tout simplement pas *réalisable*. Elle connaissait la vie !

Son mari savait tellement que ce n'était pas réalisable qu'il ne se posait même pas la question. Lui ne pensait qu'à une chose : trouver, ici, un moyen de sortir Mike de cet engrenage satanique, *trouver à tout prix une façon de l'aider ; question de survie*.

Un bruit sec de talons martelant précipitamment le sol les sortit aussitôt de leurs pensées :

« Monsieur et Madame Jannings, je suppose ? » fit une vieille femme austère qui venait de sortir d'une pièce au fond du couloir, et qui se dirigeait vers eux d'un air tout à fait accueillant.

« C'est cela même, répondit Clark Jannings, et vous êtes... Miss Horseface, n'est-ce pas ? Nous vous avons justement entendue hier soir à la radio. Je vous remercie vraiment de nous avoir reçus dès aujourd'hui, vraiment nous ne voulions pas...

- Laissez tomber cela, voulez-vous. Vous n'avez pas à vous excuser, cher Monsieur. Nous savons comprendre, nous, le drame ÉPOUVANTABLE que constitue votre épreuve présente. Croyez-moi, vous êtes les bienvenus ici. Nous aidons volontiers

les parents comme vous qui se trouvent dans la détresse et le désarroi. Mais voulez-vous me suivre, vous et... Madame Jannings ?

- Oui, bonjour Madame. Enchantée. » répondit Mary Jannings en lui serrant la main qu'elle avait froide et rigide et cependant si chaleureuse, comme la personne tout entière de Miss Horseface en qui ils avaient déjà placé leur confiance. Clarck avait vu sa photo dans un très vieux journal qu'il avait conservé, et son visage bordé de cheveux noirs, raides comme des ronces, avait apparemment depuis toujours cette rigueur et cette sécheresse caractéristiques qui avaient laissé une trace ineffaçable dans sa mémoire. Entendant sa voix à la radio, sa figure lui était aussitôt remontée à la conscience. Cette voix... cette photo... ce nom : ça ne pouvait être qu'elle, la même personne, aucun risque d'erreur même à des années de distance...

Miss Horseface les fit entrer dans son bureau, où deux chaises en bois de teck les attendaient, en face de la sienne. Entre eux, un bureau noir sur lequel luisait une grande plaque de verre. Rien d'autre, sur ce meuble, si ce n'était deux feuilles de papier, un stylo-plume noir et or et un rectangle en carton, plié en deux et disposé sur la longueur, où on pouvait lire : « L'AIDEREZ-VOUS *ENCORE* ? ». Derrière le bureau, à droite, un vieux cadre avec la photo d'un enfant très jeune reposait sur le rebord de la fenêtre. Un crucifix discret était planté sur le mur, au-dessus du

visage dur de Miss Horseface qui, assise devant eux, souriait en entrecroisant ses mains de cire sur la surface de verre.

« Je vais vous dire qui vous êtes, commença Miss Horseface, et ce que vous faites ici. » Clarck Jannings esquissa un geste mais avant qu'il eut prononcé un seul mot, Miss Horseface le coupa net, souriant encore un peu plus :

« S'il vous plaît, voulez-vous ? Je vous connais 'par cœur', je vois défiler des parents désespérés comme vous à longueur de journée. Et *je sais* qui vous êtes. Vous êtes... des parents adorables qui aimez votre enfant comme personne. Et soudain, *pouf !*, pour on ne sait quelles raisons obscures, il tombe dans une secte et disparaît. Vous essayez de l'aider, comme vous l'avez toujours fait, l'excuse est excellente, la secte en profite, vous fait passer pour d'horribles parents intolérants et coupe les ponts entre vous et votre enfant. Et cela, *à tout jamais*. »

Les traits de Miss Horseface se resserrèrent. Ses yeux prirent une lueur vive du genre je-sais-de-quoi-je-parle-je-connaiss-la-chanson.

« *Mike* ne coupera pas les ponts avec vous. Il ne le veut pas. Vous l'aimez, n'est-ce pas, comment pourrait-il ne plus vouloir de vous ? Rassurez-vous. Il ne le *veut* pas. Eux... LA SECTE, le fera pour lui, car vous l'aimez, et eux... LA SECTE, le

sait. Vous êtes pour eux LE PLUS GRAND DANGER. Vous seuls pouvez l'aider, car vous le connaissez mieux que personne, et vous savez que son caractère ne correspond pas à leurs théories bidon d'amélioration du mental ou de je-ne-sais-quelle-fu-mi-ste-rie ! Ce qu'ils vous font subir est proprement dégoûtant. Vous seuls le connaissez assez bien pour savoir qu'il fait une bêtise. Bien mieux qu'il ne se connaît lui-même ! Vous êtes par conséquent leur plus grand ennemi et la seule solution dont *Mike* dispose encore à l'heure qu'il est.

« Pourquoi donc les enfants, *pouf* !, tombent-ils soudain dans une secte ? Pourquoi pas la drogue, le sexe, l'argent, l'illusion d'une quelconque 'réussite' sociale, etc. etc., comme tous les autres enfants qui de par le monde posent tant de problèmes à leurs parents ? Parce que *Mike* est *manipulé*, voyez-vous ? La vérité est qu'il n'a pas décidé, il les a rencontrés par hasard et *pouf* ! ils ont décidé pour lui, exploitant son absence totale d'esprit critique il-est-si-jeune-voyez-vous et, très certainement, votre absence momentanée pour le protéger contre leur emprise malsaine et leurs rêves immatures. Oh, je ne vous le reproche pas, bien sûr, rassurez-vous, vous ne pouviez pas être partout.

« Pendant une période d'égarement, vous l'aviez laissé seul face à la vie, pensant peut-être qu'il était adulte et qu'il saurait se débrouiller. Force est de constater qu'il ne l'était pas. Tous les parents que nous voyons ici n'ont appris en réalité que fort tard que leur enfant était *tombé dans une secte*. Pourquoi cet

enfant type ne parle-t-il pas assez tôt à ses parents pour qu'ils l'en sortent ? Parce que EUX... LA SECTE, en avait décidé autrement.

« Voilà la vérité que tout le monde connaît, et que Mike connaissait aussi, j'en suis sûre, car tous les parents, à l'image de ceux qui viennent ici nous voir, sont très préventifs à ce sujet et alertent leur progéniture le plus tôt possible mais... que voulez-vous, ces satanés enfants, vous le savez bien, n'en font qu'à leur tête. » Et Miss Horseface, rejetant sa tête en arrière, partit d'un grand rire.

« C'est pour ça que vous devez l'aider, ce pauvre Mike, Monsieur et Madame Jannings, car vous seuls pouvez encore le faire, voyez-vous, sans vous... IL N'EST RIEN ! »

Miss Horseface ne disait plus un mot. Clarck Jannings se tourna vers sa femme, soulagés tous les deux comme ils ne l'avaient jamais été depuis cet horrible coup de téléphone... Ils se souriaient et leurs yeux brillaient comme le jour où ils s'étaient mariés et qu'ils s'étaient embrassés, entourés de leurs parents et de tous ces gens qui les aimaient...

Clarck se retourna vers Miss Horseface :

« Eh bien, chère Madame, laissez-moi vous dire que c'était précisément ce que nous pensions, mon épouse et moi-

même. C'est pour cela que nous nous faisons tant de soucis et, comment dire...

- Laissez-moi deviner, reprit Miss Horseface : *j'ai mis des mots sur vos angoisses*. Ha ! C'est ce qu'ils nous disent tous ! Le problème des sectes est un grand problème. Des parents comme vous qui n'ont, je m'en doute, rien à se reprocher, et qui font des efforts conséquents dans l'éducation de leurs enfants et ce depuis toujours, eh bien les parents comme vous ne sont pas assez écoutés, et c'est proprement injuste.

- Mais comment l'en faire sortir ? demanda Clarck. Je veux dire : concrètement, comment l'aider le plus vite possible ? Mike nous a dit qu'il s'agissait de développement... d'amélioration de... »

Miss Horseface se leva d'un coup, le doigt posé sur la bouche intimant un silence impératif à Clarck. L'air futé d'un enfant qui s'apprêtait à faire un coup en douce, les genoux légèrement fléchis, elle fit le tour du bureau noir et jeta un coup d'œil malicieux à l'extérieur, dans le couloir où l'on entendait aucun bruit mais, *par les temps qui courent...*

Puis Miss Horseface ferma la porte à clef et revint s'asseoir sur sa chaise imposante de directrice de l'association familiale.

« Monsieur... Jannings, reprit-elle en baissant la voix pour que nulle oreille même collée à la porte ne l'entende, je crois que vous et moi nous avons la même conception des choses, je

veux dire... sur un plan religieux. Alors par pitié, soyez honnête envers vous-même et ne me parlez pas de ‘développement’, d’‘amélioration’ ou de toutes ces foutaises pour gosses débiles. Car ce sont toutes des sectes, et lorsque vous entendez parler de progrès ou d’évolution, sachez que vous êtes tombé sur l’une des pires, c’est-à-dire la plus dangereuse pour vous. La vérité est que le mal ne ‘*progress*e’ pas. » Miss Horseface accompagnait ce mot d’un haussement de sourcils caractéristique.

« Connaissant vos hautes et longues études personnelles de théologie catholique, Monsieur Jannings, je n’hésiterai donc pas à vous poser une question que je ne pose pas en temps normal aux parents qui viennent ici, par peur de les effrayer. Mais je sais que vous êtes au-dessus de tout cela et pourrez sans mal vous élever à ce genre de conceptions spirituelles de très grande valeur. »

Clarck Jannings cachait mal sa surprise et encore plus mal sa satisfaction d’être si hautement considéré. Ses joues étaient d’un rouge écarlate et il s’apprêtait à remercier la directrice de l’association familiale lorsque celle-ci, qui avait le verbe facile, reprit, tout sourire :

« Monsieur Jannings, je vous pose donc ma question : avez-vous déjà entendu parler de ce personnage hideux que l’on surnomme l’‘Antéchrist’ ? Je ne vous ferai pas l’injure d’attendre votre réponse, car il est tout simplement impossible que vous n’ayez, comme moi, longuement étudié le sujet. Mais savez-vous

quelle est son arme favorite, l'arme préférée du mal, d'après notre livre saint, ceci depuis le serpent de la *Genèse* jusqu'au *Livre de l'Apocalypse*, en passant par la Tour de Babel, si tant est qu'on en détienne, comme vous, moi, et votre charmante épouse, l'interprétation correcte, à l'inverse de celle que s'en font les sectes ? » Sans attendre la réponse elle poursuivit :

« Le serpent de l'origine tente la femme pour goûter au fruit de l'arbre de la connaissance. Adam, l'homme, jette déjà un coup d'œil envieux à celui de l'arbre de la vie. À Babel, l'homme construit une tour gigantesque destinée à 'atteindre le ciel'. Tour qui, soit dit en passant, ajouta-t-elle d'un ton ironique, était tellement solide qu'on a peine à en retrouver de nos jours avec toute notre science une trace indiquant sa simple localisation !

« Enfin, l'Antéchrist des derniers jours réunit les hommes contre Dieu. Comment ? Exactement comme tous les autres tentateurs qui défièrent la Providence : il les encourage à croire, non en Dieu le Père, mais en leurs propres forces humaines. Or il est écrit : *Tu es né de la poussière et tu retourneras à la poussière*. Tout le christianisme est bâti sur cette idée : l'homme vient de Dieu, et le Père tout-puissant est sa seule aide valable ; sans lui il n'est rien. C'est à lui seul que l'homme doit confier son destin. Je crois que vous serez volontiers d'accord avec moi sur ces points fondamentaux de l'interprétation de la Bible, et je vois à votre expression, Monsieur Jannings, que vous l'êtes.

« Bien, passons maintenant à ce qui nous intéresse ici. Vous savez que la Bible est la vérité, la seule. Tout le reste n'est qu'un immense danger. Aucune raison d'imposer la Bible aux autres, bien sûr, mais vous connaissez la vérité, vous empruntez vous-même la 'Voie Royale' qu'est cette véritable religion. Cependant vous n'avez pas plus de raison, et vous auriez grand tort, en réalité, de ne pas utiliser ces précieuses sources de connaissances que Dieu a jugé bon de vous laisser entre les mains. Si Dieu en a jugé ainsi, c'est que vous devez, non seulement en tant que catholique pratiquant mais aussi en tant que chrétien érudit, vous en servir dans votre vie concrète.

« Ne perdons pas un temps précieux, Monsieur Jannings, vous savez qu'il n'existe qu'une seule vérité sur cette Terre, c'est ce qu'exprime l'idée de 'Voie Royale'. Alors je vous en prie, SERVEZ-VOUS-EN ! Vous savez qu'il n'y a qu'une seule religion. Les autres 'religions' sont donc des sectes. Nul besoin, je vous le répète, de vous montrer intolérant envers celles-ci. Souvenez-vous qu'elles sont plus malicieuses et dangereuses que tout ce que vous pourrez jamais imaginer. Servez-vous de votre théologie de manière *astucieuse* : de même que Père, Fils et Saint-Esprit sont UN, la vérité est *UNE*. C'est sa définition même ! L'erreur est multiple, la vérité unique. Cela, Monsieur Jannings, tombe sous le sens.

« Toute religion étrangère à la Sainte Église Catholique s'appuie sur une erreur fondamentale, quelle qu'elle soit ; cela, Monsieur Jannings, en tant que chrétiens, est notre intuition.

Nous pouvons en déduire que, malgré ses apparences, tout autre système, aussi séduisant soit-il, qui se nomme ‘religion’ est une secte. Sans nous montrer racistes, ou intolérants, nous détenons cette merveilleuse *clef* pour la compréhension des choses. Cela veut dire qu'*aussi belles que soient les apparences d'un autre système que le nôtre, si l'on recherche les indices de sa perversion intime, on finit par les trouver !* Cette vérité peut être claire, consciemment, pour vous qui êtes théologien. Elle est cependant présente, d'une façon ou d'une autre, dans l'inconscient de chaque chrétien qui assume son christianisme.

« Et cette vérité, reprit Miss Horseface qui ne s'arrêtait pas de parler avec une fluidité étonnante, cette vérité se vérifie, croyez-moi ! Toute notre association est bâtie dessus, car les bases du christianisme sont bien sûr la meilleure façon d'aider nos prochains. Pour éviter la provocation et les débats futiles, nous évitons bien évidemment de les mettre en avant dans ce qu'elles ont de rigoureusement théorique. Mais en tant que chrétiens il serait stupide de laisser à l'abandon les précieuses et uniques vérités dont d'autres que nous ne disposent pas, ou dont ils ne veulent pas disposer.

« Mais que disais-je, déjà ? Oui, cette vérité se vérifie à travers les multiples témoignages de parents, comme vous, atrocement malheureux, et que je rencontre régulièrement. On finit toujours par trouver, si on les cherche vraiment avec objectivité, les saloperies, excusez-moi du terme mais sachez qu'il

est *trrrr*ès loin d'être assez fort, dont se rendent sans cesse coupables ces ordures. Et laissez-moi vous dire que, quatre-vingt-dix fois sur cent, ils ne recherchent en réalité, derrière les apparences, que le fric. D'ailleurs, ils font payer leurs services. C'est horrible... »

Le regard de Miss Horseface se perdit dans le vide, et l'incessant flot de paroles qui avait baigné l'obscur bureau depuis qu'elle avait commencé à parler s'arrêta net. Après ce monologue ininterrompu, le silence provoquait un contraste bien plus apaisant encore qu'il n'était gênant.

Miss Horseface ne disait plus rien et ne bougeait plus. Ses yeux fixaient imperturbablement la clef de la porte du bureau, derrière le couple attentif. Clarck s'était retourné deux fois pour constater pourtant que personne n'était là derrière eux.

Puis Miss Horseface sembla reprendre vie d'un coup, ce qui fit sursauter Clarck sur sa chaise. Elle ouvrit le tiroir du bureau dont elle sortit cinq livres de formats différents.

« Voici quelques bouquins, Monsieur Jannings, que vous feriez bien de consulter. Ils sont écrits par quelques grands catholiques ayant passé leur vie à aider les jeunes gens à sortir des sectes, et par quelques psychologues avertis, du même acabit si-je-puis-dire. »

Elle étouffa un rire puis reprit, tout en poussant les deux feuilles posées sur le bureau dans leur direction, et en leur tendant le stylo à plume d'or :

« Et ces fiches sont des contrats d'adhésion. Si vous voulez nous aider à aider d'autres jeunes gens comme votre petit Mike à sortir des sectes épouvantables dans lesquelles leur vulnérabilité les a piégés, vous pouvez choisir différentes formules.

« Au choix : cotisation annuelle \$500 par an et par personne, cotisation pour dix ans \$4000, don selon votre convenance personnelle et l'importance que vous accordez à cette-grande-tâche-qu'est-celle-d'aider-tous-les-enfants-du-monde, ou encore un engagement à venir travailler avec nous pour en aider toujours de plus en plus. Et sans limite ! Ces choix sont bien sûr cumulables : vous pouvez offrir votre cotisation tout en travaillant à nos côtés. Selon votre convenance. Et ces quelques livres sont vendus \$50 chacun. Clair, et simple. Une seule question : *les aiderez-vous ?* »

Clarck et Mary étaient tout bonnement enchantés. Ils ressortaient de l'Association pour l'Apport d'Aide aux Victimes la Refusant, et leur moral était radieux. Ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Entendu ce qu'au fond d'eux-mêmes, et depuis toujours, ils soupçonnaient être la vérité.

Clarck se souvenait avec émotion, car il croyait en avoir enfin saisi le sens, d'une traduction de la conférence d'un philosophe français qu'il avait lue dix ans plus tôt, comme exemple au bas d'un texte d'étude théologique d'une idée juste à l'intérieur d'une philosophie archi-fausse. Ce philosophe expliquait que les personnes auprès desquelles on venait chercher des conseils étaient choisies selon le type de conseils qu'on voulait recevoir ! Par exemple, une jeune fille tombait enceinte et allait parler à un prêtre catholique pour savoir si elle devait ou non avorter. En fait, elle avait déjà choisi la réponse ! Et si elle en avait voulu une autre, selon Monsieur « Jean-Saul Pâtre » (si sa mémoire était bonne), elle aurait été chercher un avis ailleurs !

Les Jannings, de leur côté, avaient été voir une association d'aide aux victimes. Au fond d'eux-mêmes, ils avaient été guidés par leur volonté d'aider. Et l'occasion d'aider s'était présentée !... Dieu sait qu'ils avaient su prendre la meilleure décision ; ils avaient eu le courage de tenir le cap !

Clarck et Mary avaient signé et payé chacun l'adhésion annuelle à l'association dont, désormais, ils étaient membres, de par la cruelle expérience familiale qu'ils vivaient et qui ne serait plus, bientôt, qu'un lointain cauchemar.

Oui, plus tard, ils en riraient tous avec Mike lui-même qui regretterait d'avoir tant fait souffrir ses parents. C'était presque déjà du passé. « Aaahhh... dirait-il plus tard à ses

propres enfants, ils ont eu du courage, avec tout ce que je leur ai fait subir par mes *erreurs de jeunesse...* » et il éclaterait soudain de rire. C'était éblouissant. Clarck et Mary comprenaient son comportement. Ils lui avaient presque déjà pardonné !

Clarck n'avait acheté aucun livre. Il les avait déjà tous. Celui avec la pieuvre juive enserrant le monde, par exemple. Comme quoi un symbole autrefois négatif pouvait un jour servir le bon camp. Comme Mike qui, bientôt, changerait d'avis, et redeviendrait *leur enfant unique...*

Il avait signé la case : *participation au travail de l'association AA AVR*. Dans quelques jours, il commencerait à suivre Miss Horseface dans ses discussions avec des parents violemment agressés : ce serait une sorte de formation. Puis il travaillerait seul et amènerait d'autres parents à l'association, qui amèneraient eux aussi d'autres parents... et ils débarrasseraient tous ensemble le monde de cette infection, de ce cancer social, de cette racaille... Tout cela remplacerait bénéfiquement l'ancien travail que Clarck avait perdu. De ce côté-là aussi, il ressentait le besoin de retrouver une utilité.

Sa femme n'avait que cotisé, elle ne suivrait pas de formation. Elle ne comprenait rien à la théologie, mais savait que celle-ci devait être juste si elle était catholique. Ses parents les avaient éduqués, elle et ses nombreux frères et sœurs, dans cette foi qui était certainement, comme l'affirmait Miss

Horseface, la seule vérité sur cette planète et partout dans l'univers. Mary voulait surtout recevoir des conseils et être aidée. Elle avait le sens du respect de l'autorité, et savait reconnaître d'instinct laquelle était juste et laquelle était artificielle. Et puis elle n'avait pas vraiment le sentiment qu'elle était par elle-même *capable* d'aider. Elle n'était toujours bonne, à ses propres yeux, qu'à des tâches subalternes.

Clarck, lui, comme toujours, n'hésitait pas à apporter son aide, et c'était son plus grand plaisir, la *grande affaire* de toute sa vie.

Mais il savait, lui, l'apporter au plus haut niveau, dans les situations difficiles. Il utilisait ses plus grandes connaissances théoriques et ses plus hautes qualités de cœur pour s'attaquer de front aux problèmes les plus denses, aux questions les plus terribles. Sa capacité à prendre le maximum de recul et à considérer les choses depuis une hauteur insoupçonnable était sa meilleure arme pour s'atteler aux plus grandes œuvres, comme l'archange saint Michel terrassant le dragon, symbole chrétien s'il en était de la spiritualité la plus élevée affrontant le mal dans sa consistance la plus dure.

Clarck et Mary avaient aussi appris quelque chose d'*essentiel*, selon Miss Horseface. Car avant qu'ils ne se quittent, la vieille directrice leur avait posé une question qui avait surpris

Mary. Miss Horseface voulait savoir si Mike avait déjà subi des anesthésies pour les besoins d'une opération de chirurgie. Mary savait combien Mike était habitué au « gaz magique » dans son enfance. Il avait tout connu : amygdales, végétations, ablation de petits ganglions qu'on avait réussi à trouver à l'articulation d'un pied, appendicite, double hernie à l'aîne, opération du rein (une simple précaution)... et beaucoup d'autres interventions, dès le plus jeune âge. Ainsi que les pires complications.

Mary se rappelait par exemple cet abcès après son appendicite, qu'il avait fallu soigner en réouvrant en partie la cicatrice, sans anesthésie cette fois. Ensuite, pendant des années, Mike avait eu comme une espèce de hernie étrange sur la cicatrice elle-même ; à la surface du ventre ressortait à la verticale une petite excroissance de peau. On aurait dit un petit doigt, avait alors pensé Mary. Ou bien une verge d'un ridicule centimètre de long. C'était... tellement bizarre ! Ce 'doigt' se formait de temps en temps, une fois tous les deux ou trois mois, il apparaissait... et disparaissait : il retombait sous la peau après une trentaine de minutes.

Le plus surprenant étant que Mike n'avait jamais pu (et encore c'était rare) le montrer qu'à sa mère. Quelles que soient les circonstances, ce petit doigt qui surgissait à la surface de la peau ne s'était formé que lorsqu'il était totalement impossible à son père, qui n'était jamais là à ce moment précis, de venir s'en rendre compte. Mary elle-même n'avait pas cru Mike quand celui-ci lui en avait parlé, jusqu'au jour où elle ne put ignorer ce

qu'elle avait sous les yeux. L'emmenant aussitôt *voir le médecin* en catastrophe, le petit tube de peau s'était à nouveau caché avant que celui-ci, affirmant que ce n'était de toute façon « pas possible », ne puisse le voir une fois seulement.

Clarck et Mary avaient donc affirmé à Miss Horseface que Mike avait été coutumier de toutes les opérations chirurgicales possibles quand il était plus jeune. Mais pourquoi leur avait-elle posé cette question ? Qu'avait-elle à voir avec le *problème des sectes* ?

« Eh bien, avait dit Miss Horseface, je connais de près, comme vous le savez, le mode de fonctionnement des sectes. Elles fonctionnent toutes, sans exception, principalement sur la base de l'*hypnose*. Et nous savons que l'état d'anesthésie est proche de l'état d'hypnose. Voilà pourquoi, certainement, le jeune Mike n'a pu s'opposer à leur attraction.

« Ces gens déterminent et exploitent les idéaux les plus naïfs de l'inconscient profond des adeptes. C'est pour cela que vous devez l'aider, Monsieur et Madame Jannings, car vous connaissez son histoire, vous savez ce qui lui est arrivé, pourquoi il en est là, et saurez interpréter correctement le déroulement des événements. Vous qui avez toutes les clefs pour interpréter la logique de son histoire personnelle, et la raison pour laquelle d'un seul coup, *pouf !*, il est tombé dans une secte... L'AIDEREZ-VOUS ? »

Puis Miss Horseface, le regard étrangement fixe, leur avait donné un dernier avertissement, une ultime *clef* :

« Si Mike ou qui que ce soit d'autre venait à vous parler d'un procédé appelé la 'Clarification', refusez. REFUSEZ. Quoi qu'il se passe. C'est leur technique fondamentale de lavage de cerveau. Une technique d'une brutalité inouïe. S'ils l'ont déjà expérimentée sur Mike, il est possible qu'il soit déjà trop tard. L'AIDEREZ-VOUS ? »

Ils avaient laissé la vieille Horseface qui, souriante, accueillait déjà un nouveau couple de parents désespérés. Clark croisa le regard des nouveaux arrivants, et leur souhaita la bienvenue, puisqu'il était lui-même désormais membre de cette grande association familiale.

Il se dit en son for intérieur qu'ils traversaient tous ensemble, mais *tous solidaires*, une *immense tragédie intime*. Il sourit au nouveau couple et s'entendit leur dire : « Vous pouvez l'aider *encore*, vous aussi ! CONFIANCE ! »

Miss Horseface était partie avec eux dans son bureau. Avant qu'elle ne referme la porte, Clark entendit ses dernières paroles :

« Vous savez, je vous connais bien, je sais qui vous êtes. Je rencontre tous les jours de généreux parents comme vous-mêmes et ceux que je viens de quitter à l'instant, et qui sont tous atrocement désespérés de ne plus pouvoir aider leurs vulnérables et malheureux... » puis sa voix s'effaça derrière l'épaisseur de la lourde porte en chêne, et l'on n'entendit plus que la clef en or qui tournait dans la serrure, bloquant la porte contre toute intrusion malsaine...

4.

Histoire sans fin !

La clef vacillait en cliquetant faiblement dans la serrure...

Clarck Jannings était terrorisé. Dans l'étroite pièce plongée dans une obscurité que seuls rompaient, cette nuit-là, quelques reflets de la pleine lune, Clarck était figé, comme glacé, redressé sur son petit matelas posé à même le sol.

« Ouvre-moi, ouvre-moi, murmurait la petite voix de l'autre côté de la porte. Ouvre-moi, maintenant, s'il te plaît, mon p'tit bonhomme... »

Ce ne fut qu'une terreur encore plus importante qui le fit enfin se lever. S'approchant pieds nus de la porte il tendit doucement la main vers la clef sans parvenir à la trouver. La serrure était il est vrai un peu haute pour ses presque quatre-vingt-six centimètres.

Un léger filet d'air lui passa dans les cheveux. Clarck leva encore un peu la tête, avant que de forts effluves d'alcool lui envahissent les narines.

« Ouvre-moi, Clarck, je t'ai dit... » reprit la voix avec plus d'assurance. Clarck se couvrit le nez et la bouche de sa main libre tandis qu'il posait enfin l'autre sur la clef froide...

Le grincement d'une planche de bois se fit alors entendre tout en bas de l'escalier, ce qui soulagea d'un coup le petit garçon.

La porte était maintenant grande ouverte. Les pieds du petit Clarck se posèrent sur un sol un peu humide et collant, la pénombre l'empêchant d'en savoir plus. L'odeur de whisky, bien qu'atténuée, empuantissait toujours le palier. Clarck fléchit les genoux en avançant prudemment, malgré une forte envie de fuir. La vie lui avait déjà appris depuis longtemps à préparer des retraites éventuelles.

Glissant avec précaution sa petite tête entre deux barreaux de bois il laissa quelques secondes à ses yeux pour tenter de pénétrer l'implacable obscurité du rez-de-chaussée. Lorsqu'il retira sa tête le même morceau de bois qui avait déjà craqué fit de nouveau entendre son gémissement sadique, suivi du vacarme assourdissant des autres marches que fracassaient à toute vitesse de très lourds talons...

Clarck recula sans même le décider. Son corps semblait avoir fait ce mouvement sans le consulter le moins du monde.

« Viens ici, petite merde, maintenant ! Tu ne m'échapperas pas, obéis ! Saloperiiiiie !! hurlait d'une voix de pure haine une créature qu'il ne pouvait identifier. MAINTENANT !! RESTE ICI !!! »

D'un coup l'odeur infernale d'alcool avait repris possession du palier. Le corps de Clarck lui ordonnait impérativement de reculer encore. Le monstre avait grimpé toutes les marches dans l'obscurité et cherchait son chemin en titubant.

Les avant-bras de Clarck se posèrent sur le rebord de la porte pour essayer désespérément de la refermer, mais sa terreur était telle que ses mains avaient du mal à seulement avancer et il dut s'y reprendre à plusieurs fois.

Clarck sentit alors le dur contact de la porte sur sa mâchoire, avant de réaliser qu'il était déjà étalé de tout son long sur le sol de sa chambre. La puanteur qui envahit la pièce n'était rien en comparaison de l'horreur pure qu'il ne percevait encore que par fragments dans l'encadrement de la porte.

Le petit Clarck ne tentait plus de réagir. Il avait totalement cessé de lutter ou même d'analyser tout moyen que ce soit de se protéger.

Son esprit n'était plus que terreur, tout entier dirigé vers la créature qui lui faisait face, absorbé et glacé dans la contemplation de sa propre peur qu'elle incarnait et à laquelle il s'offrait sans plus aucune résistance.

Les faibles reflets de lune trahissaient certaines parties luisantes d'une peau qui n'était pas humaine. Une épaisse et crasseuse chevelure tombait en tous sens sur un visage gonflé, écarlate et aux yeux exagérément exorbités. Ses déplacements étaient d'une maladresse absolue, comme ceux d'un automate ou d'une grotesque et énorme poupée. Cette chose qui n'avait rien d'humain tenta de parler à Clarck mais sa bouche n'émettait même plus d'insultes, tout juste des borborygmes, des bruits, lorsqu'elle chuta.

Dans la chambre envahie par la lumière d'une matinée estivale, Clarck Jannings rejeta brutalement le poids qui pesait avec insistance sur son torse. En se redressant dans son grand lit il envoya valser son oreiller qui fit un étonnant « ploc ! » contre le meuble télé avant de retomber, avec une résignation non feinte aux lois de la gravité, sur la moquette à l'autre bout de la pièce.

C'était un de ces réveils qui faisaient l'ordinaire de la vie de Clarck. Et de celle de Mary qui était déjà réveillée et regardait avec inquiétude son visage trempé de sueur et encore habité par la peur.

Clarck Jannings ne se souvenait pourtant de rien. Avait-il parlé pendant son sommeil ? Il y avait quand même comme une sorte de panique qui était restée en lui, et elle était bien palpable... Peut-être encore cette petite accélération cardiaque qui le réveillait de temps à autre et qu'aucun médecin n'avait su justifier sinon, avait dit l'un d'entre eux, par un léger sursaut, une réaction du corps au sommeil qui se prolongeait un peu trop, l'éveil soudain de l'instinct de survie, ce genre de choses... Assez bénin finalement.

Si, bien sûr, il savait très bien. Les problèmes qu'il connaissait avec son fils le tourmentaient beaucoup, lui et sa femme.

Comment faire pour le protéger ?

Mike en faisait vraiment trop. Cette fois-ci il allait vraiment trop loin. Quand comprendrait-il, quand cette tête de mule débile allait-elle enfin se rendre compte de la douleur qu'elle faisait endurer à ses parents ? Comment un tel cauchemar pouvait-il se prolonger aussi longtemps sans qu'on puisse faire la moindre pause, comme si *on cherchait à les faire craquer !*

Les Jannings étaient restés trois jours à Chatham dans la maison de Greg et de Martha, la petite sœur de Mary, en compagnie de leurs sept enfants si bien élevés qu'ils récitaient même le *benedicite* avant de passer à table.

Comme cela rappelait des souvenirs à Mary ! Comme elle aurait voulu aussi avoir plus d'enfants, et des enfants tellement plus disciplinés, dans le rang, gentils et obéissants...

Karl et Maria, les plus grands, n'avaient pas vingt ans et ils respectaient l'autorité de leurs parents de la même manière exactement que le plus jeune de leurs frères qui n'en avait que six ! Et ce n'étaient pas des « moutons » ; ils étaient intelligents, vifs, astucieux, sympathiques, sans aucune trace de timidité, aucun signe d'immaturation.

Mary aurait rêvé de faire de Mike un enfant aussi *satisfaisant*. Il n'était qu'un petit rebelle excentrique tombé dans une secte... *quelle horreur !* Mary avait le sentiment d'avoir échoué sur toute la ligne.

Clarck et Mary avaient tout fait pour avoir ce type d'enfant, à la fois dans les rails de la famille et pas plus stupide pour autant. Tout ! Ils l'avaient suivi avec une proximité telle qu'il aurait *dû* rentrer dans le rang. D'ailleurs ils lui avaient souvent parlé de l'extrême sévérité avec laquelle Greg et Martha éduquaient ses cousins. Ils étaient pour eux le modèle de parents bien trop sévères, auxquels ils n'avaient pas voulu ressembler. Et tout s'était passé pour le pire !

À certains moments, pourtant, Mary s'était demandé si l'éducation que donnaient Greg et Martha à leurs enfants était réellement basée sur la sévérité, l'autorité, la discipline. Mais elle avait toujours finalement repoussé ce doute. Clarck surtout n'y croyait pas : mettre sa progéniture dans les rails, n'était-ce pas par définition le résultat d'une éducation sévère qui savait punir les écarts occasionnels ? Mary n'en savait rien. Mais Clarck était affirmatif. Il pensait que de toute évidence sa sœur et son beau-frère faisaient preuve d'un sens répressif assez fort. La preuve : lorsque Greg demandait quelque chose à ses enfants, il était aussitôt obéi !

Clarck admirait pourtant ce que son beau-frère était parvenu à faire avec eux, le sens des responsabilités qu'ils avaient tous. Même les plus grands allaient encore tous les dimanches à la messe avec le reste de la famille, et ils faisaient de longues études avec beaucoup de sérieux.

Le fils Jannings ne s'exprimait pas comme eux. Mary aurait tellement voulu, cruellement voulu, avoir un enfant qui leur ressemble. Mais Mike, avec les années, parlait de moins en moins à ses parents. C'était complètement inimaginable, et presque irrationnel, la force avec laquelle Clarck et Mary avaient voulu obtenir de lui, simplement, une *communication* ! Ils voulaient tellement, de lui, qu'il adopte une attitude *normale*. Était-ce si dur ?

Mais Mike, si bavard lorsqu'il était petit, ne leur adressait même plus un mot. Il fallait les lui retirer de la bouche l'un après l'autre, à moins qu'il n'y ait une quelconque utilité, un semblant d'intérêt, pour lui, à communiquer. Il gardait secrètes toutes ses émotions. Il ne leur confiait plus aucun *sentiment*, rien à ce niveau. Ils en avaient conclu qu'il était *normal*, qu'il n'avait peut-être aucun problème parce qu'ils avaient dû remplir correctement *leur rôle de parents*.

Et puis, un jour, *pouf* ! (comme disait l'autre conne), Mike était tombé dans une secte. C'était une déception qui laisserait sa trace acide sur le reste de leurs jours s'ils ne trouvaient pas le moyen de l'aider.

*

Le soleil déclinait déjà, doucement, derrière les hauts buildings des plus grosses villes du Massachusetts. À Falmouth, Clarck Jannings était en train de faire son jardin, activité totalement inutile puisqu'il n'en retirait jamais rien ou si peu, et ceci à grand renfort d'insecticides et d'engrais chimiques qu'il achetait très cher, comme toutes les familles du coin, pour avoir le plaisir de goûter de vrais légumes différents des conserves artificielles des grands magasins. Il aimait aussi pouvoir en amener aux parents de Mary, avant que ceux-ci ne disparaissent.

Le père de Mary était mort le dernier, tout récemment. Lui qui avait construit les hôtels de la *Smith & Barken*, la célèbre chaîne new-yorkaise qui n'en était encore qu'à ses débuts... Clarck l'avait toujours admiré pour ça. Il savait tout faire : des mesures de géomètre et des fondations, jusqu'aux techniques de couvreur ! Clarck n'avait su construire, des décennies de cela, qu'une petite caisse en bois et un horrible et ridicule muret dont il ne restait qu'un morceau maculé de ciment. Mais comme Clarck s'y connaissait en théologie ! C'était sa spécialité. Passe encore de ne pas savoir construire un mur solide. Clarck savait faire des choses tellement plus importantes, dont il sut qu'il allait encore avoir besoin lorsqu'il vit Mary s'approcher de lui d'un air troublé : quelle tête elle faisait ! Mike venait d'appeler, et elle ne savait pas vraiment comment il fallait lui parler. Mary se sentait toujours désespérée sans Clarck...

Cela faisait bien deux semaines que les Jannings étaient revenus de Chatham, où Martha et Greg les avaient si bien accueillis. Leurs enfants aussi avaient été adorables avec eux, et les quelques jours qu'ils avaient passés ensemble étaient inoubliables. Clarck aurait dû, il le savait, avoir bien plus de poigne avec Mike ; mais enfin, il n'en était plus là.

De Chatham, Clarck et Mary avaient bien sûr appelé toute la famille, foyer après foyer, pour leur apprendre la terrible et dramatique nouvelle. Tous étaient si tristes que Mike soit *tombé dans une secte*, mais ils connaissaient les problèmes dont ses parents leur parlaient sans cesse depuis longtemps... Et les efforts de ceux-ci pour l'aider, qui, contre toute attente, s'étaient montrés vains.

Quels parents auraient pu en faire plus qu'eux ? Tous, un par un, avaient donc appris la tragédie avec des réactions plus ou moins contrôlées selon les cas. Mais chacun d'entre eux avait promis sans hésiter les prières les plus intenses pour Mike, puisque les choses étaient arrivées à ce point de délicatesse tel qu'il n'y avait plus rien d'autre à faire que de prier très fort, la meilleure action au monde, la plus puissante forme de l'intention, adressée à Dieu, le Père Tout-Puissant.

Clarck et Mary étaient donc revenus à Falmouth où, lorsque Clarck ne jardinait pas, il préparait consciencieusement

la contre-attaque avec l'aide omniprésente de l'Association pour l'Apport d'Aide aux Victimes la Refusant.

Il avait recherché en librairie tous les livres anti-sectes à l'usage des familles qu'il n'avait pas encore lus jusqu'ici, et avait absorbé quantités d'informations, poussant le courage jusqu'à affronter les pires publications remplies des témoignages les plus affolants de parents en détresse. Clarck avait recherché et trouvé les plus horribles bouquins, jusqu'à certains se vendant sous un film plastique ! Et il avait trouvé là les choses objectivement les plus inquiétantes. Cela avait assurément multiplié en lui ses intentions de sortir Mike au plus vite de tout cet enfer. Clarck se sentait comme le héros d'une de ces histoires de parents au secours de leur enfant telles que *Jamais sans ma fille*.

Dieu savait qu'un père comme lui s'en serait bien passé...

Lorsque Clarck Jannings lâcha son râteau qui retomba à ses pieds dans la terre molle et qu'il se précipita en courant (ce qu'il ne faisait qu'extrêmement rarement et d'une manière assez lourde et ridicule) à l'intérieur de sa maison, il prit le combiné du téléphone et fut très vite effondré.

Depuis deux semaines, il allait de déception en déception, s'enfonçant dans un véritable gouffre de douleur et d'impuissance, tel qu'il ne soupçonnait pas qu'il puisse en exister

un plus profond encore. Et pourtant, il s'attendait d'une certaine façon à ce que Mike allait lui apprendre.

Il comprenait bien, maintenant, ce qui s'était vraiment passé. La secte avançait des pions. Elle avait attrapé Mike et fait un horrible chantage affectif à ses parents (qui manifestement ne pouvaient pas exprimer leur antagonisme) afin qu'avec leur propre accord elle parvienne à les séparer encore plus de leur enfant. Car *les-sectes-séparent-les-familles*.

Mike venait d'apprendre à son père qu'il partait. Où ça ? Loin. Comme toujours. Évidemment. Les-sectes-séparent-les-familles. Canada. Québec. Loin... où que ce soit, du moment qu'ils ne puissent plus avoir de contact (c'était le principe).

Plus loin que New Bedford, au-delà de Provincetown, plus loin que Brockton, plus loin même que Boston, et même plus en Amérique ! C'était pour le moins étrange, mais Clark se souvenait avoir vu *King Kong* au cinéma, et l'enserrement de Fay Wray dans les mains géantes qui se refermaient en l'asphyxiant progressivement était, très précisément, le sentiment qu'il ressentait à cet instant. Car il ne pouvait strictement RIEN FAIRE.

La bonne excuse de Mike était que, comme il avait eu l'impression la dernière fois que leurs relations s'étaient vraiment rétablies et que la confiance et la tolérance étaient

revenues, il pouvait bien utiliser le téléphone (pour leur apprendre la dernière !)...

Les sectes agissaient comme des planteurs de clous : elles tapaient une fois, le clou s'enfonçait, elles tapaient deux fois, le clou s'enfonçait encore mieux, encore une fois, le clou s'enfonçait toujours un peu plus loin et plus facilement... Ça marchait avec les têtes de clou, ça marchait avec leur famille. Quand on réagissait, c'était trop tard. *Espèce de sinistre crétin*, se disait Clarck en lui-même, *si on n'a pas réagi brutalement, ta mère et moi, c'était pour ne pas donner un prétexte à ces salauds de te couper de nous définitivement...* C'était beaucoup trop pour Clarck. Il faillit craquer. Mais il se reprit : *bas-toi, bas-toi, ne les laisse pas faire : si on ne veut pas s'enliser jusqu'au fond, c'est comme dans les sables mouvants, il ne faut pas bouger, il faut se montrer souple, ne pas le contrarier, calme-toi. Sinon ils vont l'avoir.*

(et puis, qu'est-ce qu'on va penser de nous, hein, QU'EST-CE QU'ON VA PENSER DE NOUS ?!!)

« C'est bien, Mike, lui dit son père, tu fais ce que tu veux de ta vie, tu sais, je te l'ai dit, et... » puis il n'y tint plus. Clarck lâcha, à bout de forces : « ...mais en fait tu nous fais un peu peur. »

Clarck avait-il fini par lui dire ? Avait-il fait une erreur, se demandait Mary debout tout près de lui, les mains moites et le regard plus inquiet que jamais.

Il y avait une autre organisation à Montréal, au Québec, dans le même style. Mike voulait y travailler ; pour des raisons qu'il avait tenté d'expliquer à son père au téléphone, mais que celui-ci ne comprenait pas car, à bout, il n'arrivait plus du tout à réfléchir.

Eux voulaient qu'il y aille, sans doute. C'était selon lui un choix personnel qu'il avait fait, ayant même dû persuader l'organisation de Boston de le transférer à Montréal. Pourquoi ? Clarck ne parvenait même plus à *penser*. Il entendait la voix lointaine de Mike qui posait des questions. Clarck répondait, alternativement : « Oui... Non... Oui... » Mais que lui avait-il demandé ? Puis Mike, l'air surpris, lui avait dit bonsoir et à demain, *n'oublie pas*.

Tu parles, pensait Clarck, *une décision personnelle prise par eux, oui, et ils ont même fait semblant d'avoir des réticences et il a plongé, plouf !* Clarck n'eut pas le temps de raccrocher, il entendait déjà l'atroce signal « *cut ! - cut ! - cut !* » du téléphone et s'écroulait par terre, en pleurs, tenant entre les mains sa tête lourde, si lourde... et n'y saisissant plus rien, plus rien du tout, sauf qu'il avait mal, qu'il avait vraiment beaucoup trop *mal*...

Le soleil se levait sur Falmouth ce jeudi matin, et le visage de Clarck Jannings, montant dans sa vieille Buick, était plus dur que jamais.

Car jamais il n'avait, de toute sa vie, autant pleuré. Mary avait dû le consoler comme un enfant le jour précédent, avec ce coup de fil qui avait été pour lui comme un nouveau coup de massue (comme s'il n'en avait pas assez reçus). Mike avait demandé s'ils pouvaient se revoir à Boston, quelques jours avant son départ. Car il avait senti que Clarck avait un petit problème, quelque chose d'inexprimé par rapport au fait qu'il s'éloigne encore.

Mike avait presque découvert la vérité. Il s'en était fallu de peu, Mary le sentait bien car Mike, étonné de son léger changement d'attitude, avait demandé à son père s'ils avaient reçu, après qu'ils soient venus le voir à Boston, des informations négatives sur l'organisation pour laquelle il travaillait. Clarck avait bien sûr fait l'étonné mais, Mary le sentait bien, après sa récente erreur, cette malheureuse phrase qu'il avait fini par lâcher, Mike avait un doute sur leur accord, et ce malgré tout ce qu'il avait déjà entendu de la bouche même de son père sur sa tolérance et sa plus totale absence de réserves.

Mike les avait rappelés un peu plus tard, et à Mary qui avait décroché il avait redonné l'heure et l'endroit où ils pourraient se revoir le lendemain. Puis il avait demandé des nouvelles de son père car il y avait à son goût un je-ne-sais-quoi qui... et Mary l'avait rassuré aussitôt en lui disant qu'il faisait son jardin. Puis, se rendant compte de sa maladresse, elle s'était rectifiée : « Je sais, il est déjà onze heures du soir, mais il avait des outils à ranger. Au revoir, Mike, à demain. »

Ce serait un adieu définitif s'ils ne faisaient pas tout dans les règles et s'ils ne réussissaient pas à rassurer Mike sur leur attitude, aujourd'hui même. Mary, et Clarck qui faisait plus d'efforts pour continuer sa lutte qu'il n'en avait jamais faits de toute sa vie, étaient donc repartis ce matin-là pour Boston, à bord de cette vieille ferraille de Buick d'occasion qui n'en tenait plus, comme eux, de ces allers-retours incessants. Mais ils iraient jusqu'au bout. Clarck et Mary répondraient à chaque attaque de la secte par une attitude souple et intelligente. Coup pour coup !

La route était longue. Clarck avait choisi d'emprunter les voies qui serpentaient tranquillement le long des habitations austères de la Nouvelle-Angleterre. Heureusement, ce jour de juillet, il ne pleuvait pas comme la dernière fois. Il faisait même une chaleur déjà insupportable, mais c'était l'atmosphère qui

baignait les habitants du Massachusetts durant une grande partie de l'année, et dans laquelle ils se sentaient bien.

Les vitres abaissées, la Buick traçait sa route en longeant doucement les vieilles maisons pseudo-britanniques. Le soleil projetait ses rayons qui, passant devant Mary, caressaient tendrement le visage de Clarck qui se détendait déjà à leur contact. Clarck tourna la tête vers sa femme en lui posant la main sur le genou :

« Tu vas voir. Ça va aller. On va y arriver, il le faut. Ça va marcher. On a toutes les cartes en main, ça va aller. »

Mary mit sa main sur la sienne et lui rendit son sourire. Qu'est-ce qu'il était fort, qu'est-ce qu'il allait bien ! Elle s'était doutée que le beau temps lui ferait du bien. Clarck adorait la canicule estivale. Il était à chaque fois si heureux lorsque le soleil brillait fort et qu'il se trouvait comme enveloppé dans une chaleur torride...

Clarck continuait à conduire sous le chaud soleil de la Côte Est, et le *Peace & Love* en métal que le précédent propriétaire de la Buick avait accroché au rétroviseur, poursuivait sans protestation son balancement discret en petites cadences régulières.

Mary retira ses lunettes de soleil et, se penchant, elle ouvrit la boîte à gants qui découvrit une accumulation de bouquins posés les uns sur les autres.

Elle saisit le plus attirant d'entre eux, de couleur jaune, et regarda la couverture que Clarck ne surprit que distraitement, son léger sourire s'évanouissant pourtant aussitôt pour laisser la place à une grimace très mal refoulée. Le titre était écrit en grosses lettres bleues :

« L'INCESTE SPIRITUEL »

Comme pour le rejeter loin d'elle (et de Clarck, surtout) elle ouvrit le livre d'un geste brusque et tomba sur un passage au hasard qu'elle prit le temps de lire :

...sectes et l'étroitesse dogmatique qui s'y rattache sont la plupart du temps l'œuvre de gens intelligents et astucieux ayant connu un très lourd échec de nature émotionnelle dans leur vie.

Ces futurs gourous ont tout d'abord de multiples qualités courantes : intelligence, créativité, capacité de travail, d'organisation, sens artistique, etc. Mais se retrouvant en totale situation d'échec sur le plan purement affectif, ils cherchent à s'élever au-dessus de l'humanité tout entière et utilisent leurs capacités dans de sinistres opérations de manipulation mentale.

Bref, leurs souffrances réunies à leurs qualités les font s'imaginer être eux-mêmes Dieu le Père, et ils se croient

autorisés aux sévices les plus inhumains sur les personnalités les plus sensibles (celles qui, finalement, leur ressemblent) qu'ils abusent et manipulent comme des enfants.

En fin de compte, ce sont des hommes ayant échoué dans la vie normale, et qui n'ayant ou ne pensant pas avoir les ressources émotionnelles, humaines, pour faire face courageusement à leurs échecs et à leur responsabilité, s'envolent à la fois vers une spiritualité tout à fait pathologique tout en s'abaissant au niveau d'une inhumanité grandiose dans la manipulation délibérée et totalitaire des victimes qu'ils rencontreront sur leur chemin.

Ils tendent à exagérer dans l'irréalité ce qu'ils ne peuvent faire dans la réalité. Et ce faisant, ils le font encore plus mal ! C'est en fait une manière pour eux de fuir la réalité normale qu'ils n'ont su affronter : fuite dans la spiritualité la plus haute et la plus malade tout comme dans le crime ou la dictature la plus basse, l'attitude la plus déshumanisée et en définitive la plus matérielle et la plus physique.

Fuite dans les extrêmes et réunion de ces deux pathologies, de ces deux facteurs qui, pour tout un chacun, sont diamétralement opposés. Ces individus réunissent en eux les intentions spirituelles apparemment les plus hautes et les moins contestables en pure théorie, doublées dans le même mouvement d'une cruauté hors du commun qu'ils sauront cacher par des tournures des plus astucieuses.

Leur cas se complique quand eux-mêmes, même en de courts instants de lucidité, ne se rendent pas compte de la manière dont leur vie se détruit sous leurs propres efforts, et qu'ils font sous les intentions les plus louables, le plus grand mal à ceux qu'ils prétendent vouloir protéger (et qu'ils veulent vraiment protéger).

À cause de cela, il faut faire preuve d'une redoutable lucidité que ceux-ci n'ont plus depuis longtemps (mais l'ont-ils jamais eue ?). D'autant qu'ils sont assez intelligents, donc nuisibles. Mais leur intelligence 'matérielle' n'est rien. Ces gourous sont en échec affectif quelque part dans leur vie. Il leur manque ce que les croyants comme nous, n'ayant pas été aussi illusionnés par les valeurs de ce monde, ont réussi à percevoir comme la plus haute qualité, celle qui reste, qui persiste, la seule, lorsque tout est détruit : le cœur.

La lucidité, c'est ce que les parents honnêtes conservent au sujet de cet enfant qui est tout ce qu'il leur reste. C'est pour cela que 'l'accompagnement parental' d'un adepte est essentiel et par conséquent tant redouté par les sectes. La secte est comme un étang de sables mouvants : il ne faut jamais contrarier l'adepte, sinon il verra d'une manière ou d'une autre s'intensifier l'emprise sectaire tout autour de lui. Il ne faut pas 'faire peur' aux sectes. Usez de souplesse, de diplomatie, confortez l'adepte (même s'il est votre enfant, surtout s'il est votre enfant) dans l'idée que vous tolérez tout à fait ses choix.

Et n'ayez pas honte de cette petite 'hypocrisie' astucieuse. Rappelez-vous : c'est vous qui avez la lucidité. Vous seuls, chers parents, qui pouvez encore contrôler la situation et qui la contrôlez effectivement. Et vous êtes les seuls à pouvoir encore l'aider, car lui ou elle ne peut plus s'aider soi-même. Vous êtes ses parents, et vous le resterez si vous savez garder la tête froide.

La solution, car il y en a une (ne vous inquiétez pas !), réside dans votre attente patiente et, malheureusement, nous le savons bien, pénible. C'est votre meilleure arme. Attendez... le conflit, car il arrivera, un jour ou l'autre.

Dans toute organisation, il y a des conflits. Dans une secte, il faut s'en servir. Un jour arrivera, vous n'y croyez peut-être pas encore, mais ce sera le cas, nous vous l'assurons, où votre fils ou votre fille reviendra à la maison, au doux et chaleureux foyer familial, en décrétant que cette organisation dans laquelle il a travaillé si longtemps n'était, après tout, qu'une (si vous nous passez l'expression...) bande de cons. Rassurez-vous, ça arrivera bel et bien. Dans toute organisation, quelle qu'elle soit, existent des conflits, et c'est CELA votre meilleure arme !

Dans la pratique, au moment béni de la crise, la victime de la secte connaîtra une période de lucidité à laquelle les gourous ne peuvent plus goûter malgré leurs vaines déclarations d'intention qui ne trompent qu'eux-mêmes. Là, le rôle du

parent protecteur est d'aggraver la crise par tous les moyens : encouragez l'antagonisme de l'adepte, insistez sur les points les plus noirs et négligez les autres.

Faites-lui ensuite accepter l'idée qu'il a besoin de médicaments et d'un bon psychologue, voire d'un séjour volontaire dans un institut psychiatrique où l'on saura prendre soin de lui. Incitez-le à se débarrasser de tout élément lui rappelant quelque chose à propos de l'organisation sectaire qu'il a quittée. S'il ne le fait pas, faites-le par vous-même. Assurez-vous qu'il ne retombe pas dans la secte et s'il le fait demandez un internement d'office en hôpital psychiatrique, arguant du fait vraisemblable qu'il n'y retourne pas de façon volontaire. Et... souriez, souriez, souriez, car c'est le signe de la confiance et d'une communication rétablie.

Rappelez-vous surtout que vous êtes sa seule chance, car ses périodes de lucidité se feront, avec le temps, de plus en plus rares. Ceux sous l'emprise desquels votre enfant se trouve ne connaissent plus ces périodes depuis longtemps, par suite des traumatismes affectifs nombreux qui se sont enchaînés dans leur enfance, et contre lesquels ils ne peuvent absolument rien.

La raison principale qui amène le futur gourou à se transformer en un véritable bloc de glace paranoïaque, auquel il n'est plus possible d'apporter de l'aide ou le désir du moindre changement, est que ces traumatismes qu'il a connus dans le passé ont par leur nature particulièrement violente modifié en profondeur sa manière de voir et d'analyser le monde. Et c'est

cela, une absence totale de lucidité. Le gourou ne peut résoudre son problème et changer son attitude, parce qu'il ne réalise pas et ne peut pas réaliser qu'il a un problème !

Le gourou est un véritable piège pour votre enfant. Son organisation n'a été créée que pour attirer cette victime vulnérable, au moyen des prétextes les plus nobles, dans les pièges les plus horribles. Il concentre dans cette organisation une spiritualité excentrique et, cachés au plus profond de l'inconscient sectaire, les motifs les plus bas de manipulation bestiale. D'où le terme moderne, et cet inquiétant paradoxe, de 'manipulation / mentale'.

Rappelez-vous donc ceci : la caractéristique du gourou est, quoi que l'on fasse pour lui, la plus totale incapacité à changer, à douter ou même à évaluer un autre point de vue que le sien, tout en faisant preuve d'une bonne foi manifeste. Car il ne VOIT PAS la situation (il est enfermé dans un traumatisme du passé !). Par définition, il est totalement 'psycho-rigide'. Parents, vous êtes la seule chance qu'il reste à votre enfant pour échapper à ce monstre... L'AIDEREZ-VOUS ENCORE ?

Mary referma le livre avec un air de profond dégoût :

« Baahh... fit-elle en regardant Clarck qui conduisait toujours. Quelle horreur. Et dire que Mike est là-dedans... »

Clarck, qui avait retrouvé toute sa bonne humeur, lui répondit, confiant :

« On arrive, Mary. Voilà le parc où nous étions l'autre jour. Mike doit être dans les parages, peut-être près du kiosque. Ne t'inquiète pas. Tu sais, depuis le début de cette histoire, depuis toujours, même, j'ai au fond de moi le sentiment indestructible que l'on peut *toujours* aider son enfant, qu'il *faut* l'aider. En fait, tu auras peut-être du mal à le croire, mais même dans les pires moments, et *surtout* dans ces moments-là, je n'en ai jamais, jamais, je te le jure, je n'en ai jamais douté, ne serait-ce qu'une micro-seconde.

« Je suis aussi solide que cette secte et son gourou sont une bande de fachos, de cinglés totalitaires, et je déteste plus que tout ce type de personnalité. Contre tout, j'aiderai Mike. Contre tous. Ce sera une lutte à mort, moi contre eux, le combat de toute ma vie, jusqu'au bout, *une pulsion contre une autre*. Je serai aussi rigide qu'ils peuvent l'être. Je suis son père, et j'aiderai Mike coûte que coûte. Car il faut qu'il reste mon enfant : une lutte à mort, je te dis. Il est mon enfant, et il le sera à tout jamais car je saurai l'aider, encore et encore. Je n'en ai jamais douté, jamais, jamais, JA-MAIS, je te... Mary ? »

Mary le regardait parler, bouche bée. Elle semblait perplexe. Elle remit très doucement le livre jaune à sa place dans

la boîte à gants, puis regarda Clarck qui venait de se garer et, les yeux dans les yeux, lui dit avec un large sourire :

« Moi non plus, chéri, je n'en ai jamais ô combien jamais réellement douté. Bien sûr ! Mike a besoin de nous, et tu n'es pas tout seul, je suis avec toi depuis... toujours, et je n'ai vraiment envie d'aucune autre présence que de celle du père que tu es. Je pense ce que tu penses. Je suis ce que tu es. Une lutte à mort. Nous la gagnerons contre tout.

- Une lutte à mort. Nous gagnerons contre tous. Je t'aime, Mary.

- Je t'aime moi aussi, Clarck. »

Clarck et Mary s'embrassaient. Ils étaient comme deux pigeons roucoulant doucement dans une agréable chaleur foétale. Ils s'étaient juré fidélité il y avait si longtemps... pour le meilleur et pour le pire. Et si c'était le pire qui les attendait, aucun problème.

Il y avait presque une éternité, ils s'étaient promis de défendre leur enfant jusqu'à la mort. Ils y parviendraient, *cela ne faisait pas la moindre trace de doute dans leur esprit.*

5.

Au croisement des histoires

Il était déjà tard lorsque Clarck et Mary Jannings redémarrèrent la Buick et repartaient chez eux, lançant tous les deux un dernier signe amical à Mike, leurs visages remplis d'une joie qui s'effaça aussitôt que Mike fut hors de vue. Clarck jeta un coup d'œil anxieux à Mary. Elle lui dit :

« Ils n'ont vraiment pas l'air heureux. Et cette histoire de 'Clarification'... ça faisait froid dans le dos. »

Miss Horseface les avait prévenus, et ils avaient fait exactement comme elle avait dit. De toute façon, même sans les

conseils de la vieille, ils n'auraient jamais osé dire oui. *Ça pouvait le lavage de cerveau intégral à des kilomètres.*

Clarck et Mary Jannings n'étaient pas ressortis de l'organisation de Boston mais, pas très loin, d'un petit appartement de la ville de Logan (à portée de métro depuis Boston), près de l'Aéroport International. Ils avaient revu Mike ce matin-là dans le parc où ils s'étaient retrouvés deux semaines auparavant. Puis ils étaient allés ensemble au restaurant, et Clarck s'était étonné que Mike ait maigri à ce point ; même si selon celui-ci il n'avait pas perdu, il en était certain, un seul kilo. Clarck était toujours tellement attentionné... Et même s'il mettait, comme ce jour-ci, de plus en plus souvent ses lunettes, il y avait des choses pour lesquelles il savait garder un œil particulièrement scrutateur.

Mike leur avait vaguement expliqué, tout en mangeant avec un appétit qui prouvait bien, aux yeux de son père, l'état de détresse dans lequel il devait se trouver, les raisons de son départ imminent. À Montréal se trouvait, selon lui, une organisation du même type que celle de Boston, mais d'un niveau supérieur ou plus intéressant pour lui, selon ce qu'on avait dû lui fourrer dans la tête.

Si on le manipulait aussi facilement à Boston, pensait Clarck, qu'est-ce que ce serait à Montréal dans une organisation plus grande, et encore plus éloignée du foyer familial qu'il semblait abandonner avec une telle facilité !

Mike faisait si peur à ses parents. La mort dans l'âme, Clarck et Mary s'efforçaient de paraître détendus et confiants, espérant que la fameuse « crise » dont parlaient les associations anti-sectes se produirait avant qu'ils ne meurent eux-mêmes de l'hypocrisie et des mensonges que leur amour insensé pour Mike les forçait à adopter.

Clarck avait répété une fois encore à Mike combien ils respectaient tous les deux ses convictions, combien ils étaient opposés, terriblement opposés à l'idée que les rênes de sa propre existence soient laissées entre d'autres mains que les siennes (et en dernier lieu entre les mains d'une secte... Clarck faisait tout pour empêcher ça).

Clarck et Mary avaient assuré à leur fils, avec beaucoup d'insistance, combien ils étaient totalement confiants en ses capacités à gérer les choses par lui-même. *Rassurer l'adepte et le renforcer dans ses capacités à surmonter la manipulation mentale dont il est l'objet, afin d'accélérer l'apparition d'un conflit entre lui, plus lucide, et eux pour lesquels lucidité signifie s'obstiner un peu plus dans leurs erreurs ; règle n°1 de Parents en détresse, ne vous découragez pas !*, le best-seller du New York Times...

Mike n'avait donc pas pu déceler dans le comportement de ses parents le moindre signe de réticence. Ils avaient bien fait les choses pour cela, bien qu'il faille dire qu'ils avaient bénéficié

de fabuleux conseillers. Mike ne s'était rendu compte de rien. Ses parents lui avaient semblé particulièrement heureux, malgré le désastre intérieur dans lequel ils se trouvaient tous les deux. *La crise doit se produire entre eux et lui, pas entre vous et votre enfant*, règle n°4 ! Pas de contradiction, la meilleure manière était de laisser aller les choses tout doucement, tranquillement... vers la catastrophe.

« Après tout, avait dit Miss Horseface à Clarck au téléphone, ces gens-là sont les champions de la manipulation, pourquoi ne pas utiliser leur arme favorite contre eux, mais pour la bonne cause ? Aussi n'ayez aucun complexe concernant votre attitude, sachez vous souvenir que vous faites tout cela pour lui. Rappelez-vous ça lorsque vous vous découragez : vous faites cela pour son bien, Monsieur Jannings. Vous faites quelque chose qu'il n'a plus les moyens de faire par lui-même. Et vous êtes le seul à pouvoir encore le faire pour lui. Bon courage ! Persévérez, ne laissez pas tomber, vous m'entendez ? Courage ! »

Clarck Jannings, dans les pires moments comme celui-ci, retrouvait les paroles d'encouragement de Miss Horseface, et elles lui redonnaient de l'énergie car, oui, définitivement, il n'oublierait jamais dans quel but il mentait à Mike. Pour rien au monde il ne laisserait tomber ses chances de rétablir une communication correcte avec lui. Mais si ces manipulateurs qui profitaient de la jeunesse de Mike pouvaient cesser, juste une

seconde, de l'obliger à cette attitude qui faisait également de lui un manipulateur...

Même si c'était dans le bon sens, Clarck détestait faire ce sale boulot ! Quoique... si c'était vraiment par amour pour son fils...

Sa femme le laissait prendre les choses en main sans rien dire car, admirative, elle se rendait compte à quel point et avec quel tact il savait s'adonner magnifiquement à cette tâche d'une grande complexité psychologique. Après tout, même s'il ne les aimait pas, Clarck s'était toujours intéressé de près aux gourous et aux grands et violents dictateurs de l'histoire. C'était presque une passion.

Seuls tous les deux à la table du restaurant où ils avaient fini de manger, Mike étant parti deux minutes se laver les mains aux toilettes, Mary avait regardé Clarck de ses yeux enjoués :

« Tu sais à quoi je pensais, tout à l'heure ?

- Où ça ?

- Tout à l'heure, dans la voiture, tu sais, quand on est arrivés...

- Non. Dis toujours... » répondit Clarck.

Mary sourit encore et répondit, discrètement, lui soufflant les mots à l'oreille d'un air mutin :

« Tu ferais un excellent... gourou. »

Clarck cracha sur son assiette un grain de noisette du dernier morceau de chocolat qu'il était en train d'avalier.

« Excuse-moi, reprit Mary, décidément très amusée par sa réaction, je plaisantais, bien sûr. » Clarck était tout rouge, il était surpris car il avait lui aussi pensé un instant qu'il faisait les mêmes choses que *ces gens-là*.

Évidemment c'était faux. Mais Clarck était comme flatté par la comparaison, car au fond de lui-même il enviait l'intelligence et le savoir-faire psychologique des gourous. Mais il n'en était pas un. *Eux* étaient des criminels. Lui, il avait du cœur et il savait dans quel but il mentait à Mike ; et que c'était un but positif, comme disait Miss Horseface.

Puis Mike était revenu et il s'était montré une fois encore ravi que ses parents soient détendus et acceptent sans l'ombre d'un doute qu'il fasse sa vie comme bon lui semblait. La partie, se dit Clarck, était loin d'être perdue.

C'était donc à la sortie du restaurant, après un bon café, que Mike avait invité ses parents à en connaître encore un peu plus sur son organisation, en allant voir une nouvelle vidéo. Mike les invitait dans l'appartement de Logan où il habitait depuis plus de trois mois en compagnie d'un couple avec deux enfants.

Qui devaient, pensait Clarck, étroitement le surveiller ! Partout où il était, à Boston ou à Logan, Mike était sous leur emprise diabolique.

Nul besoin d'en savoir plus, pour Clarck. Il n'avait pas pris la peine de visionner les vidéos ou d'ouvrir un seul des bouquins que Mike avait laissés à Falmouth. Moins on en savait sur une secte, mieux ça valait selon Clarck, car on était alors moins sujet à l'embrigadement. Par contre, Dieu savait qu'il s'était (et ça ne datait pas d'hier !) longuement documenté par la lecture de journaux et de livres anti-sectes qui, tous sans exception, présentaient des études qui plus objectivement aboutissaient à une même condamnation sans équivoque des soi-disant organisations religieuses. On y voyait comment les arguments des sectes ne tenaient jamais si on les remettait sans pitié et constamment en question, et comment les angoisses des parents malheureux regrettant amèrement que leurs propres enfants ne soient plus à eux finissaient par convaincre n'importe qui acceptait de leur prêter l'oreille assez longtemps. Si tant est que ce n'importe qui ait aussi un peu de cœur !

Clarck voulait malgré tout savoir dans quel enfer son fils avait vécu les trois mois durant lesquels lui et Mary avaient été absents et cruellement désarmés, imaginant anxieusement les hypothèses les plus horribles... Car la réalité dépassait parfois la fiction, et rien qu'à cette idée Clarck avait, pour le coup, une frousse totalement irrationnelle.

C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles il avait finalement accepté l'autre jour de rentrer dans le bâtiment de la secte. Clarck voulait avoir une idée des endroits que son fils avait connus sans lui dire, sans *lui*. Pendant tout ce temps il avait été impuissant, et il en avait conçu une sorte de ressentiment d'une violence inégalable. Il n'hésiterait donc plus à aller où Mike l'inviterait, non pour accepter ses « invitations » (-traquenards) dont il savait se méfier, mais pour remplir cette absence imposée par la secte, pour *reprendre le terrain perdu*. Bref, pour réoccuper pas à pas, comme un vieil animal sauvage momentanément chassé par un groupe plus jeune que lui, le territoire qui n'aurait jamais dû lui échapper et qui, maintenant que Mike lui avait avoué ce qui s'était passé, n'aurait plus la moindre chance de lui échapper encore.

Et puis, comme lui avait dit Miss Horseface, si Clarck refusait obstinément une invitation, Mike aurait des doutes. Il saurait se protéger tant qu'il trouvait toujours des arguments pour ne pas se laisser embrigader jusqu'au bout, en ne laissant à

aucun prix une invitation anodine se transformer en conversion d'un nouvel adepte...

Ainsi Clarck pourrait, en bon père, montrer à son fils que quoi qu'il se passait, aussi loin qu'on allait dans l'apparente coopération, on pouvait toujours dire NON à la fin. On pouvait toujours, *toujours*, refuser d'être en accord avec un groupe, quel qu'il soit et aussi « convaincants » qu'étaient ses arguments. C'était le grand principe de la préférence de l'individu pour lui-même et contre le groupe auquel il appartenait, principe utile dans la vie en particulier à ces moments où se présentait un grand risque pour la survie personnelle, requérant un choix tragique dans tous les cas.

Clarck récupérait le territoire volé. Clarck était une créature sauvage apprenant à son enfant à toujours se protéger d'abord lui-même dans tous les cas. *Une bête apprenait à se battre à sa progéniture, dans un monde hostile grouillant de dangers et de rapaces en nombre infini...*

Ainsi Mike, qui, comme tous les enfants, tendait naturellement à imiter ses parents, même dans ce monde moderne où la répétition était toujours le vecteur principal de l'apprentissage, pourrait-il acquérir grâce à son modèle paternel une capacité plus grande à faire respecter sa liberté. Il retournerait ensuite dans le doux cocon familial où l'on pourrait y réétudier de fond en comble les bases de son

éducation, et lui permettre à son tour de devenir un bon père, pour que ses enfants soient eux aussi, à leur tour...

« Clarck ? Alors, est-ce que tu démarres ? » C'était Mary qui s'impatientait pendant que Clarck, au volant de sa voiture, avait les yeux fixés, comme hypnotisé, sur une fillette de trois ans près de sa mère en pleine discussion avec une voisine, qui s'énervait et balançait dans ses bras la poupée blonde qu'elle tenait. La petite fille tapait du pied, pleurait et criait après sa mère.

Elle ne tenait plus sa poupée que par les pieds et sa tête traînait sur le sol qui salissait ses cheveux.

Mary n'en était plus certaine, mais, pendant quelques secondes, elle aurait presque juré que Clarck allait sortir de la Buick pour réprimander sévèrement la mère de la jeune fille. *Ça commence comme ça, les parents ne portent aucune attention à ce que font leurs enfants, qui apprennent eux-mêmes à ne pas en avoir envers leurs... jouets.* Les enfants faisaient n'importe quoi. Clarck savait où ça finissait.

Le regard appuyé de Mary que Clarck avait bien remarqué lui fit aussitôt tourner brutalement le contact tout en criant, excédé, que de toute façon on n'était vraiment pas pressé.

Vingt minutes plus tard, ils arrivaient déjà tous les trois à Logan, voyant non loin d'eux atterrir et décoller des avions du monde entier. Clarck avait toujours eu très peur des aéroports. Il s'était lui-même peu éloigné de ses parents et n'aimait pas du tout, mais *vraiment pas du tout*, les grands voyages.

Un jour il avait bien dû se rendre à l'aéroport de Logan pour y accueillir un des frères de Mary qui revenait d'Afrique. Mike était avec lui et il s'était beaucoup amusé de la panique totale qui l'avait pris à l'entrée, dans la zone d'accueil de l'aéroport. Clarck regardait partout autour de lui d'un œil inquiet et tournoyant, tel un animal farouche perdu en pleine ville. Il était peut-être un *père de famille catholique réputé* mais n'en conservait pas moins une vieille mentalité de paysan assez primaire par moments.

À Boston, lorsque Clarck, Mary et Mike n'étaient encore qu'à la hauteur de la Station Nord, l'une des deux plus grandes stations de trains de l'État, Clarck avait presque failli, sans s'arrêter, repartir en direction du sud-est vers Cape Cod. Il ne connaissait pas bien les rues de Boston mais il aurait pu, tout au moins, essayer de revenir à Falmouth en se fiant aux indications les plus voyantes... Mike n'aurait pas su descendre. Il l'aurait ramené à Falmouth. Clarck mourait d'envie de le faire.

Il ramènerait Mike à *la maison*. Ce serait *comme avant*. Les voisins ou la famille lui diraient :

« Alors, vous avez repris votre fils à une secte ? Quelle horrible tragédie ça a dû être ! Mais quel brave père vous faites... » Il aurait rougi et répondu :

« Oh, vous savez, ce n'est rien, il suffit d'un peu de courage et de persévérance, de savoir ce que l'on veut et de ne pas se laisser faire. » Il aurait repris son fils à une secte de Boston... et passé peut-être, avec lui, à la télévision chez Jack Prodol et ils auraient pleuré ensemble. Qu'est-ce qu'on aurait pensé d'eux ! Mike, dans ses bras, lui aurait demandé pardon mille fois et il lui aurait pardonné...

Mais Mike, assis à l'arrière de la vieille Buick, aurait peut-être sauté devant et arraché les clefs du contact. S'ils avaient eu un accident, Clark aurait dit aux policiers qu'il essayait de sortir son fils d'une secte, ils auraient souri, ils auraient compris, et en essuyant une larme ils auraient emprisonné Mike jusqu'à ce qu'il se calme et il aurait vu un psychiatre qui l'aurait aidé et...

Non. Mike aurait réagi, à cause de l'engrenage sectaire, c'est sûr... C'était terrible ces choses-là ; ça vous arrivait, et *pouf* ! Ces enfoirés devaient contrôler Mike, même à distance. La preuve, ils l'avaient laissé sortir et les accompagner. Ils avaient même accepté de le laisser monter dans la Buick et Clark aurait pu aller n'importe où avec lui s'il tournait ce satané volant dans la bonne direction. Mike devait être manipulé au plus profond de son être pour qu'ils l'aient laissé partir aussi facilement.

La prudence, lui avait rappelé maintes et maintes fois la vieille Horseface, *la prudence*. Clarck ne voulait pas d'une solution de courte durée. Même ramené de force à Falmouth, Mike était trop fragile : il serait revenu (quelle tête de mule !) à Boston.

Tenter par la force d'obtenir de lui une attitude raisonnable était l'occasion en or qu'attendait la secte pour séparer l'adepte de sa famille. Et cette occasion, Clarck ne la leur donnerait pas, car ils étaient les principaux ennemis de son fils. Mike ne se doutait pas, à son jeune âge, que ses ennemis les plus nuisibles étaient cachés parmi les amis en qui il avait le plus confiance. Et dans ce nid de vipères, Clarck et Mary étaient ses seuls amis véritables. C'était pour cela qu'on voulait le faire partir très loin. La présence de ses parents ne pouvait qu'être nuisible pour les projets de la secte. C'était une menace pour la continuité pure et simple de l'embrigadement de l'adepte.

Clarck avait donc poursuivi sa route tranquillement, sans mot dire, en direction de Logan. La seule fois où il avait ouvert la bouche avait été pour parler à Mike d'un membre de l'Association Horseface pour familles agressées. Il voulait savoir si Mike (s'ils le laissaient rentrer peut-être pour Noël...) accepterait d'avoir une discussion avec lui. Bien sûr, il ne l'avait pas présenté comme un militant anti-sectes. Mike se serait enfui en courant même s'il fallait pour cela ouvrir la portière de la voiture en marche. Les adeptes des sectes étaient tellement irrationnels...

Pour protéger Mike, Clarck lui avait présenté Monsieur Mystère comme un curé sympathique qu'il avait rencontré on-ne-sait-où et qui connaissait bien les sectes (en présence d'un adepte on parlait de : « nouvelles religions ») et les respectait comme savait le faire son père. Mike avait répondu qu'il ne savait pas, qu'il verrait, que peut-être il viendrait...

Heureusement il n'avait rien soupçonné et il faisait confiance à son père pour sa transparence envers lui. Mike, se disait Clarck, se faisait vraiment manipuler par n'importe qui. C'était bien la preuve éclatante qu'on pouvait tout lui faire gober sans soupçons de sa part, et qu'il était bien une victime-type pour les mouvements sectaires !

Enfin, ils étaient arrivés à Logan où « le gros Max », comme l'appelait Mike, les avait accueillis chaleureusement. Clarck n'avait, d'instinct, aucune confiance en lui. Ce gros barbu cachait forcément quelque chose. Lorsqu'ils entrèrent ensemble dans l'appartement où Mike avait passé ses trois derniers mois, la femme de Max, blonde et très élégamment maquillée, en ressortait avec dans ses bras l'un de ses très jeunes enfants. Elle leur dit qu'ils étaient les bienvenus, mais qu'elle allait devoir partir, mais qu'elle leur souhaitait quand même un bon après-midi, et blablabli et blablabla... Clarck et Mary n'en croyaient rien, ils n'étaient pas dupes.

En découvrant le couple qui avait osé prendre leur place, l'appartement qui avait remplacé la maison de Mike, en pensant à toutes ces imbécillités pour débiles profonds qu'ils n'avaient déjà que trop entendues, et qu'ils allaient encore devoir se taper, et à tout cet ENFER... ils souriaient et répondaient amicalement, mais ils alimentaient secrètement en eux une haine si profonde et si douloureuse que personne au monde, même s'ils l'avaient montrée au grand jour, n'aurait jamais pu la saisir dans sa dure et terrible intensité. Non, aucun mot n'aurait su la décrire, ni de près ni de loin.

Le gros Max les fit asseoir dans les fauteuils du salon et leur amena des biscuits qu'ils mangèrent par politesse, même si à cet instant la dernière chose au monde que Clarck et Mary Jannings désiraient était de grignoter !

Ils acceptèrent bien volontiers de regarder à nouveau une petite cassette sûrement tout aussi insipide que les autres, telle cette seule et unique vidéo qu'ils avaient vue l'autre jour.

C'est à ce moment-là que le cauchemar vivant que représentait la chute (*pouf !* pensait encore Clarck sans rire) dans une secte de leur petit Mike, prit une forme très nette comme si elle devenait chair et os sous leurs yeux ébahis. Car sur le vieux poste de télévision apparaissait un titre en lettres noires sur fond

blanc qui rappela aussitôt à l'esprit de Clarck Jannings l'avertissement de Miss Horseface.

Sur l'écran de la télé les lettres s'avançaient une par une, comme la composition orchestrée, morceau par morceau, d'un horrible cauchemar ou de l'une de ces terribles nouvelles de Stephen King, maître incontesté de la fiction d'horreur...

Les lettres noires prenaient place successivement, sur l'écran, accomplissant leur association machiavélique :

« **C**

- L

- A

- R

- I

- F

- I

- C

- A

- T

- I

- O

- N »

Clarck pourtant très fort à ce jeu avait du mal à cacher son désarroi. Il supportait difficilement la seule vision de ce mot qu'il trouvait indépendamment de l'avertissement de Horseface, atrocement hideux par lui-même.

« Clarification » était pour lui le plus pur synonyme de lavage de cerveau. À cet instant lui vint à l'idée que le cerveau de Mike pourrait être totalement et pour toujours, irréversiblement, perdu. Comme des diapositives défilant à toute vitesse sur une grande toile blanche, les images d'angoisse et de mort, les mots de secte (secte, secte, secte, secte !), de clarification, de lavage de cerveau, l'image de parents éplorés, détruits, de Mike enfant sur son vélo rouge, Mike en maillot de bain sur le sable, Mike avec son cartable, les images de meurtres au cinéma, le dollar américain, l'image de sa propre mère et de sa vieille poupée, les douleurs, les colères qu'il avait pu avoir, les prières qu'il avait faites à Dieu avec Mary pour récupérer son fils, et cette vieille putain de Horseface qui portait si bien son nom, tout cela se mélangeait dans la tête de Clarck qui n'en finissait plus de tourner et de tourner dans ce vertige assourdissant qu'il n'avait jamais, de toute sa vie jamais réussi à stopper malgré ses efforts les plus violents.

Lorsqu'il ramena son attention sur la situation présente, Clarck réalisa que la cassette tournait depuis au moins cinq minutes déjà. Il dirigea ses yeux vers le « gros Max » et vit que, de son fauteuil un peu à l'écart, celui-ci le regardait avec

un sourire apaisé et les pupilles qui pétillaient étrangement. Clarck posa immédiatement ses yeux à nouveau sur la télé. Il n'arrivait pas à se sortir du crâne le mot « MANIPULATION », comme si un ange avait voulu attirer son attention sur un facteur dont Clarck devait absolument tenir compte pour les besoins de sa propre survie la plus élémentaire.

Puis lui revint en mémoire l'avertissement sans réserve de Horseface :

« S'ils vous parlent de 'Clarification', surtout, refusez ; faites-le comme vous voulez, mais *refusez*. C'est leur plus grande arme de manipulation mentale. »

Comment pouvaient-ils refuser maintenant ? Ils vexeraient Mike à coup sûr et *ces gens-là*, avec le gros Max, s'empareraient à tout jamais de LUI... Clarck Jannings. En réalité, Clarck avait plus peur que jamais dans toute sa vie, depuis pourtant si longtemps commencée...

Clarck faisait vraiment des efforts immenses pour se concentrer. Il adorait l'histoire, mais celle des révolutionnaires, celle des guerres et des libérations des peuples opprimés, l'histoire de l'Europe sous le joug nazi, et celle de la France en particulier, avec ses libérateurs sanglants qui ne lésinaient pas sur l'usage de la guillotine, cette grande tradition qui fit de ce peuple celui, par excellence, de la liberté... Mais Clarck trouvait et avait toujours trouvé particulièrement mesquin de s'intéresser à

sa propre histoire personnelle. Il avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas l'intérêt de se pencher outre mesure sur ce... sur ces... événements... *Quelle perte de temps !* Et depuis tout à l'heure la télé ne parlait que de cela, d'une prétendue importance de la chaîne des événements qui constituaient la vie d'un individu.

Désespérant, ce manque total d'originalité ! L'homme était pécheur, tous les chrétiens le savaient et pouvaient se confesser en conséquence... La vie n'était pour lui qu'une suite de fautes ; quel besoin de se faire souffrir soi-même en creusant, en fouillant le, la...

« Avec nos techniques scientifiques, simples et totalement sûres, disait la télé, vous pourrez par vous-même revenir à des périodes anciennes de votre histoire personnelle et désamorcer les zones de douleur, d'inconscience et d'irrationalité de votre passé, afin d'être plus éveillé, heureux et efficace dans votre vie présente. »

Clarck voulait vraiment partir. Il avait si mal... Si ce n'était pour son fils, il serait déjà loin, jardinant ou faisant quoi que ce soit de son temps présent sans perdre celui-ci dans les ruines poussiéreuses du passé qui, de toute façon, était perdu...

Il tourna la tête vers sa femme. Mary regardait sans la voir la télé dont le discours, où qu'il aille, ne pourrait de toute manière l'intéresser. Il était question d'aller mieux, de devenir plus apte, plus heureux, de régler des problèmes, d'améliorer le « mental », chose si abstraite pour elle qu'elle ne parvenait pas du tout à la concevoir. Pas plus que cette frénésie, cette importance étrange qui semblait être, dans toutes les cassettes vidéo de la secte, accordée à l'étrange et inexplicable idée d'« évolution ». Mary n'avait jamais de sa vie cru que cette idée ait la moindre valeur ou la plus faible réalité que ce soit. Mary se sentait protégée par Clarck, et ça lui suffisait.

Mary pensait que le monde devait être dirigé par des gens ayant une certaine autorité. Pour elle, il fallait ordonner sa vie conformément à ses devoirs, prendre la place qui nous était accordée et *faire son travail*. Avec l'âge on devenait de plus en plus sérieux et *correct*. Puis on enseignait ces valeurs de respect à ses enfants, et on mourait enfin pour aller vers la vie éternelle où Dieu pourvoirait à tout. Nul besoin, donc, de trop perfectionner son existence (tâche impossible de toute façon). Respecter, faire les choses dans les règles, et puis « ma foi »...

Définitivement, l'idée d'amélioration spirituelle, ou d'évolution individuelle, de développement de la personnalité, tout cela résonnait aux oreilles de Mary comme autant d'absurdités gigantesques et sans visage. Elle n'y comprenait strictement RIEN. Et ce, depuis toujours, ou presque.

« Ces techniques, reprenait la télé, éprouvées par une longue expérience et mises au point sur la base de recherches rigoureuses, ne vous demandent aucune absorption de médicaments, nul état d'hypnose ou de suggestion, aucun électrochoc ou aucune perte de conscience quelle qu'elle soit. Elles ne demandent que... VOUS-MÊME, que vous fermiez simplement les yeux et que vous... REGARDIEZ, encore. Que vous écoutiez, et regardiez, calmement, en vous ! Et ces techniques FONCTIONNENT, à tous les coups, sans la moindre exception. »

Le gros Max regardait la télé avec eux. Il avait dans le regard la joie intense d'un enfant. Il se rappelait les premières fois où il avait entendu ces paroles. Elles lui avaient paru, à l'époque, un peu irréelles. C'est vrai, avec le recul c'était plus clair ; il était alors si jeune d'esprit... L'âge de Mike. Sa curiosité l'avait emporté. Qu'est-ce qu'il était fier, tellement fier de sa vie, et de toute cette route qu'il avait faite depuis. Il se souvenait de tant de choses...

« Au moyen des procédures de la Clarification Standard, hurlait le téléviseur, un être peut retrouver des souvenirs qu'il croyait à tout jamais enfouis sous la poussière. Par ses propres efforts il parviendra à résoudre les énigmes et les traumatismes qui hantent son passé et parasitent son présent, en

l'empêchant d'être simplement 'lui-même'. Les incidents qu'un être a vécus dans le passé peuvent en effet étouffer sa capacité à exister pleinement dans le temps présent. Parfois même, ils encombrant tellement la mémoire que celle-ci se recouvre d'un voile opaque qui ne se soulèvera plus jamais. Ces violences, et l'irrationalité qu'elles engendrent, agissent sur l'esprit comme un véritable hypnotisme qui le retient constamment en arrière sur la longue piste du temps, l'amenant à résoudre des situations présentes complexes à l'aide de solutions pulsionnelles liées à des problèmes du passé ; ces mêmes solutions qui, déjà, à l'époque, ne marchaient pas et engendrèrent des catastrophes...

« Ce comportement répétitif du mental est la cause véritable des guerres, des accidents, du racisme, des conflits, des délits et des crimes qui empoisonnent notre belle planète depuis la nuit des temps.

« Le but de la technique de Clarification est d'amener l'individu à 'dés-hypnotiser' la vision qu'il porte sur le monde qui l'entoure, afin qu'il ne retombe pas sans cesse dans des problèmes et des schémas de comportement dont nous n'avons tous que trop souffert. Les douleurs et les trop nombreuses absurdités qui déforment la vision qu'un être a de son présent n'ont en réalité jamais été correctement comprises et leur cause réelle n'a jamais été pleinement prise en considération jusqu'ici. La prétendue 'civilisation' n'a ainsi jamais trouvé d'autres re-

mèdes aux maux humains que les électrochocs, les drogues, les opérations du cerveau ou la si longue liste des idéologies barbares, révolutionnaires ou racistes qui détruisirent le monde à tour de rôle, pour ne citer que quelques exemples. »

La télé continuait son monologue qui exaspérait Clarck Jannings : *la vie, c'est la vie*, se disait-il intérieurement. *On n'a jamais trouvé de solution parce qu'il n'y en a pas. La violence est juste l'expression un peu spontanée de la vie. Tout le monde est violent naturellement. La violence et l'absurdité sont des choses bien trop profondes. Quel besoin d'aller, par-dessus tout, plonger ses yeux dans les profondeurs suffocantes de ce gouffre d'où rien ne peut sortir de bon ? La vérité est que ces gens ont vraiment trop souffert. Et c'est le type même des personnalités sectaires !*

Quant à Mary, elle avait décroché depuis longtemps. Elle ne disait rien, elle pensait seulement à Mike, et comment il pourrait sortir de la secte après avoir ingurgité de telles bêtises sur l'importance de ce qui s'était passé et qui n'existait plus...

Sur l'écran on voyait enfin comment se déroulait concrètement le procédé de « Clarification » : une table, dans une toute petite pièce, deux chaises, l'une en face de l'autre. *Tout ça pour ça !* se disait Clarck. Une personne avait les yeux fermés.

L'autre personne, face à elle, lui demandait de revenir au début d'une expérience difficile, et de la raconter au présent, du début à la fin, comme si elle la revivait. Arrivée à la fin d'un incident, on lui demandait de revenir au début et de le retraverser encore une fois. Un incident pouvait être « retraversé » ainsi, autant de fois qu'il en fallait pour que la personne le revivant fasse finalement ce récit de la manière la plus détendue qui soit. Les seules questions, rares et *non suggestives*, étaient : « Continuez... Et quelle est la couleur de cette robe ? », « Quel âge avez-vous à ce moment ? », « Et à quoi pensez-vous à cet instant précis, juste après le moment où vous recevez ce coup ? »...

Clarck trouvait cela toujours plus déprimant. Si leurs procédés étaient aussi simples que ça, pourquoi fallait-il que les psychiatres utilisent les électrochocs ? Pourquoi n'auraient-ils pas pensé à cela par eux-mêmes ? Absurde ! Aucune utilisation de médicaments, aucune suggestion... Et pourquoi ces gens-là racontaient-ils avec plus d'aisance à la fin (et parfois même en en riant !) des incidents dont ils avaient un mal extrême à parler au départ ? Simplement parce qu'ils l'avaient « raconté » ou « revécu » quinze fois de suite ?

Pourquoi cet homme ridicule, par exemple, finissait-il par raconter avec un sourire béat une colère qui l'avait pris il y a vingt-cinq ans ? Quel plaisir y trouvait-il ? Était-ce de la perversion pure et simple ? *Rien à comprendre à toutes ces fadaises*, s'écriait Clarck en lui-même. *La colère, la violence, tout*

ça est noir comme cette secte est noire, plus encore que je ne l'avais imaginé dans mes pires cauchemars !

Clarck, devant la télé, se rappelait ce petit précis de psychanalyse qu'il avait lu il y avait vingt ans de cela, au moins ! Il se souvenait que la psychanalyse ne se targuait pas orgueilleusement de vouloir améliorer l'homme comme une secte prétendrait pouvoir le faire, mais elle amenait le « patient » à acquérir une conscience élargie et plus nette de son *angoisse fondamentale*, de l'angoisse existentielle, du problème essentiel qui résidait, indestructible, comme s'il était la véritable essence de l'homme, siégeant au plus profond de chaque être. Qu'est-ce qu'il se sentait en affinité avec cette théorie !

Le monde, selon la psychanalyse mais aussi pour le christianisme était bâti, d'après l'idée de Clarck, sur l'imperfection et le mal fondamental avec lequel il fallait savoir compter. Avec un minimum de courage, on pouvait même arriver à regarder le monde et le mal bien en face, sans pour cela avoir besoin comme les sectes d'adopter une position de fuite par rapport à la réalité. L'âge adulte était pour lui l'âge auquel l'individu savait assimiler le *fait* qu'il n'y avait aucune *solution* véritable.

Mike était vraiment dans une passe psychologique difficile et extrêmement dangereuse. Il persistait dans une

mentalité d'enfant inadaptée à la dure réalité de la vie. Clark pensait à une autre théorie de Freud, qui lui arracha presque un mauvais sourire. Elle disait à peu près ça : *L'éducation de votre enfant, aussi bon, intelligent ou courageux que vous soyez, faites-la comme vous voulez, vous la ferez toujours mal.*

Une autre scène apparaissait à l'écran : une jeune femme chez elle montait sur un petit escabeau métallique. Ses deux enfants jouaient tout autour d'elle et son mari était là aussi, dans la cuisine. Puis l'un des deux enfants percutait l'escabeau.

Le robinet était ouvert et l'on entendait le bruit de l'eau tombant dans l'évier. Une voiture passait dans la rue près de là, son moteur grondait comme un lion. Puis la femme se retrouvait au sol, son mari s'approchait d'elle inconsciente, sa tête ayant méchamment heurté le sol. Comme les enfants s'approchaient il leur criait : « Non ! Restez loin, ne la touchez pas ! »

Ensuite, des années plus tard, cette femme se retrouvait à nouveau dans sa cuisine et l'eau du robinet coulait avec la même force. On entendait le même vrombissement de moteur au loin. Soudain, la femme prit conscience qu'elle avait un mal de crâne terrible. Comme son mari s'approchait d'elle en s'inquiétant, et que de jeunes enfants étaient soudain rentrés en s'amusant dans la pièce, la femme lui criait aussitôt : « Non, ne m'approche pas, laisse-moi tranquille ! » Et elle partait alors très loin, faisant attention à ne pas toucher aux enfants et hésitant

même avec une horreur étrange à seulement saisir la poignée de la porte pour sortir...

Puis cette femme revivait ces incidents en séance de « Clarification », et découvrait que l'un, le plus récent, reposait sur l'autre, le plus ancien. On disait que lorsqu'elle aurait fini la clarification du tout premier incident et par ce moyen récupéré le contenu de l'intégralité de ce moment d'inconscience et de douleur, elle n'aurait plus aucune de ces migraines effroyables et absurdes tout en faisant la vaisselle devant un robinet qui coulait, situation plutôt fréquente, ou en parcourant les trottoirs d'une grande ville, le long desquels passaient de très nombreuses voitures (avec de gros moteurs bruyants).

Clarck, renfrogné comme jamais dans son fauteuil à côté de celui de Mary, trouvait tout cela très gentil mais excessivement inconsistant comparé aux guerres, aux génocides, aux explosions nucléaires, bref à la nature profonde et si bien ancrée de ce qu'on continuerait longtemps à appeler le MAL.

Bien évidemment, puisque selon la théologie elle-même le mal était l'essence véritable du monde ! Comment l'exterminer sans exterminer le monde lui-même ? Outre qu'il trouvait ces techniques très dangereuses pour le *respect total de l'intimité* des adeptes, Clarck pensait qu'il s'agissait plus d'une question radicale *DE VIE OU DE MORT*. Selon les psychologies les plus courantes, l'être humain se bâtissait sur des incidents. Pour lui,

détruire les incidents un par un, c'était détruire Clarck Jannings morceau par morceau. *Il n'y survivrait pas.*

La vidéo s'interrompt sur l'une de ces conclusions du genre : *VOUS ÊTES VOTRE MEILLEUR AMI*. Clarck Jannings était parfaitement d'accord. Il n'avait besoin de personne d'autre que de lui-même.

Durant la courte discussion qui s'ensuivit avec l'hôte de Mike, celui-ci avait été rejoint par son plus jeune enfant qui avait estimé que sa longue sieste était finie. Son père le souleva du sol et le prit tendrement dans ses bras. *Quel père pathétique !* pensait Clarck Jannings en le regardant, sentant l'angoisse lui serrer la gorge.

Clarck ne put s'empêcher de faire remarquer que de nombreux témoignages épouvantables avaient quand même été publiés dans les journaux à propos de ce genre d'expériences. Ce fut la seule critique qu'il finit par faire, car il était excédé par l'attitude du *gros Max* qui semblait éviter toute sorte de conflit avec le sourire le plus impertinent, et ne faillir sur aucune des piques que Clarck Jannings lui lançait sans le montrer. Le *gros Max* faisait comme s'il respectait du tout au tout son interlocuteur unique, Mary ne sortant pas le moindre mot, laissant Clarck mener la danse tout seul.

*(mon petit, as-tu déjà dansé
avec le diable
au clair de lune ?)*

Clarck Jannings savait ce qu'il en était vraiment. Horseface l'avait prévenu. Au comble de la douleur, il saurait suivre ses conseils expérimentés. Car le gros Max avait eu l'audace de lui demander s'il voulait essayer une série de clarifications, sans même avoir à sortir le moindre dollar.

Clarck Jannings savait fort bien s'accrocher à une position correcte et cela même sans l'aide de Miss Horseface (il avait bien d'autres modèles), car dans cette situation horrible il ne voyait, de tous les côtés par lesquels il pouvait retourner la question, qu'une seule réponse à apporter.

Clarck s'était ainsi limité à cette unique critique qui était passée inaperçue dans le flot de paroles de tolérance qu'il déversait sans retenue. Ni Mike ni même l'autre gros porc n'auraient pu se rendre compte à quel point il les haïssait. Ni la violence dans laquelle il se trouvait à leur égard à tous les deux, telle qu'ils n'auraient pu concevoir avec toute leur science un mal aussi ancré et aussi prêt à se défendre de toute la force de ses dernières griffes.

6.

Mauvaise histoire

Clarck et Mary Jannings étaient chez eux et c'était le plus beau jour de leur vie. Car Mike Jannings, leur fils bien-aimé pour lequel ils avaient fait tous les efforts, tombé (*pouf!* comme disait cette chère Miss Horseface) dans une secte à cause de la vulnérabilité liée à son jeune âge (il n'avait pas encore vingt ans !), venait de les appeler. *Mike rentrait à la maison.* Enfin ! Il avait compris. La vie allait pouvoir recommencer comme avant.

Il ne s'était pourtant passé que deux semaines depuis que Mike était parti au Canada. Après cet affreux après-midi où ils avaient visionné ensemble une horrible petite cassette de propagande, Clarck avait eu les plus effroyables cauchemars.

En réalité, Clarck avait toujours eu des cauchemars récurrents, et ce depuis le plus jeune âge. Les années s'accumulant il s'en souvenait de plus en plus rarement, mais à chaque fois qu'il se levait le matin il était dans une humeur noire et il savait pourquoi. Et il savait aussi que ce n'était pas de vulgaires petites « clarifications » qui viendraient à bout de ses maux.

Pas une seule nuit ses mauvais rêves ne l'avaient laissé tranquille. Durant au moins les quarante dernières années, il n'avait jamais expérimenté ce qu'on appelait *un joyeux réveil matinal en pleine forme*. Cette expression leur était tellement étrangère, à lui et à Mary qui se réveillait toujours avec des migraines atroces, qu'ils en étaient venus à la considérer comme quelque légende sociale idéaliste (dérivée des mythes du cinéma hollywoodien) sur le mode de vie de l'insupportable jeunesse américaine.

En tout cas, c'était sûr, et Clarck y pensait maintenant en riant, ces gens-là avaient essayé de l'hypnotiser, mais ils pouvaient se le tenir pour dit : Clarck Jannings ne se ferait jamais « clarifier ». Clarck Jannings clarifié ! Ha ! À se croire en plein rêve ! Les sectes pouvaient toujours courir, Clarck Jannings courait plus vite, et il courait aussi vite que son passé ; LES YEUX OUVERTS SUR LE FUTUR ! *Oui, Mesdames et Messieurs, Monsieur Clarck Jannings avait les yeux fixés sur son destin !* Qui disait qu'il ne connaissait pas de réveils fulgurants ? Ce matin-là, Clarck était chargé comme une pile électrique !

Mike était parti au Québec. Il avait fait tout le voyage, de Boston à Montréal, par une compagnie de bus canadienne. Ses parents, bien évidemment, s'étaient fait un « sang d'encre » comme aimait à le dire son père, soulignant toujours qu'on ne s'inquiétait que pour ceux que l'on aimait.

Clarck était retourné à l'Association Horseface, qu'il appelait parfois l'Association Déprime, car que restait-il d'autre aux parents attentifs à qui une secte venait d'arracher l'investissement de toute une vie ? Il progressait vite en compagnie de Miss Horseface. Déjà, Monsieur Clarck Jannings, intronisé récemment « conseiller psychologue pour affaires concernant les sectes », accueillait ses premiers clients d'une voix chaleureuse. On lui avait donné son bureau avec sa petite clef en or personnelle, qu'il utilisait lorsqu'il sentait qu'il pouvait exposer plus intimement ses conceptions sur le mal, sur le sens dans lequel l'homme pouvait ou non évoluer et sur les dangers immenses que représentaient les sectes qui exploitaient les tendances, illusoire, des hommes à vouloir être Dieu, tout en faisant souffrir atrocement les familles.

Le conseiller Clarck Jannings savait mettre en valeur (et ne s'en privait pas) l'importance des familles dans les affaires de manipulation des enfants. Car on savait combien les jeunes adolescents avaient les ambitions les plus folles concernant leur

avenir et les conceptions les plus déraisonnables quant à leurs véritables capacités personnelles. Mais la famille savait bien ce qu'il en était. Elle avait toujours connu son dernier rejeton mieux qu'il ne se connaissait lui-même, car l'éducation qu'on recevait de génération en génération permettait d'orienter avec un incroyable sens de l'anticipation ses propres enfants le jour venu. C'était ainsi que la famille restait soudée.

Selon les conceptions sociales de Clarck Jannings, lorsque la jeune personne déboussolée tombait dans une secte, sa famille avait le devoir de réagir en conséquence, connaissant bien de par la tradition et l'expérience de la vie ce qu'un enfant pouvait ou non espérer. Car les parents connaissaient par définition les dures et parfois décevantes réalités de l'existence, et ils étaient les premiers à savoir que, souvent, on ne pouvait pas faire ce que l'on voulait de sa vie.

À eux donc il revenait de ramener sans le troubler, doucement, l'adepte les pieds sur terre, et bien ancrés ! Les divers conseils des voisins, amis et parents, ceux des psychologues avertis qui écrivaient de nombreux livres sur la base d'un travail avec les familles qu'ils écoutaient longuement, démontraient qu'on ne pouvait pas faire tout et n'importe quoi de son existence, que celle-ci était gérée par de très nombreux facteurs qui étaient décrits dans d'imposantes collections de gros ouvrages poussiéreux.

Ces ouvrages rassemblaient des résultats d'études sociologiques, psychanalytiques, morphologiques ou comportementales... Clarck avait même ouvert de volumineux mémoires de psychologie utilisant des exponentielles, des méthodes de statistique et de modélisation mathématique du comportement, tels que seuls quelques très vieux professeurs de grandes universités comme on en trouverait à Harvard auraient su en déchiffrer, avec beaucoup de courage et de tasses de café, quelques précieux fragments... Et encore aurait-il fallu les comparer par la suite à d'autres ouvrages tout aussi spécialisés pour en évaluer l'apport à l'« Univers des Connaissances » ! Ce qui aurait bien évidemment demandé de nouveaux mémoires comparatifs tout aussi volumineux et complexes, dont chacun d'entre eux aurait nécessité des délais d'étude particulière face auxquels le traitement par les tribunaux modernes des dossiers judiciaires aurait paru hautement expéditif.

Clarck se rattrapait sur le temps où il n'avait pas pu faire d'études et où son père l'avait fait entrer comme équipier au fast-food du coin. Quand il y repensait, c'est vrai qu'il s'était réellement senti humilié à cette époque, sans cependant pouvoir rien changer, sans pouvoir *choisir*, totalement impuissant. Mais la vie était tellement complexe... *Quand on n'a pas ce qu'on aime*, suivant sa formule préférée, *il faut aimer ce qu'on a* : la vie le lui avait appris.

Le conseiller Clarck Jannings se trouvait décidément très à l'aise dans ses nouvelles fonctions. Il comprenait mieux, maintenant qu'à la retraite il avait du temps à consacrer aux vulgarisations de psychologie de toutes sortes, à quel point l'homme était sensible, et sa vie tout entière conditionnée par de si nombreux facteurs, qu'il lui était radicalement impossible de tous les contrôler.

Il réalisait à quel point le conditionnement sectaire se nourrissait de ces phénomènes psychologiques qui avaient tôt fait de réduire l'individu à un vulgaire pantin sitôt qu'on les connaissait et qu'on savait les exploiter. Plus il en savait sur ces mécanismes, plus il craignait leur emprise redoutable sur les adeptes, car il apprenait dans les livres à quel point l'embrigadement était possible et l'homme fragile, à quel point il fallait se débarrasser de cette vermine sectaire repoussante, mais surtout à quel point Mike était en danger et qu'il ne reviendrait peut-être jamais de son périple absurde. Oui, l'homme n'était décidément qu'un vulgaire pantin dont des causes irrationnelles tiraient les fils dans toutes les directions, sans qu'il puisse rien y faire !

Clarck avait donc commencé à accueillir l'une après l'autre les familles dans la détresse :

« Vous savez, je vous connais bien, je sais qui vous êtes. Et je rencontre des familles comme vous tous les jours. Je sais

quels efforts vous avez fait déjà, pour libérer votre petit... Jacky. Voyez-vous, moi aussi, avec mon épouse, nous connaissons en ce moment même une situation bouleversante comme la vôtre. Notre jeune fils est entré dans une secte, et à l'heure qu'il est nous ne sommes pas sûrs qu'il en ressorte un jour... Mais voyez-vous, j'ai commis une erreur. J'ai dit : *il est entré*. Habituez-vous pour vous-mêmes à considérer les choses d'une manière plus juste : *la secte l'a fait entrer*.

« Il s'agit, continuait le 'Conseiller Horseface' en tapant du poing sur la table, d'un véritable kidnapping psychologique ! Ces jeunes enfants ne veulent pas réellement nous faire tant de mal, ils n'imaginent pas à quel point... bref, nous pourrions dire, et Clarck levait les mains au ciel : *pardonne-leur, Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font*, si vous voyez à quel passage crucial des évangiles je fais référence...

« Êtes-vous chrétien ? C'est important. Car votre conception de la nature du mal dans le monde va se montrer essentielle dans tous les efforts que vous allez déployer... »

Clarck orientait ainsi les familles dans la direction correcte qui seule pouvait faire porter des fruits à leur nouveau combat. Si la secte n'avait pas déjà fait jusqu'au bout son travail de destruction en profondeur de la personnalité si fragile de leurs enfants...

Parfois Clarck pleurait en parlant de son fils à d'autres familles déprimées ; et souvent, ils pleuraient ensemble.

Le Professeur Jannings s'était beaucoup investi dans son nouveau travail où, bénévolement, il dispensait son aide sans compter. Au désespoir de ne pouvoir aider Mike dans l'immédiat, Clarck avait trouvé ce moyen pour patienter. Mais il savait que ça ne le ferait tenir tout au plus qu'une poignée de semaines. L'esprit de Clarck s'obscurcissait douloureusement à l'idée de l'état dans lequel il allait se retrouver, si dans quelque temps Mike n'était pas revenu... Que serait sa vie s'il ne pouvait continuer à aider son fils ?

Clarck s'était en fait toujours trouvé une âme de médecin. Ce n'était pas par hasard s'il était né précisément dans une rue à laquelle on avait donné le nom du fameux Ian Willet, un illustre docteur de la Nouvelle-Angleterre !

Horseface avait beaucoup insisté pour qu'il ajoute le titre de Professeur à son nom. Il n'avait aucune connaissance scientifique approfondie (ou même superficielle), mais ses longues études de théologie lui permettraient, selon elle, d'avoir une approche très dynamique et spirituelle des problèmes humains complexes.

Il avait ainsi recommencé à publier quelques articles dans les journaux catholiques de Cape Cod, en signant de son

nouveau titre. Lui qui avait toujours admiré les hommes auxquels l'autorité et la reconnaissance avaient donné des titres, lui, Clarck Jannings, en faisait dorénavant partie.

Une association familiale reconnue d'intérêt général lui avait conféré ce titre de Professeur dont il ressentait une immense fierté.

Dans le *Journal Catholique des petites gens de Cape Cod*, Clarck avait ainsi parlé de l'expérience douloureuse qu'il vivait avec son fils. Il avait aussi exposé la manière subtile dont les sectes trompaient la vigilance encore en formation de la jeunesse :

...de très nombreux spécialistes se sont penchés sur la question du comportement humain, et leurs mémoires volumineux, complexes mais riches en détails, prouvent à quel point ce comportement échappe sans fin à toute tentative de contrôle réaliste. Bref, nous ne pouvons très clairement établir des règles qui nous permettent de maîtriser sans faille ce que nous faisons de notre vie ou de découvrir ce que nous sommes nous-mêmes.

L'homme est, comme nous l'apprend la théologie la plus orthodoxe, un être en échec ! La vie nous l'apprend, un homme qui « réussit » sa vie est un homme qui a appris à

échouer. C'est la dure et bien triste « condition humaine » qui précède la vie éternelle qu'il est, bien sûr, de la volonté de Dieu seul de nous l'accorder ou de nous la refuser après notre mort. Ce sont les bases du christianisme !

Concernant l'homme, donc, des études complexes nous le prouvent : rien n'est simple ! C'est là où la secte la plus perverse intervient. Elle met de côté ces volumineux ouvrages qui n'ont pas leur pareil à ce jour pour expliquer les attitudes comportementales. Il est vrai que leurs résultats sont insatisfaisants, leur confusion gigantesque, et leur réputation surprenante au vu de leur très pauvre efficacité. Mais compte tenu de la triste condition humaine que ces études ne font que refléter, nous le soulignons, il n'est pas étonnant de voir l'échec inévitable des généreuses tentatives de « conditionnement » de l'homme dans une meilleure direction !

La secte ne maîtrise rien de plus. Elle utilise la naïveté de l'enfant qui croit que le monde lui appartient et qui ne connaît pas encore l'échec. La secte le « cueille » avant qu'il ne grandisse et n'expérimente sa condition obligatoirement frustrante qu'est celle d'un « être en échec ». Mais cette condition est bien réelle, et elle l'est pour tous ! Avec l'âge, nous développons plus de sagesse et réalisons mieux l'inévitable catastrophe qu'est la vie humaine. En réalité, c'est la vie tout entière qui est un naufrage ! Et la vieillesse cet état de moindre

mal où l'on reconnaît enfin cette dure réalité que la vie a fini par nous enseigner.

Mais l'enfant ignore tellement ces subtilités ! En ce sens, notre propre vie pourra se redresser un peu si nous savons l'en instruire. Car autant que nous l'aimons, nous voulons l'aider ; en lui apportant, par exemple, cette lucidité sur lui-même qu'il ne possède pas encore.

Quel est le mécanisme mental qu'utilise une secte pour embrigader votre enfant ? Nous disions que tout échoue nécessairement : on ne peut rien contrôler très longtemps (nous ne sommes pas faits pour pouvoir remplacer Dieu le Père lui-même !). La secte la plus terrible, la secte d'« amélioration personnelle », utilise le mécanisme mental le plus subtil. Elle promet à votre enfant les techniques d'évolution les plus simples, les plus compréhensibles, les plus efficaces, celles dont les effets sont les plus visibles et les plus vérifiables par lui-même. Mais les psychologies les plus évoluées dans le contrôle de l'esprit humain n'ont-elles pas toutes avorté, comme nous le disions tout à l'heure ? Très précisément ! La secte le sait et elle n'a pas l'imprudence de se hasarder à fabriquer un autre système qui contrôlerait mieux les hommes que les nombreux systèmes psychologiques ayant déjà et tous, sans la moindre exception, échoué.

La technologie d'évolution de la secte d'amélioration personnelle repose sur une base sur laquelle les psychologies même les plus perverses n'ont jamais osé s'établir. Elle propose à l'individu d'évoluer « par lui-même ». Alors que les psychologues de tout poil essaient d'améliorer l'homme (et leurs échecs sans exception prouvent que tout succès dans cette direction est, au-delà d'une limite bien basse, simplement impossible), les sectes les plus dangereuses, qui ne peuvent mieux réussir, prennent le chemin vicieux qui consiste à assigner à l'homme l'amélioration de ses aptitudes par lui-même, tout en ne lui apportant qu'un simple encadrement faisant appel à sa « responsabilité » et à son « esprit d'initiative », toutes choses qui finalement ne coûtent rien à la secte ! Bref, on « aide l'homme à s'aider lui-même ».

Le caractère spécieux de cette nouvelle ambition ne vous aura pas échappé. Alors que l'aide que la psychologie classique a apportée à l'homme en orientant sa mentalité s'est en grande partie, et très logiquement, enlisée, les sectes en prennent acte et construisent l'illusion la plus dangereuse de toutes qui, sur la base de ce constat, prétend que la psychologie a échoué à trop vouloir contrôler l'homme par tel ou tel conditionnement qui serait meilleur qu'un autre (conditionnement éducatif, comportemental, conditionnement par le travail, sexologie, méthode Coué, suggestion, hypnose, consommation de médicaments, de narcotiques et d'antidé-

presseurs, chocs à l'insuline et électrochocs, trépanation, répression pénale ou policière...).

De là, la secte relance la vieille idéologie de l'amélioration de l'homme en proposant à votre enfant un système ahurissant construit sur le principe incroyable de « non-intervention » (!!!). L'adepte n'attend plus que les médecins, les thérapeutes ou les idéologues viennent s'occuper de lui. Il choisit, évalue les techniques par lui-même, détermine tout seul celles qu'il veut essayer, n'accepte ni ne reçoit aucune suggestion sur ce qu'il devrait faire de sa vie, ou sur le sens dans lequel son comportement devrait changer (sauf en de rares occasions bien choisies), insiste lourdement sur le fait qu'il reste toujours conscient dans les séances dites d'amélioration spirituelle, ne tient pour acquis aucun conseil qu'il n'aura jugé valable auparavant par expérience, affirme d'une manière insolente et qui ne trompe que lui, que son autonomie et sa capacité à décider sont respectées et renforcées, qu'il n'est dans une position de soumission face à rien et à personne (et en dernier lieu face à son gourou), etc. etc. Bref, c'est l'Âge d'Or du « tourisme spirituel » où l'adepte capricieux fait son choix comme dans un grand magasin au lieu de s'incliner devant son Créateur tout-puissant !

Où est Dieu ? Où est la Religion ???

La secte dite d'« amélioration personnelle » est un système bâti sur une illusion plus grosse que celle déjà énorme qui donna naissance aux différentes psychologies. Elle se construit sur les cendres de ces psychologies. La secte se nourrit de leur échec général. L'illusion d'une autonomie totale de l'être comme base de la religion et de l'évolution spirituelle est le moyen le plus subtil qui ait été inventé pour parer à cet échec. Il s'agit d'utiliser à plein rendement le fiasco des psychologies, en accusant ce qui fait leur point commun à toutes, à savoir la volonté d'orienter et de modifier le comportement dans un sens que d'autres que le patient auront jugé bénéfique pour lui.

Bien sûr il ne s'agit ici que d'une nouvelle erreur, une nouvelle absurdité idéologique qui échouera à coup sûr comme toutes les autres. La secte a détecté ce que la psychologie n'a jamais, quelle que soit la variété de ses expressions, osé faire. Et elle utilise ce grand vide comme le moteur essentiel de sa technologie. Ses actions sont ciblées, rapides, précises, ses méthodes sont délicates, douces, absolument non suggestives, conformes à un règlement clair et non-équivoque, et ses membres sont imperturbablement souriants, agréables, à votre service (bref, très « commerciaux », très « vendeurs »), ils ne se hasardent pas, la plupart du temps, à vous contrarier ; car c'est VOUS QUI DÉCIDEZ.

La secte d'amélioration personnelle est donc la nouvelle idéologie moderne, après les psychologies brutales ou impuissantes. Elle est l'idéologie absurde du « vide idéologique ». Elle est le moyen, le nouveau chemin qu'a trouvé l'homme pour avoir l'illusion de pouvoir continuer à progresser.

Comme s'il avait déjà pu réellement progresser, cet éternel fils de Dieu... Une nouvelle et illusoire possibilité de fuir sa condition, il est vrai dramatique, est dressée sur sa route. C'est le seul obstacle qu'il ait réellement à abattre.

La secte est la nouvelle et dernière parade des intentions maléfiques de l'Homme, qui cache une énième et illusoire tentation, pour l'individu, de se dresser devant Dieu et de prendre sa place. Et depuis le jardin de la Genèse, tout le long déroulement de l'Histoire nous a enseigné que l'homme ne pouvait échapper à sa condition. Toutes ses tentatives dans ce sens ont, au fil du temps, provoqué à chaque fois les pires catastrophes. C'est ce que les études historiques nous enseignent, c'est aussi ce dont témoigne notre vie chrétienne !

Parents, les sectes sont dangereuses pour votre enfant parce qu'elles sont la nouvelle image d'une ancienne illusion. Ce sont les enfants qui, vulnérables, sont les plus sensibles aux mythes d'une évolution rapide (comme le furent jadis les hommes des premiers jours du monde). Ce sont les enfants

qu'il faut protéger de ce genre d'illusions dont vous, parents, connaissez grâce à votre longue et douloureuse expérience de la vie, la si grossière vanité. Ils ne savent pas ce qu'ils font !

Corrigez donc au plus tôt chez votre enfant la tendance immature à vouloir dépasser la condition qui lui a été assignée par Dieu le Père, car cette tendance est précisément le terreau d'inexpérience sur lequel les sectes ont installé leurs tout nouveaux et terrifiants procédés d'exploitation...

Monsieur Le Professeur Clarck Jannings,
spécialiste du problème des sectes.

Note : le Pr. Clarck Jannings n'est pas seulement un éminent conseiller de l'association familiale de Chatham City dirigée par la très respectable Miss Horseface. Il connaît lui-même l'expérience douloureuse des sectes à travers la tragédie de son fils, Mike, séquestré au Québec, qui se poursuit encore à cette heure-ci sous ses yeux impuissants de père.

Dieu qu'il s'était documenté pour découvrir et formuler sa vision révolutionnaire de la raison pour laquelle les sectes de « développement personnel » étaient un danger pour la

jeunesse ! Ces sectes avaient trouvé la parade à la psychologie qui avait échoué à contrôler les choses : elles ne contrôlaient plus rien ! Sauf l'argent évidemment qui rentrait en cascade !

Et dire que le plus grand pays de la planète n'y prenait même pas garde ! Clarck savait ce qui était arrivé à son fils, et les États-Unis n'avaient aucun moyen de défense face à cette vermine qui pouvait kidnapper tous les enfants du monde...

C'était si facile de les manipuler !

Le Professeur Clarck Jannings s'était même préparé dans la foulée à écrire encore un article. Il porterait sur l'utilité de l'interprétation de la *Genèse* pour la bonne compréhension de ce que les sectes avaient de maléfique. L'idée lui en avait été inspirée par Miss Horseface, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés à Chatham. Car la force d'illusion qu'elles utilisaient, dont il avait traité dans son dernier article, résidait dans l'exploitation savamment calculée pour être la plus profitable, de l'idée de responsabilisation ou de prise en main de l'individu par lui-même.

C'était leur principal *combustible*, leur moteur... et leur véhicule ! Toutes les connaissances sans vie de la psychologie se retrouvaient ainsi, dans un système géant, catalysées dans le sens du bénéfice le plus important pour l'individu lui-même, son

éthique, ses besoins, ses désirs, ses choix, ses activités... Clarck pressentait de plus en plus clairement, par la lecture qu'il faisait du livre de la *Genèse*, qu'un avertissement à ce genre de fantasme monstrueux y avait été formulé symboliquement.

L'idée, encore sous forme de brouillon, se précisait :

Adam avait été porté à pécher en goûtant le fruit de l'arbre de la connaissance. La condition d'ignorance protectrice imposée par la bienveillance de Dieu avait été bafouée, trahie, jetée à sa Face par l'homme lorgnant sur ses prérogatives ! Mais le monde était tel désormais : il vivait constamment dans la recherche de la connaissance qui restait malgré tout, fondamentalement, un péché.

Dieu avait cependant ajouté un commandement à Adam, avant que celui-ci ne quitte le Paradis originel pour le monde terrestre : tu as convoité le fruit de l'arbre de la connaissance, tu ne convoiteras pas celui de l'« arbre de la vie ».

Enfin nous avons désormais une idée de ce qu'est ce fruit mystérieux : c'est celui que convoitent aujourd'hui les sectes, calculant avec précision la manière d'approcher et d'utiliser les connaissances pour le profit humain le plus large possible.

C'est-à-dire établir une connaissance des connaissances elles-mêmes, développer un ensemble de techniques d'application des connaissances pour l'homme, une technologie

d'amélioration spirituelle, asservir au mieux le monde de la connaissance dans un intérêt tout... humain ! Un intérêt par lequel l'orgueil inouï de l'humanité l'éloignerait encore plus de son Créateur.

Produire le plus de fruits, voilà l'idée, le deuxième fruit de malheur : le fruit de l'arbre de la vie est le maximum de profits humains tirés de l'arbre de la connaissance.

L'homme voudrait vivre comme un Dieu. Exclu par sa propre faute de son Paradis d'ignorance, la connaissance ne l'intéressait déjà plus pour elle-même, mais pour ce qu'il saurait en faire. Les sectes comme le joker des connaissances en échec ! Les sectes avaient touché l'humanité comme le serpent jadis, à son talon d'Achille depuis toujours : son incommensurable orgueil.

Et si on les laissait faire, comme toujours la colère de Dieu le Père se ferait sentir à nouveau !

C'est à tout cela que Clark Jannings avait consacré ses deux dernières semaines ; heureuses spéculations sur la base d'avertissements millénaires qui collaient étrangement à la réalité moderne. Les anciens textes montraient l'imminence des dangers. L'enfant de Dieu faisait ses bêtises sur la Terre, et son Père tout-puissant, lorsqu'il apparaîtrait d'un coup dans une colère noire, le punirait comme il se doit, le remettant avec une

violence sans pareille à sa place d'enfant comme cela se passait, sans exception, à chaque fois, et depuis la nuit des temps...

*

C'était Mike qui, aujourd'hui, rentrait à la maison. Mary et Clarck Jannings n'en croyaient pas leurs oreilles. L'histoire du fils prodigue leur avait souvent été rappelée par Miss Horseface pour les encourager à *tenir bon*, mais ils avaient quand même du mal à réaliser que ça se passait *vraiment*, pour eux. Était-ce enfin la fameuse crise qu'ils avaient tant attendue ? Seraient-ils finalement récompensés pour tous leurs efforts ?

Leur fils qui les avait appelés deux ou trois fois ces derniers jours... C'était presque autant que tout ce qu'il avait fait pendant les trois mois de son absence sans explication crédible.

Évidemment, ses parents avaient montré une très grande prudence. Mike avait bien sûr entendu certains bruits familiers, au téléphone... Tout ce qu'ils s'étaient autorisés s'était presque résumé à faire aboyer Daffy, le vieux terre-neuve avec lequel Mike avait l'habitude de faire des kilomètres...

Horseface leur avait conseillé ce moyen habile de rappeler à Mike de la manière la plus émotionnelle possible le passé dont il s'était éloigné ; pour qu'il réalise avec remords à quel point, derrière son attitude faussement adulte, ne se cachait

rien de plus qu'une véritable trahison envers la famille qui l'avait tant aimé.

Clarck soupçonnait sans raison (*intuitivement*) qu'on forçait son fils à appeler, qu'on devait très certainement, dans une secte, écouter ses communications quelles que soient les apparences...

Heureusement Clarck était prévenu de leurs méthodes peu orthodoxes si ce n'était carrément criminelles. Lorsque Mike disait qu'il appelait de l'organisation de Montréal, il se doutait bien qu'il s'agissait d'une phrase codée l'invitant à la plus grande discrétion et à une attitude ne laissant pas transparaître ses inquiétudes. Et Clarck avait joué le jeu. Mike semblait content. Tout allait bien. Foutaises.

Mike allait arriver en train jusqu'à la gare de Brockton, petite ville à mi-chemin entre Falmouth et Boston. Mary et Clarck Jannings allaient-ils le retrouver en vie ? Les angoisses des pires séries télé hantaient leur esprit où un grand soulagement avait fait place à des milliers de questions. L'auraient-ils « sévèrement amoché » ? La Secte aurait-elle osé toucher à un seul cheveu du fils Jannings ?

Clarck Jannings savait à quoi s'attendre. Il supporterait la vue de son fils quelles que soient les marques qu'il aurait au visage, quelles que soient les multiples blessures qu'il ne pourrait cacher. Clarck saurait prendre en main la situation, et apaiser le désarroi de Mary qui comme toute mère authentique ne saurait

retenir ses larmes à la vue de ce qui ne manquerait pas d'être proprement épouvantable !

Clarck se voyait déjà serrer sa femme entre ses bras, retenir son envie de fuir malgré l'amour qu'elle avait pour son enfant. Puis il soutiendrait Mike par les épaules car, affamé et estropié, il ne saurait tenir debout très longtemps. Clarck Jannings, soutenant d'un côté sa femme et de l'autre son fils, se dirigerait avec difficulté vers la vieille Buick où il les installerait tous les deux confortablement.

Mike, surtout, serait enfin en sécurité : cette fois-ci, il ne lui échapperait plus ! Des criminels notoires ne viendraient plus lui voler son fils qu'il saurait tenir jusqu'au bout dans ses bras, comme un enfant tiendrait sa poupée et ne la laisserait à aucun prix s'échapper dans un monde inconnu et hostile.

Puis son père saurait le prévenir d'inévitables rechutes, pour forcer le destin souvent fatal des enfants douloureusement embrigadés. Mike serait averti des dangers du monde, et il ne se hasarderait plus à mettre son nez au-dehors, là où il n'y avait *que pleurs et grincements de dents*.

Mike élèverait des enfants lui aussi et saurait les protéger. Le Professeur Clarck Jannings attaquerait en justice toute cette bande de salauds. Tout le monde admirerait son dévouement.

Les voisins lui feraient une haie d'honneur et l'applaudiraient bruyamment à chaque fois qu'il rentrerait chez lui. Les

États-Unis d'Amérique tiendraient enfin compte des très justes réclamations du Professeur Clarck Jannings, ils détruiraient les sectes et seraient *plus français que les Français* dans la bataille pour la liberté et la protection des familles.

Le monde serait un havre de paix et tous les enfants auraient entre leurs bras des poupées (une chacun !) qu'on leur apprendrait à dorloter...

Et à aucun prix ils ne la laisseraient partir... À aucun prix ils ne la laisseraient s'échapper, seule, au loin...

« Clarck, Clarck ! Mais alors, qu'est-ce que tu attends encore ? Démarre ! » Mary, comme la vraie mère qu'elle était, s'impatientait de revoir son fils. Mary qui portait si bien son nom, mère d'un fils unique à qui elle avait appris le respect de son père. Mary qui s'apprêtait à pleurer sur ses blessures comme Marie avait pleuré sur celles de son fils atrocement torturé. Mary qui, comme la propre mère de Clarck, n'avait eu qu'un seul enfant qu'elle adorait. Mary qui avait le même prénom que Madame Jannings, très vieille femme si ravissante ; dont les cheveux étaient de la même couleur noire aussi intense, qui avait la même petite taille, exactement, des proportions identiques au centimètre près, et une voix tout aussi... chaleureuse. Mary... que Clarck, avec l'âge, appelait de plus en plus souvent : *Maman...*

La vieille Buick n'avait jamais dû rouler à une telle vitesse. Clarck lui-même s'étonnait de savoir la conduire aussi vite sans rejoindre le fossé. C'était la dernière ligne droite, *et elle serait pour lui.*

Il exécuta la cinquantaine de kilomètres en une bonne trentaine de minutes. Pour ce vieux tacot rouillé, c'était bien le maximum. Mike les avait appelés de la gare sud de Boston dont il s'apprêtait à repartir. Ils arriveraient certainement en même temps à Brockton.

Les enfants n'écoutent vraiment jamais rien ! Mais qu'est-ce qu'on leur pardonne ! pensait la mère de Mike. Si cela n'avait tenu qu'à sa seule volonté, elle aurait voulu par son esprit se saisir de la tortue métallique qui leur tenait lieu de voiture et la poser face à la gare de Brockton pour aller embrasser ce cher Mike. Qu'est-ce que de malheureuses minutes pouvaient durer longtemps !

« Clarck, je t'en prie, accélère un peu ! » demanda Mary, contrairement à toutes ses habitudes. Mais Clarck ne cilla même pas. Il allait déjà au maximum, mais voulait par-dessus tout éviter de casser ce vieux moteur pourri qui n'en finissait pas de... mais comme de simples secondes pouvaient sembler éternelles, lorsqu'on allait rejoindre un être qu'on aimait plus que tout au monde : une... deux... trois... infernal !!!

La Buick du couple Jannings prit un léger virage et vint se ranger sur une place réservée « handicapé » dont Clarck se foutait comme de la dernière robe à la mode. À ce moment, la seule chose sur laquelle Mary fixait son attention en dehors de Mike, était son cœur qu'elle sentait battre violemment dans sa poitrine. Dans son corps comme dans son âme elle avait si mal au cœur... Elle avait suivi tous les conseils pour récupérer son fils, elle avait accompagné et encouragé Clarck dans ses démarches. Ce père si efficace ! Et aujourd'hui, enfin, pour elle c'était le jour de la récompense tant attendue et depuis si longtemps !

Mike était arrivé après l'attente insupportable que ses parents, main dans la main, avaient dû souffrir sur le quai. Avec ses trois gros sacs au bout des bras et autour des épaules, et comme insouciant, à leur grande surprise ! Mike ne semblait pas avoir mal où que ce soit. Ou bien s'en cachait-il ? Avant de l'embrasser, la première pensée de Mary fut : *est-ce qu'il réalise ce qui se passe ? La tragédie qu'il a dû subir, et imposée à ses parents ?*

Clarck et Mary étaient terriblement circonspects. Était-il possible qu'il ne se rende compte de la situation qu'à ce point ; c'est-à-dire pas du tout ? Ou bien était-il devenu totalement irresponsable et inconscient ? Lui avaient-ils lavé le cerveau jusque-là, expérimenté trop de « clarifications » sur lui ? C'était à n'en pas revenir ! Mike était-il tout simplement idiot ?

Aucune blessure. Aucune larme. Rien. Absolument rien de tout ce à quoi les Jannings s'étaient attendus. Non, Mike n'avait vraiment conscience de rien ; *il était dans une crise*. Il faudrait lui remettre les idées en tête ! Peut-être qu'avec un bon psychologue...

Selon Clarck, sans l'intervention en force de la Police du Canada, la situation aurait été impossible pour Mike. Car s'il était bel et bien revenu, il n'avait pas pu le faire avec l'accord de la redoutable secte. Impossible. Ils avaient forcément tenté de séquestrer son propre fils, comme dans les romans d'horreur sur les sectes ! C'était donc la vérité ! Clarck Jannings avait eu des doutes, parfois, mais non, il n'avait pas rêvé, ses conceptions alarmantes sur les sectes étaient parfaitement exactes, et ce depuis le début ! En fait il était beaucoup trop tolérant !

Les pires titres des journaux à sensation étaient donc justifiés ! Et Clarck Jannings en rajouterait, il n'allait pas se gêner. Ces salauds paieraient, pour ce qu'ils avaient sûrement tenté de faire, d'une façon ou d'une autre !

Clarck Jannings, se retournant vers son fils assis à l'arrière de la Buick, mit sa main sur son genou comme pour vérifier qu'il était bien là, près de lui, et il fondit en larmes en le regardant : « C'est bien, Mike, c'est bien, c'est bien... ». Même Mary Jannings était surprise de toute cette émotion. Mike était

gêné, il ne réalisait pas, non, vraiment, il ne réalisait pas, tout ce qu'ils auraient pu lui faire, une fois séquestré, il ne réalisait pas, que l'on n'avait pas le droit de jouer avec les gens comme ça, de jouer avec des parents si adorables, que ça devrait être interdit, des choses comme ça, même de les imaginer, que ce devrait être... impossible.

Mais le Professeur Clarck Jannings allait répliquer, maintenant. Cette histoire n'avait que trop duré. Il était temps de FAIRE LES COMPTES.

Il imaginait déjà les titres des articles avec leur typographie particulière qu'il essaierait de faire publier dans les plus grands journaux. Peut-être même arriverait-il à en faire passer un ou deux dans le *Boston Globe*, le célèbre journal de la ville :

« *MON ENFANT DANS UNE SECTE TOTALITAIRE !* »

« **Séquestration dans une secte canadienne** »

« **VOLEURS D'ENFANT :**

FANTASMES OU CRUELLE RÉALITÉ ?

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES INÉDITS!

LEURS MILLE ET UNE FACETTES !! »

« ENFANTS :

ET SI LES PERVERS N'ÉTAIENT QUE DES
LAMPISTES ?

QUI SONT CEUX QUI SE CACHENT DERRIÈRE
LES DISPARITIONS EN MASSE ? »

**« RETENU PRISONNIER, LÀ-BAS,
AU-DELÀ DES MONTAGNES ! »**

*« LA POLICE DU QUÉBEC INVESTIT UNE SECTE ET
LIBÈRE UN ENFANT !*

*EN EXCLUSIVITÉ MONDIALE, LE TÉMOIGNAGE DE
SON PÈRE !*

IL A TOUT VU ! »

...ou encore : « LA CIA AU SECOURS DE MIKE », car
la CIA qui savait tout devait bien y être pour quelque chose !

Puis Clark passerait bel et bien à la télévision. Il
entendait déjà la musique (quelque chose qui tiendrait à la fois
de la tradition wagnérienne et de *La croisière s'amuse...*) et
les paroles de Jack Prodol, le présentateur à l'indignation
larmoyante :

« Et maintenant, parents, soyez attentifs à ce qui va suivre, car c'est un document spécial, dont les sectes les plus dangereuses redoutent à juste titre la diffusion...

« Séquence... *horreur*. Au sein d'une machinerie effroyable destinée à transformer vos enfants en 'adeptes'...

« Laissez vos enfants regarder la télé, ne les empêchez pas, car le document qui va suivre vous démontrera qu'il vaut mieux prévenir... que guérir. C'est parti ! »

On verrait défiler les photos de Mike que Mary a toutes conservées : Mike à sa naissance, Mike à un an, Mike à deux ans, Mike à cinq ans, Mike à l'école, à l'université, puis... la tragédie, l'épouvantable tragédie, les murs de la secte à Boston, dont le silence traduirait l'horreur qui se tait et *les enfants qui ne sont plus là pour parler*, les images des immensités du Québec où il s'est perdu, les témoignages de la police... Un policier dirait, par exemple :

« Vous savez, on ne fait que notre travail. Jusque dans les situations les plus difficiles, les endroits les plus reculés, avec les gens les plus malhonnêtes et les mieux armés, qui possèdent parfois des armes dont nous ne disposons pas nous-mêmes. »

S'il ne parlait pas du tout de Mike, cela ne faisait rien. Les gens comprendraient, les parents s'inquiéteraient. Les enfants verraient les vidéos et on leur dirait, comme en France : « Tu vois, c'est mal, il ne faut jamais aller là-bas quand tu seras grand. » Ils comprendraient tous que c'était vrai, à quel point c'était horrible, et ils ne feraient plus souffrir leurs parents, ni ne provoqueraient leur inquiétude dont vraiment personne n'avait besoin. Parce que les reporters connaissaient leur boulot, et que si Clarck Jannings passait à la télé, alors *le terrible secret serait révélé*, et ce serait vrai pour tout le monde, parce que tout le monde savait bien que ce qui passait à la télé ne pouvait qu'être vrai. La loi de l'Audimat était formelle : *Ce qui vous touche est vrai, parce que ce qui est vrai vous touche !*

Ce serait... LA CONSÉCRATION.

Ainsi, le couple Jannings et leur unique enfant bien-aimé, *le petit Mike*, revenaient-ils chez eux, à la maison, dans le soulagement et la joie la plus totale. Tout était enfin comme avant.

Tout ? Non, seul un petit doute isolé résistait dans un endroit reculé du cerveau de Clarck Jannings. Comme s'il n'avait pas fait le travail jusqu'au bout... Impossible !

Pourtant... Mike ne semblait pas tout à fait conscient de l'effroyable tragédie psychologique qu'il venait de vivre. Après tout, il était dans une crise. Oui, c'était ça, Mike était dans une crise, et Miss Horseface leur avait dit ce qu'il fallait faire à ce moment-là. Car Mike, inévitablement, était encore en état de dépendance, et il rechuterait tout aussi inévitablement, *pouf!* dans la secte, si Clarck et Mary Jannings ne faisaient quelque chose pour lui. Le Professeur Clarck Jannings en était sûr, plus sûr qu'il ne l'avait jamais été depuis le début de ces semaines éprouvantes : il avait définitivement toujours un moyen d'apporter son aide à son pauvre fils, et il le ferait *comme saurait le faire la meilleure des mères...*

Cette nuit-là, Clarck fit encore un de ces cauchemars étranges et récurrents, dont seul son inconscient avait le secret. Un rêve avec des clefs, des portes et Clarck enfant. Assis sur le sol de la cuisine maternelle, il tient la petite poupée de son enfance entre ses bras. Puis la poupée lui glisse des mains et se dirige lentement, maladroitement, dans une autre pièce. La porte claque. La clef tremble et la porte s'entrouvre sur une gigantesque poupée, absurde et repoussante, sale et puant le whisky à plein nez.

Puis la poupée redevenue petite et magnifique lui échappe des bras à nouveau et retourne dans une autre pièce, et le cauchemar recommence. Et recommence. Et recommence. Et d'autres poupées immondes toujours plus nombreuses arrivent de tous côtés. Parfois, plusieurs d'entre elles se présentent à la même porte, toutes identiques, avec toutes la même odeur oppressante de whisky.

Si Clark Jannings n'arrive pas à les chasser, il a au moins su élaborer avec le temps une astuce pour ne pas les faire apparaître : maintenir dans ses bras aussi longtemps qu'il le peut sa petite poupée magnifique. Mais sa poupée veut fuir, elle se plaint et gémit. Clark sait pourtant qu'il doit la protéger, que sans ça elle sera en danger, que sa véritable sécurité est dans ses bras, sinon elle deviendra une grande poupée hideuse à l'odeur de whisky. Mais cette solution fonctionne de moins en moins. Car parfois même, entre ses bras, la petite poupée meurt de ne pas pouvoir partir.

Et à ce moment-là les grandes poupées immondes arrivent toutes seules...

7.

Une histoire qui n'en finit pas...

Mike était redevenu « comme avant ». Il avait même prononcé quelques critiques, peu nombreuses mais *fort révélatrices*, contre la secte par laquelle il avait été attrapé à Boston, ce qui avait réjoui ses parents.

Mary Jannings lui avait conseillé (suivant en cela l'avertissement de Miss Horseface) de jeter tous ces bouquins affreux qui lui avaient tant fait tourner la tête. Mike avait froncé les sourcils mais n'avait rien répondu. Ça faisait longtemps qu'il n'avait pas vu sa mère aussi joyeuse qu'à cet instant-là, et peu importait pour elle car il était enfin *redevvenu comme avant*.

Son père lui avait dit combien il s'était inquiété pour lui, et qu'ils étaient dès le premier jour après leur rencontre partis voir une association qui défendait les familles agressées, parce qu'ils étaient vraiment *très très très inquiets*. À son grand étonnement, Mike avait là aussi paru surpris (il ne comprenait pas à quel point on l'aimait ; on avait tout fait pour lui, en le choquant le moins possible évidemment).

Mike leur avait dit qu'il avait fait à Boston plusieurs choses dont il était fier, comme diriger des clarifications sur des éléments douloureux tels que des avortements, des décès... et que selon lui les personnes clarifiées avaient affirmé en avoir ressenti un bien-être incontestable et une meilleure compréhension de leur histoire personnelle.

Mike était surpris de l'angoisse presque irrationnelle que son attitude avait provoquée chez ses parents. Chaque fois que Clarck répétait, par exemple, *on était très très inquiets*, il fronçait aussitôt les sourcils et son regard paraissait plus concentré, plus vif. Il ne disait rien, détournait ensuite la tête et regardait ailleurs. La vérité, pensait Mary Jannings, est que Mike s'en foutait. Il s'en foutait totalement et ne pensait à ce moment-là qu'à reprendre ses études. Et Mary avait raison.

Mary et Clarck Jannings avaient eu raison. Ils avaient agi avec le plus grand « tact » et rapidement. Le couple Jannings avait récupéré son fils des mains d'une secte effroyable et Mike

continuerait ses études de philosophie et il deviendrait un professeur d'université qui ferait la gloire de ses parents.

Les voisins n'avaient pas applaudi Clarck et Mary Jannings lorsqu'ils étaient rentrés avec Mike, mais ils étaient tous au courant de l'horrible histoire, les amis de la famille Jannings également, et bien sûr toute la grande famille elle-même. La planète entière chantait leurs louanges en secret (pour ne pas ridiculiser *ce pauvre Mike*) et bien plus tard saint Pierre les accueillerait au paradis en leur remettant l'oscar des parents les plus dévoués. La famille Jannings était normale et tout allait pour le mieux.

Trois jours après son retour, Mike avait déjà trouvé une petite chambre à louer sur Brockton. Il n'était pas resté longtemps à Falmouth mais ses parents n'avaient évidemment rien contre l'idée qu'il soit légèrement indépendant. On était déjà en août, et bientôt les cours recommenceraient. Mike obtiendrait son diplôme de troisième année, reconnu par l'État, il aurait un travail normal, et peut-être un jour des enfants en qui il aurait la même confiance que ses parents eurent en lui. Et pour un peu, ce jour-là, Clarck essuierait-il encore une petite larme...

Mike était pourtant reparti si vite ! Son père lui avait appris en riant qu'il faudrait désormais l'appeler « Monsieur le

Professeur Clarck Jannings spécialiste du problème des sectes ». C'est là que Mike avait semblé plus surpris que jamais. Clarck avait réellement été très rapide : il avait pris sans hésiter une seule seconde toutes les dispositions pour aider son enfant, et maintenant il en aidait tant d'autres ayant le même type de détresse psychologique.

Mike avait en fait cessé d'adopter son attitude critique au bout de deux jours. Et même pendant ces deux jours, ses commentaires avaient été si peu accusateurs ! Il n'avait jamais parlé des membres de sa secte comme d'une « bande de cons » selon ce qu'avait pourtant prévu Miss Horseface.

Puis Mary avait reçu un coup de fil d'une dame extrêmement polie qui souhaitait parler à son fils. Connaissant l'hypocrisie des sectes, elle avait tout de suite pris peur. Mike avait attrapé le téléphone, l'avait décroché de sa base sur le mur et il était parti avec dans sa chambre. Comme Mary s'en doutait, elle apprit juste après que c'était bien « eux » qui avaient appelé.

Ils recommençaient donc imperturbablement à manipuler leur enfant... Clarck et Mary Jannings savaient ce qu'ils avaient à faire : renforcer son antagonisme, ou sa lucidité (ce n'était qu'une seule et même chose)...

Mais Mike était parti très vite. Était-il allé à Brockton, ou avait-il prolongé son trajet jusqu'à Boston, retournant sans résistance dans le piège infernal ? Hypnotisé comme un drogué, comme la proie vulnérable qu'il ne pouvait cesser d'être ?

Mike était reparti. Ses parents recommenceraient à communiquer avec lui dans la plus grande prudence avec le tact qu'ils savaient démontrer. Après tout, s'ils avaient la preuve que Mike allait bien à l'université de Brockton, cela voudrait dire qu'il aurait au moins un environnement social dont il ne serait pas coupé comme, selon l'avis informé de Clarck, lorsqu'il était à Boston, sous *leur* emprise (*maléfique*) (*et diabolique*).

Mike avait ensuite appelé son père pour qu'il lui amène dans la Buick les affaires qui lui appartenaient à Falmouth. Clarck avait tout rassemblé et put ainsi aller vérifier que son fils avait bien emménagé dans son nouveau studio.

Mais ce coup de fil, l'autre jour ?

Clarck se doutait bien qu'ils devaient lui tourner autour, d'une manière ou d'une autre. *Eux* qui avaient tenté de le séquestrer, *eux* qui l'auraient peut-être torturé, *eux* qui n'avaient pas assez honte de tout ce qu'ils avaient dû lui faire subir pour avoir l'intelligence d'arrêter là leur harcèlement infernal. *Eux* qui

n'avaient donc pas la moindre once de morale, *eux* qu'il faudrait donc tuer avant que EUX ne nous tuent.

Le Professeur Jannings s'était alors remis à ses articles pour avertir le monde entier de cette menace continue que pouvait s'abattre sur tous les parents, n'importe où, et de toutes les manières.

Clarck était très investi, il se sentait personnellement impliqué et savait combien cette douloureuse *question des sectes* mettait en fait le doigt sur une *menace pour l'intégrité de l'individu*, menace qui pesait sur ce qu'il avait en lui de plus profond et de plus intime.

Il allait faire publier un nouvel article sur « Le mal en tant que fondement de l'homme et du monde, et le danger du développement personnel qui repose sur le fantasme d'une évolution réelle de sa personnalité fondamentale. » Un titre un peu long, mais dont la longueur même évoquait celle des intitulés de mémoires universitaires.

Clarck aurait bientôt sa place au plus haut niveau, et il pourrait avertir de plus en plus de parents du danger des sectes. Peut-être même que Mike, avec ses études de philosophie, pourrait le rejoindre dans sa bataille et trouver avec lui ce en quoi on pourrait dévoiler au mieux la perversité idéologique des sectes.

Pour le moment, il se concentrait sur son article de la semaine prochaine pour la *Revue Catholique des Humbles Familles de Cape Cod*. Il avait du mal à trouver en quoi les procédés de « Clarification » devaient être trompeurs. Il y avait ces données médicales qui interdisaient que le cerveau soit prêt à enregistrer la mémoire à un âge auquel la « Clarification » prétendait pouvoir ramener la conscience d'un individu. Mais pourtant... perdait-on complètement la mémoire de sa vie, finissait-il par se demander, lorsqu'on entrait au paradis ? Il y avait bien sûr ce philosophe français, Begson... (ou Becson ?) qui affirmait avoir démontré que des rapports entre matière et temps interdisaient au cerveau d'enregistrer la mémoire, quel que soit l'âge ! Clarck n'y comprenait rien.

Mais quoi qu'il en fût, et quelle que fût la vérité, il ressentait en lui une « intime conviction » extrêmement tenace. Son intuition lui indiquait que sans le moindre doute :

1. on ne pouvait conserver la mémoire de toute sa vie,
2. si on tentait de la retrouver, on aurait tendance à la transformer aussi longtemps qu'on essaierait,
3. si on essayait vraiment de retrouver des souvenirs très anciens, on finirait par se faire manipuler-exploiter-violer par le premier venu assez tordu ou assez violent pour ça, et...

4. ça n'avait de toute façon vraisemblablement aucune importance : car *l'Avenir était devant nous !*

Clarck Jannings en ignorait totalement la raison, mais ces quatre points étaient pour lui d'une telle évidence qu'il ne perdait pas une seule seconde pour en douter. Le doute n'était pour son esprit rapide synonyme que d'angoisse et de douleur bien inutiles ! Il composerait donc son article sur cette base et il viserait juste à tous les coups. Pas de raison de douter de soi à ce niveau. Les générations du futur vers lesquelles il avait les yeux fixés l'admiraient pour sa fulgurante capacité d'intuition.

Il hésitait pourtant encore sur le choix d'un titre. Il commençait en général toujours par le titre. C'était d'ailleurs ce sur quoi le rédacteur en chef du journal portait son attention, avant tout. La *Revue Catholique des Humbles Familles de Cape Cod* était en perte de vitesse depuis des années. Ils n'avaient plus que le mot « promotion » en tête. La concurrence de magazines plus attrayants comme ceux qui portaient sur les voitures, le baseball, les nouvelles technologies ou la programmation des chaînes de télé, était implacable. Il fallait DU TITRE ! Le titre le plus percutant faisait remporter à son auteur la publication en première page de l'article correspondant. Après tout, se disait Clarck, si c'était pour avertir les familles, il pouvait jouer le jeu.

Et avec l'expérience il réalisait que les titres et articles de type *alarmant* étaient ceux qui « frappaient » le plus facilement. Lorsqu'on glosait sur la sécurité des enfants, les parents les plus « cool » pouvaient se précipiter dans l'affolement pour arracher les derniers exemplaires. Selon les vendeurs, les vieux achetaient même plusieurs journaux pour les distribuer ensuite à leurs petits-enfants ou à des amis ayant des enfants. Les statistiques le montraient : tous journaux confondus, depuis vingt ans, excepté le jour de l'élection présidentielle, les articles du genre « Votre enfant dans une secte : que faire ? » avaient le plus d'impact, et même de très loin devant les variations du prix du baril de pétrole, le cours du dollar ou la dernière guerre débile dont tout le monde se foutait.

Ainsi s'attardait-il à formuler le meilleur titre possible, assis devant le téléviseur qui diffusait une émission sur la recherche des personnes disparues. Ça marchait même à la télé : imparable ! Comme toujours, une fois le titre trouvé, Clarck le savait, le reste viendrait naturellement. De toute façon il n'était pas assez naïf pour imaginer que les « lecteurs »-zappeurs lisaient une seule ligne de l'article ; ni même, s'ils le lisaient, qu'ils sauraient en retenir autre chose que le titre. Ce qui accentuait encore l'attention qu'il fallait apporter à celui-ci. C'était un choix des plus délicats. Il fallait *faire simple pour toucher au cœur* : c'était la règle !

Quel qu'était le niveau de bêtise auquel pouvaient s'abaisser les lecteurs de titres de Cape Cod, il n'était en général pas assez bas pour ne pas s'offusquer d'un titre trop simple. « Le Président est idiot ! », « La guerre continue et c'est pas bien » ou « On a une super-technologie ! » faisaient sourire même les paysans du fin fond du Maryland. Par contre, concernant les sectes et leur fort contenu émotionnel, c'était une curiosité du journalisme : cette règle-là n'existait tout simplement pas !

Le titre pouvait être aussi stupide qu'il était possible ; plus il était dramatique et plus il faisait vendre. Sans aucune condition d'intelligence minimale ! PAS-LA-MOINDRE. C'était tout un art ! Clarck Jannings passait donc sa soirée à rechercher le meilleur d'entre eux (le plus émotionnel) pour présenter son article, cherchant avec le minimum de retenue à *toucher au cœur*, règle n°1, 2 et 3 tout à la fois du journalisme moderne :

« SEREZ-VOUS UN JOUR 'CLARIFIÉ' ??? »

**« DEMAIN, UNE JUSTICE PARALLÈLE :
VOUS OU VOTRE ENFANT 'CLARIFIÉ' SANS
AUTRE FORME DE PROCÈS ! »**

**« Votre enfant... volé,
sa mémoire... ‘clarifiée’ ! »**

« LA ‘CLARIFICATION’ VOUS GUETTE... »

**« L’ÉPIDÉMIE CLARIFICATRICE S’INTÉRESSE À...
VOTRE ENFANT ! »**

Clarck avait trouvé ! Ce serait : « CLARIFIONS LES CLARIFICATEURS ! »... si le rédacteur en chef acceptait ce titre. Il refusait de plus en plus souvent les titres ne faisant pas explicitement mention de « ...VOTRE ENFANT ! ». L’enfant était un thème *accrocheur* au niveau de l’angoisse ; et donc très *vendeur*. Et puisque de nos jours l’argent manquait... on n’allait pas le laisser aux sectes qui menaçaient tellement l’avenir des enfants !

*

On était déjà en octobre et Mike n'avait donné aucune nouvelle depuis son emménagement à Brockton. Pour lui parler, Clarck et Mary étaient sans cesse obligés de lui téléphoner. Mike disait qu'il allait bien, sans rien ajouter. Qu'il reviendrait plus tard, qu'on verrait, qu'il n'avait pas le temps tout de suite... Clarck avait donc pris la décision d'aller le voir sur place. Et ce qu'il vit n'apaisa pas du tout son inquiétude...

Clarck avait sonné et le sourire de Mike qui venait ouvrir la porte s'éteignit brusquement lorsqu'il aperçut son père. La secte devait lui manipuler l'esprit pour, comme elles le faisaient toutes, discréditer à ses yeux l'image de ses parents. Classique. Clarck était un homme averti. Il s'en doutait. Il savait.

D'ailleurs il n'avait pas eu l'impression, lors de sa visite, que son fils était heureux. Mike semblait réprimer quelque chose, comme si au fond de lui-même il était excédé...

(par la pression sectaire)

Tout au fond, au fin fond de sa conscience, s'agitait sans aucun doute une pensée que les clarificateurs sans scrupules avaient dû y placer, comme une pensée horrible sur ses parents, ou n'importe quoi qui fasse qu'il se sente mal en leur présence.

Clarck faisait tout pour être délicat, et plus que jamais AGIR AVEC TACT. Ne pas le brusquer. Et ça semblait énerver Mike en proportion. La manipulation mentale qu'il avait subie en séances de clarification devait lui suggérer hypnotiquement quelque chose du genre : *je suis excédé par mes parents qui me tournent autour. Et plus ils sont prévenants et agissent pour mon bien, plus ça m'énerve*. Tout simplement diabolique ! Tout pour faire en sorte d'éloigner l'adepte de sa famille, d'autant plus que sa famille cherchera à l'aider et sera par conséquent un danger pour la secte.

Que pouvait encore faire un père, dans de telles conditions, dans un jeu aussi machiavélique, pour aider son jeune fils ? À Clarck il paraissait évident que les parents n'étaient jamais assez prévenus face aux criminels de la manipulation de l'esprit. *À chaque nouveau signe d'éloignement de l'adepte pouvait correspondre une habile suggestion hypnotique implantée par les ennemis les plus redoutables des parents*.

Mike allait vraiment très mal, aux yeux de son père. Pendant que celui-ci lui parlait de ses nouvelles fonctions de « Professeur », Mike fumait cigarette sur cigarette. Son regard était mauvais. Sa voix, sans avoir rien d'arrogant, avait toujours le même ton.

Clarck voyait bien que son fils lui cachait quelque chose, et il détestait réellement plus que tout cette hypocrisie. Pourquoi Mike se sentait-il obligé de jouer ce jeu avec son père,

lui qui l'avait assuré tant de fois qu'il désirait une bien meilleure communication entre eux... Pourquoi s'obstinait-il ?

(ce petit crétin)

Les questions que Mike avait ensuite posées à son père avaient été directes, précises, et plus Clarck tentait de le rassurer plus elles avaient tendance à prendre de la vitesse, comme en rafale. « Est-ce que c'est un interrogatoire ? » avait-il fini par lui demander. Clarck ne se ferait pas avoir. Il savait très bien que c'étaient les méthodes des sectes, comme écrit dans tous les journaux. Il était bien assez fort pour leur résister, et ce n'était pas Mike lui-même qui réussirait à l'embrigader !

(ce pauvre con)

Les questions de Mike étaient d'une étrange insistance. Il cherchait à briser le fort caractère de son père. L'idiot ! Elles étaient toutes, plus ou moins, du même type. Mike voulait savoir par exemple ce que Clarck connaissait de l'association AA AVR. *Qu'est-ce que Horseface avait fait de sa vie* (qu'est-ce qu'on en avait à faire ?)... *Qui étaient les conseillers qui travaillaient dans*

cette association : qu'avaient-ils fait, chacun, de leur existence ? À quelle branche précise de la psychologie appartenaient-ils ? Quels étaient les résultats concrets, les statistiques, de chacune de ces spécialités ? N'avaient-ils pas tous connu un échec dans leur vie pour rejoindre l'association ? (ça ne ferait si c'était vrai qu'un argument de plus en faveur de leur crédibilité !) Qui étaient les gens qui travaillaient contre les sectes ? Sur la base de quels principes les attaquaient-ils ? Comment définissaient-ils ce qu'étaient des 'sectes' ? Pourquoi ne passaient-ils que par l'opinion et rarement ou jamais par les tribunaux pour les attaquer ? Quelles preuves vérifiables par tout un chacun de leur malfaisance pouvaient-ils avancer ? Pourquoi ne les avançaient-ils pas pour en finir dans un procès en bonne et due forme ? Que savaient-ils défendre, eux ? Clark avait-il des informations réelles à ce sujet, qu'il avait lui-même vérifiées sans risque d'erreur ou de fausse interprétation ? À laquelle de ces questions Clark pouvait-il apporter un début de commencement de réponse ???

Ses questions avaient été trop agressives. Elles étaient aussi trop rapides, trop nombreuses, même Mike avait fini par s'en rendre compte, et il avait stoppé net.

Dans la petite chambre où il vivait, des dizaines de toiles étaient posées les unes contre ou à côté des autres. Mike avait rallumé une cigarette. Il regardait vaguement les toiles richement colorées qui lui renvoyaient son regard en une

multitude de réponses différentes. Car sur chacune de ces toiles, quelle que fût leur configuration propre il n'y avait que des yeux, partout ; des yeux par centaines sur chaque tableau. Sur certains d'entre eux, des myriades de monstres miniatures se côtoyaient, sans laisser le moindre espace libre, formant une nouvelle et très curieuse espèce de *puzzle*. Ces yeux exprimaient-ils le regard omniprésent de la redoutable secte, l'œil totalitaire de *Big Brother* ?

Clarck avait en tout cas l'impression très claire que ses peintures rendraient Mike de plus en plus immature. Son fils avait une attirance étrange vers une forme de sensibilité qu'il trouvait dangereusement navrante. Une nouvelle lubie qui pourrait encore l'éloigner de ses parents. Mais il la respectait.

(comme toutes ses autres conneries)

D'abord la secte. Ensuite sa « peinture » avec sa récente petite « vocation artistique » qui n'aboutirait à rien de sérieux : on raisonnerait Mike tout doucement, étape par étape...

Que connaissait-il d'ailleurs, lui-même, aux véritables objectifs de l'organisation pour laquelle il avait travaillé ? Mike qui était si prompt à la critique impitoyable et facile... Clarck lui posa donc la question, dont il n'avait rien à faire pour lui-même

(il n'était pas une proie facile !), mais c'était un excellent moyen de faire réaliser doucement à Mike qu'il n'en savait pas plus sur cette organisation que Clarck n'en savait sur la sienne. Et après l'agressivité de son précédent interrogatoire, Mike lui avait ouvert une voie en or pour lui permettre de placer sans risque ses propres critiques, sa propre « machine à critiques », comme un bâton de dynamite projeté avec habileté à l'intérieur de la solide mécanique mentale du conditionnement sectaire ! C'était l'occasion rêvée, offerte par Mike lui-même, telle une perche inconsciemment tendue à son père pour qu'il sache le ramener à la raison...

Mike avait enfin souri, mais d'un sourire dont toute méchanceté ne semblait pas éteinte. S'il croyait tenir une future victime...

Il avait ensuite répondu à son père que c'était un système, ou un ensemble de techniques dont le but était de « résoudre des problèmes » (*pauvres dépressifs*, pensa Clarck Jannings, *c'est donc vers vous que se dirigent les handicapés de la vie !*). De quoi avaient l'air les critiques acides de Mike contre les quelques échecs personnels des conseillers de l'Association Horseface, en face de ces organisations sectaires qui étaient donc selon lui-même des aimants à désespérés ?

Mike avait aussitôt enchaîné sur une nouvelle question. *Quel était le plus grand but de Clarck dans la vie ?* Clarck n'en pouvait plus de toutes ces questions idiotes, mais pourtant il ne

mit pas une seconde pour lui répondre : être un bon père de famille. Dans son esprit, c'était clair et net, sans la trace d'une hésitation. Être le meilleur père possible. Et Clarck Jannings ne trichait pas : c'était *son* but, le but de toute sa vie. *Protéger ses enfants*. Du moins le seul enfant qu'il avait réussi à avoir. Lorsque Mike lui demanda s'il avait déjà remarqué que, entre lui et ses buts, il y avait des obstacles, ça lui sembla si évident qu'il faillit presque ne pas répondre.

Clarck comprenait soudain ce que Mike était en train de faire : une sorte de méthode standard de sensibilisation pour faire d'une personne équilibrée et faisant face à ses problèmes, un adepte déprimé implorant qu'on lui dise comment gérer sa propre vie... Horseface l'avait également averti contre ce danger-là : « Ils jouent sur vos problèmes, vous font chuter, et de là ils vous ramassent en petits morceaux et attendent votre argent en vous assurant qu'ils ont la colle magique pour les recoller... »

Mike rouvrit la bouche et demanda à son père s'il arrivait à surmonter ces obstacles.

« Pas complètement, lui répondit Clarck, pas toujours. Depuis que tu es sorti de cette secte, j'y arrive beaucoup mieux. Ça demande des améliorations, bien sûr. Bien sûr. Il y aura encore du travail... Ta... peinture... par exemple, je... » Clarck s'interrompit lorsqu'il leva les yeux sur son fils.

Mike, bouche bée, fronçant les sourcils, avait renoncé. Il se retourna vers la fenêtre, sans rien répliquer.

(Alors, on ne joue plus Mike ? On voit qui est le plus fort, hm ?)

Clarck Jannings, qui n'était pas plus professeur que vous ni moi, n'était pas non plus une proie facile. Mike lui-même s'en était rendu compte, finalement. Clarck Jannings avait raison, et il n'était pas une proie tout court. *Eux* avaient tort, et ils venaient tous de le réaliser. Il avait gagné. Clarck Jannings avait remporté la partie, il était le plus fort de tous. *Pas une proie.*

Les gens qui rentraient dans cette secte n'étaient pas si forts, ils n'étaient pas les meilleurs au grand jeu de la vie. Contre ce qu'ils prétendaient, les adeptes étaient bel et bien des *faibles*, des gens qui avaient des problèmes. Mike, implicitement, l'avait avoué.

À côté de ces adeptes, ceux qui travaillaient pour l'association AA AVR ou les parents venant y prendre conseil n'avaient pas tant de difficultés (et celles qu'ils connaissaient n'étaient jamais que temporaires). C'était surtout... *à cause des enfants qui faisaient tant de bêtises parce qu'ils étaient si*

vulnérables. Non, ils n'avaient pas tant de problèmes. Et eux, au moins, au lieu de perdre leur temps avec des fantasmes d'enfants, ils utilisaient leur énergie pour protéger leur famille.

L'air de rien, la coquille si fermement soudée de l'univers sectaire venait de s'entrouvrir sous les efforts astucieux de Clarck Jannings qui était le plus fort, et elle mettait cruellement à découvert sa répugnante faiblesse fondamentale. Bien en lumière. Ils étaient *faibles*. Clarck avait raison.

Avant que Clarck Jannings ne quitte son fils qu'il aimait tant (Clarck était resté presque une heure avec Mike, lui apportant le réconfort et le soutien indispensables à une ancienne victime d'un embrigadement psychologique), il fit allusion, par mégarde, à l'attitude qu'il avait eue après que Mike ait invité ses parents à Boston, et qu'il l'avait alors rassuré sur sa tolérance la plus large, tout en se précipitant dès le lendemain à l'Association Horseface, parce qu'il était *très très inquiet*. Mike, qui n'en finissait plus de raconter n'importe quoi, avait semblé alors vouloir relancer la discussion en notant une certaine forme d'hypocrisie qui n'était pas exactement, du point de vue de la tolérance...

Cette fois-ci, Clarck en avait ras-le-bol. Il avait tout fait pour lui, il discutait avec ce pauvre enfant de n'importe quoi

depuis plus d'une heure, il avait fait une longue route depuis Falmouth pour venir jusqu'ici, et il fallait encore qu'il se retape la même en sens inverse, *SANS COMPTER QU'IL N'AVAIT PAS ENCORE MANGÉ !*

Un peu de fermeté ne ferait pas de mal à Mike, il fallait qu'il apprenne à être un peu plus raisonnable. Clarck ne savait plus trop quoi dire, mais il interrompit là la discussion avant qu'elle ne recommence. Mike avait semblé retrouver un excellent moyen de discuter encore et encore... et son père sentait juste qu'il avait vraiment envie de prendre l'air et d'aller manger, pas de se lancer dans une conférence-débat sur des idées abstraites. Mike avait dit : « OK. Comme tu veux. »

L'imbécile ! Clarck Jannings embrassa néanmoins son fils et fit un sourire qui, certainement, l'aiderait à tenir bon. Puis il sortit. C'était bizarre, en y repensant : Mike lui avait-il dit au revoir ? Il ne le savait plus. Mais il allait pouvoir manger et dire à Mary qu'il avait un peu... restimulé (!) ce brave garçon. Clarck était parti, et dans la nuit froide et totale il s'était dirigé vers sa vieille Buick.

Aaahh... ces sacrés enfants !

Décembre arrivait doucement, l'hiver rafraîchissant jour après jour la petite ville portuaire de Falmouth. Clarck et Mary Jannings étaient presque heureux. Ils avaient affronté un lourd problème avec ce sacré Mike Jannings, le petit Mike qui faisait invariablement toutes les bêtises possibles depuis sa plus tendre enfance. Mais enfin, il était encore leur enfant. Ses parents lui payaient des études de philosophie à la fac de Brockton (il s'arrangeait toujours pour faire des choses que personne d'autre que lui ne faisait...) et il deviendrait un petit professeur de philosophie classique dans une université classique. Il aurait aussi une fiche de paie, tous les mois. Une femme et des enfants qui feraient l'orgueil des grands-parents. Une maison. Une voiture.

Et un chien !

Mais ni Clarck ni Mary n'en étaient complètement sûrs. Avaient-ils retrouvé leur *petit Mike* ? Ils avaient... *un doute*. Plusieurs. Une montagne de doutes. Mike faisait-il vraiment ce qu'il disait faire ? La tension, en fait, chez les Jannings, n'était jamais retombée. Pourquoi Mike se murait-il dans des réponses rapides et discrètes à la question, récurrente : « Ça marche les études ? » et pourquoi était-il plus bavard concernant les toiles qu'il peignait ? Pourquoi Mike n'appelait-il jamais ses parents ? Pourquoi Clarck et Mary Jannings, pour lui parler, devaient-ils toujours l'appeler eux-mêmes ?

Ils ne s'étaient pas revus une fois depuis qu'il avait trouvé (si rapidement) une chambre à Brockton. Sauf le jour où son père s'était lui-même déplacé. Mike à ce moment-là lui avait parlé de ses études. Pour lui dire que la philosophie ne changeait pas forcément ceux qui la pratiquait. Que des gens très doués en sixième ou septième année pouvaient conserver une mentalité d'abruti fini. Des personnalités types pour faire les futurs gourous et construire de nouvelles sectes... avait pensé son père. Mais non, Mike ne paraissait pas réellement intéressé par le fait de continuer ses études. Elles avaient l'air de manquer, pour lui, d'efficacité. Il avait besoin que les connaissances universitaires soient un peu moins des connaissances théoriques et un peu plus des connaissances applicables et appliquées à la vie. Mike avait besoin d'autre chose que de l'Université.

Clarck le sentait : Mike était sous l'emprise de ses anciennes dépendances psychologiques qui l'avaient rabaissé au point qu'il voulait ramener toute connaissance au ras du sol dans le mythe d'une application primaire et matérielle qui ne pouvait qu'être frustrante. Car c'était la malheureuse condition humaine qui ne changerait jamais quoi qu'on fasse !

Son père savait combien cette condition était médiocre, combien les échecs étaient inévitables et faisaient partie du lot qu'il nous fallait porter sur nos épaules tout le cours de notre vie

de labeur et de souffrances... Mike était toujours retenu en arrière par des rêves d'enfant débile, d'un adolescent immature qui voulait « réussir » sa vie. Bêtises et bêtises... pulsions biologiques primaires qui devaient remonter à un vieux traumatisme quelconque dans son enfance. Et dont les sectes se régalaient.

Mike allait-il « péter les plombs », se suicider parce qu'il n'acceptait pas *la dure réalité de la vie* ? Ou tomber dans la drogue ? Clarck et Mary se souvenaient que Mike avait parlé d'un joint qu'il avait fumé avec des amis, un jour... Et le connaissant, connaissant ses mensonges et ses dissimulations, s'il leur en avait parlé une fois, alors quelle quantité incroyable devait-il consommer chaque jour ? Non, c'était sûr. Mike leur en cachait beaucoup. Mike était drogué. Et ce jour aussi où ils l'avaient vu un peu soul ? La face émergée de l'iceberg ! Mike était alcoolique. Et Mike était tombé dans une secte. Il leur aurait tout fait subir !

Le temps passait et Mike ne téléphonait pas. Silence radio. L'enfer allait-il recommencer ? Clarck et Mary Jannings avaient la sombre impression qu'il ne s'était jamais arrêté. Et peut-être même, en poussant la lucidité un peu plus loin qu'ils ne se l'étaient permis jusque-là, n'y avait-il jamais eu un temps où ça n'avait pas été l'enfer. Bon Dieu ! Qu'avaient-ils fait au ciel ?!!

Mike était très certainement, définitivement, perdu. Psychologiquement détruit. Sans espoir de rétablissement. Ils avaient tout fait pour lui, on ne pouvait pas leur reprocher leur excès d'insouciance ! Ils avaient tout fait pour mettre Mike sur les bons rails. Clarck et Mary Jannings n'avaient plus de force, et plus d'idées. La situation se dégradait toujours et il n'y avait rien à faire, sinon prier, prier, et prier...

Ils étaient à *bout*, et pendant ce temps les sectes ne se reposaient pas, elles travaillaient dur, et encore (sans aucun doute) sur l'esprit de Mike. Les sectes étaient *impitoyables*. Les journaux avaient raison. Elles vous usaient... jusqu'au bout !

Fin décembre, Mike était revenu passer deux ou trois jours avec ses parents. Mais il s'était débrouillé pour éviter Noël, le trente-et-un décembre et le premier janvier. Clarck et Mary l'avaient bien senti, mais ils ne savaient pas pourquoi. Ils étaient impuissants. Et ça leur faisait mal. Mike leur échappait, et ils ne savaient plus quoi faire, ni quoi dire.

Alors ils priaient.

Pour Noël, Clarck avait offert un téléphone portable à son fils. Pour améliorer la communication. Depuis ce jour, Mike

ne l'avait pas utilisé une seule fois pour appeler ses parents. Il disait que ça coûtait trop cher d'appeler.

Mike continuait à peindre, mais il ne parlait jamais plus de ses études.

Clarck aurait été ravi de le voir un week-end, au moins un dimanche. Après la messe, ses parents seraient revenus en pleine forme et ils auraient pris l'apéritif et ils en auraient eu, des choses à raconter, sur ce qui s'était passé à l'église ce matin-là... Et ils auraient mangé un repas lourd, imposant, longuement préparé ; tout aurait été parfait, dans la joie et la bonne humeur désinvolte des dimanches après-midi que connaissaient tous les enfants des bonnes familles catholiques.

Mais Mike n'était pas venu un dimanche. Avant le mois de mai (quand il avait participé à une exposition d'art moderne et invité ses parents) il était revenu en tout et pour tout une fois seulement, et précisément... un lundi et un mardi !!

Les jours les plus lugubres de la semaine. Aucune explication. Officiellement aucun cours ces jours-là... C'était comme s'il faisait exprès de choisir la partie de la semaine la moins intéressante, juste pour le plaisir de mettre en évidence le malaise ambiant, évitant les jours où une certaine joie bien conventionnelle aurait pu maquiller le tout, et gommer les aspects négatifs. En Mike, progressivement, semblait croître une certaine forme de méchanceté gratuite, une agressivité permanente.

Clarck et Mary Jannings ne disaient rien. La vérité était que, petit à petit, ils commençaient à avoir peur de leur propre fils. Clarck et Mary Jannings étaient de fervents catholiques.

Ils priaient beaucoup.

Clarck avait finalement trouvé un moyen de rétablir la communication. Car il savait depuis le début où se trouvait le problème réel. Il savait aussi que l'association AA AVR dans laquelle il travaillait avait depuis quelques années son équivalent, en un peu plus développé, à Boston. Si Mike venait y travailler, cela rétablirait sûrement la situation. Il ouvrirait les yeux, découvrirait enfin les dimensions exactes de cette effroyable machinerie de broyage des êtres dans laquelle il était tombé, qu'il en existait beaucoup d'autres, un peu partout, comme celle-ci. Qu'il suffisait d'ouvrir des portes pour les surprendre, tous, se livrant sur des êtres sans défense à leurs abus diaboliques dans des chambres de torture innombrables...

Fort de sa malheureuse expérience il apprendrait à les combattre dans la ville même où il avait été par eux, jadis, ignoblement exploité. Il saurait par lui-même se libérer de leur emprise.

Mike embrasserait ensuite son père et sa mère et... Mais Clarck avait reçu une réponse négative à son dernier coup de fil. Une réponse plutôt ferme. Claire, nette... et violente.

Mike était dans l'impossibilité psychologique de se retourner contre son ancien agresseur. On connaissait bien cette réaction quand il s'agissait de victimes d'agressions physiques, de viols, de vols, de harcèlement. Clarck était de plus en plus désespéré. Il ne savait plus comment l'aider. Mike, en fait, n'avait jamais cessé d'être conditionné. Les parents Jannings s'étaient trompés sur toute la ligne. Leur excès de confiance leur avait fait perdre la tête.

Puis, ce jour du mois de mai, ils avaient reçu l'invitation de leur fils pour une de ses expositions avec un groupe de peintres. Mais cette fois-ci encore ça avait tourné court. Clarck et Mary étaient partis sur Brockton, et ils avaient souri à Mike qui, contrairement aux autres fois lorsqu'ils avaient été seuls entre eux, avait plutôt l'air en forme. Ils avaient souri en prétendant admirer ce qu'il avait dessiné et exposé, bien qu'ils considéraient l'art comme un danger pour lui, vu sa fragilité d'esprit. Que comptait-il faire de cela, excepté se ridiculiser, tomber dans la marginalisation et l'exhibition de sa sensibilité la plus grotesque ?

Mais il ne fallait pas le contrarier. À aucun prix. Ce qu'il faisait là, dans une exposition, entouré d'artistes, démontrait qu'il était très vulnérable. Les Jannings souriaient, mais au fond d'eux-mêmes ils ressentaient l'« art » comme un grand danger, une nouvelle menace.

Et Clarck proposa à son fils de manger quelque part sur Brockton après l'exposition. Mike avait eu alors une réaction étrange. Mary sentait qu'il était sur le point d'accepter. Et Mike avait refusé, se souvenant qu'il avait déjà rendez-vous avec des amis à lui. Mary allait insister. Clarck l'interrompit avant qu'elle ne fasse cette erreur, et Mary se tût parce qu'elle laissait toujours Clarck décider de tout, du moment que ça avait une quelconque importance. Clarck dit à Mike combien il respectait le fait qu'il ait déjà prévu quelque chose, et que cela ne faisait rien, mais vraiment rien du tout, qu'ils se verraient plus tard. Et Clarck souriait. Et c'était la dernière fois que Clarck souriait à son fils, car ni lui ni Mary ne le revirent jamais.

Mike n'était pas venu les voir pour son anniversaire, en juin. Il avait prétexté *trop de travail*. Ses parents le sentaient, pendant leurs brefs contacts au téléphone, de plus en plus agressif à leur égard.

Ils commençaient vraiment à avoir peur de lui. S'il était toujours en relation avec la secte, ce qu'ils avaient deviné par son

attitude distante, il pouvait leur donner la clef de la maison familiale, pour qu'ils aillent y voler de l'argent ou des documents importants pour les prochaines attaques juridiques que préparait l'Association Horseface. Ou, pire que tout, et encore plus machiavélique, ils pouvaient *manipuler Mike* au point qu'il accepterait de faire le sale boulot pour eux.

Clarck prit l'habitude de tout mettre sous clef. Il profita de l'occasion d'une serrure qu'il aurait fallu huiler, pour la changer et changer aussi par la même occasion les serrures de toutes les autres portes de la petite habitation.

Ils ne pouvaient plus rien contre lui.

Clarck avait appelé son fils pour lui souhaiter son anniversaire. Et Mike avait dit *merci*. Il se foutait de lui. Clarck avait encore insisté pour qu'il travaille, comme lui, à l'association anti-sectes proche de sa ville. Et une fois encore, Mike avait refusé sèchement en lui demandant de ne pas insister.

Son père ne voulait que l'aider.

Il ne savait plus quoi faire. Horseface ne savait pas non plus quoi lui conseiller. Elle aussi semblait à court d'idées. Elle

était d'accord sur le fait que la peinture n'était pas le meilleur moyen pour que Mike se réveille enfin. Qu'au contraire elle pourrait dangereusement faire dévier sa sensibilité dans des directions imprévisibles, pas assez contrôlables. Elle ajoutait que le problème des sectes était terrible vu les traces indélébiles que celles-ci laissaient dans le psychisme des adeptes comme Mike.

Son père commença à fouiller les affaires qu'il avait laissées chez eux. Il ouvrait les livres au hasard, cherchant un indice, un nouvel élément qui lui permettrait de comprendre quelque chose, n'importe quoi : il attendait que le destin lui mette entre les mains une nouvelle clef pour aider Mike.

Dans sa chambre, tout un après-midi passa tandis qu'il fouillait partout, prêt à étudier le moindre nouvel indice. Et il ne trouva rien. Mike n'avait laissé, en gros, que des livres. Et rien n'était caché dans les livres. Clarck en avait ouvert quelques-uns et était tombé au hasard sur un passage qui disait que la psychologie ne faisait que de gros bouquins volumineux et des spécialistes divisés en plusieurs centaines de branches différentes, sans orientation générale à l'usage de ceux qu'ils appelaient leurs *patients*.

Un autre auteur expliquait en quoi la psychologie s'était bâtie globalement sur l'échec des religions à apporter une véritable amélioration à la société et aux individus dans leur existence concrète. Mais qu'elle avait elle-même échoué, faute

justement d'avoir su saisir la véritable nature de ces religions qu'elle avait rejetées sans autre forme de procès.

Clarck tournait les pages au hasard. Le passage qu'il avait sous les yeux mettait l'accent sur l'importance des moments de détresse dans la vie d'un homme. Car, était-il écrit, c'est quand un être était confronté face à face à une situation ou à un obstacle qu'il ne pouvait contrôler et qui détruisait sa vie sous ses yeux impuissants, qu'il était à même de changer et d'accepter l'aide qu'on pouvait lui apporter... *Comme Mike*, se dit Clarck en lui-même, *sauf qu'il n'accepte pas l'aide qu'on pourrait lui offrir. Il refuse d'ouvrir les yeux. Mais les sectes sont bien connues pour ça : elles agressent leurs victimes lorsque celles-ci se retrouvent dans la détresse, sous le coup d'un traumatisme qui les submerge, ou d'une situation difficile, tous ces pauvres gens qui ont tant de problèmes...*

Clarck continuait à feuilleter les livres de son fils, sans rien chercher de précis. Il se sentait tellement désarmé face à la situation impossible dans laquelle celui-ci s'était fourré, qu'il ne savait vraiment pas quoi faire de plus utile...

Le nouveau chapitre qu'il lisait maintenant expliquait en quoi la « secte » était à la fois concrète comme l'ambitionnait la psychologie, et totale comme le rêvaient les plus hautes religions, associant une considération terre-à-terre de l'existence à une vision plus large qui tenait compte de la vie dans sa

globalité, ce qui permettait en retour d'éviter à la fois les erreurs des pragmatismes étroits et celles des abstractions irréalistes.

La secte était conçue comme une sorte de religion appliquée. Appliquée au réel. La victoire tant attendue et enfin réalisée de la philosophie antique : *faire que le monde, à tous les niveaux et dans sa globalité, trouve son sens et son harmonie, qu'il aille simplement mieux*. Clarck avait du mal à concevoir ce genre de délire. Il ne pouvait imaginer une réunion de la religion et de la vie quotidienne que comme une illusion qui échouerait comme toutes les autres et qu'il faudrait payer un jour. La religion était selon lui, par définition, opposée au terrestre. Le bien au Ciel, le mal, par essence, sur la Terre.

C'était la vision traditionnelle. La Terre était le monde du mal, celui qui devait disparaître après le jour du Jugement. Pour Clarck Jannings, c'était clair, *la religion au Ciel et l'échec sur Terre, et les vaches seraient bien gardées*. Les idéaux religieux n'avaient rien (ou si peu) à voir avec la vie réelle, et outre que les religions avaient démontré jusque-là l'échec, dans la réalité, de toutes les intentions humaines les plus idéales qui soient, Clarck en avait expérimenté depuis sa naissance la douloureuse inefficacité. Il avait ainsi trouvé dans la séparation religieuse traditionnelle entre Matériel et Spirituel un déchirement qu'il considérait avec ravissement comme la révélation de l'intimité profonde de la vie.

D'où sa haine intense envers ces religions modernes qui fonctionnaient aussi comme des entreprises, ou qui faisaient payer leurs services, car l'argent n'avait rien à voir avec la spiritualité. D'où sa haine également envers les techniques religieuses proposées pour améliorer la communication, les compétences professionnelles ou les capacités créatrices, car le monde terrestre n'avait rien à voir avec le monde céleste. D'où sa haine, aussi, envers les créations prétendument artistiques de Mike, car soit les peintures étaient l'œuvre débile d'un enfant attardé, soit elles devaient être d'une élévation et d'une autorité telles qu'elles puissent recouvrir sans offense les plus grands murs du Vatican.

Les Jannings avaient finalement reçu un appel de Miss Horseface qui leur proposait un moyen de régler pour de bon ce qui était devenu « l'affaire Mike Jannings ». Une fois encore ils allaient suivre ses conseils, même si de plus en plus maussades ils avaient du mal à croire que Mike accepterait la proposition qu'ils allaient lui faire. Car ils ne voulaient ignorer aucune solution possible qui puisse enfin rétablir une saine et transparente communication entre eux. Non, ils s'accrocheraient tant bien que mal à toute nouvelle occasion, à n'importe quelle chance qu'ils auraient encore, si faible fut-elle, de libérer des choses

importantes, de toucher les problèmes *au cœur*, et d'apporter à Mike leur aide plus inépuisable que jamais.

Ils se décidèrent donc à appeler leur fils qui décrocha aussitôt. Mike n'était pas surpris qu'ils l'appellent tous les deux ensemble. Depuis son aventure à Boston, ni sa mère ni son père ne téléphonait plus sans que l'autre ne soit à ses côtés, dans ce qui ressemblait à une bataille qu'il serait trop inconscient de vouloir livrer seul : *parler à Mike...*

Mais lorsque Clarck commença à faire allusion à une émission de télévision, à une équipe de psychologues, à un reportage *sur les sectes*, il sentit l'agressivité de Mike se réveiller d'abord discrètement, puis se dévoiler totalement quand Clarck demanda à son fils d'y participer...

Mike parlant, devant les caméras, de l'horrible épreuve, de l'aide puissante et subtile de ses parents, de la sortie de la secte satanique, et des émouvantes retrouvailles... Tout pour faire voler en éclats la glace entre lui et ses parents, et libérer les larmes abondantes qu'il retenait si durement (Dieu seul savait pourquoi) sous les yeux attendris des téléspectateurs émus : la télévision réconciliant les familles ! La véritable modernité !

Mais Mike était furieux ; Mike, qui n'en avait vraiment pas l'habitude, haussait le ton, disant que tout ça n'était pas le problème de Clarck ni celui de Mary, et qu'ils feraient bien de se mêler de leurs affaires.

L'émission, vraisemblablement, ne se ferait pas. Mais il y avait peut-être eu là un pas de fait vers une meilleure communication. Du moins, c'est ce que Horseface et les conseillers psychologues de l'association en avaient conclu. Pour la première fois, Mike avait... gueulé. Les résistances mises en place par la secte étaient peut-être en train de se briser. Il fallait insister, encore un peu, dans le même sens. Ne pas renoncer à lui apporter leur aide indispensable pour lui, et qui commençait à toucher, peu à peu, ses défenses les plus intimes. Les dernières ! Insister encore un peu, et il finirait par craquer.

Sauf que Mike semblait en effet craquer, mais pas dans le bon sens. Il décrochait de moins en moins souvent son téléphone. Les « discussions » tournaient court, très rapidement. Ni Clarck ni Mary ne savaient dans quel sens le pousser pour qu'il libère enfin les émotions qu'il devait refouler avec douleur. Accepterait-il enfin de sauter le pas, et de critiquer la secte

qui l'avait manipulé ; ou le tabou intouchable resterait-il, avec obstination, bien en place ?

Une des premières journées de juillet Mary reçut une lettre pour Mike Jannings, à l'entête de l'Université de Brockton. Mike n'avait pas mis à jour son adresse dans les registres de la fac. Ou bien l'administration universitaire avait-elle eu besoin, comme de tradition, d'un délai préalable de quelques années pour trouver le temps de faire une modification dans l'un de ses fichiers innombrables...

Mike lui avait dit que s'ils recevaient chez eux du courrier pour lui, ce serait certainement des publicités, et qu'ils pourraient les jeter.

Sa mère avait bien vu le tampon de la fac sur l'enveloppe, et se doutait qu'elle ne diffusait pas de publicités en se servant des fichiers d'adresses des étudiants, mais... puisque Mike l'avait dit... Elle ouvrit l'enveloppe et découvrit les résultats d'examens de Mike en philosophie :

Résultats d'examens
Année #3, Philosophie

Université de Brockton,
Massachusetts.

Jannings, Mike

(# 0567B-C11)

Module 1. 00.00/20. Absent aux examens.

Module 2. 00.00/20. Absent aux examens.

Module 3. 00.00/20. Absent aux examens.

Module 4. 00.00/20. Absent aux examens.

Module 5. 00.00/20. Absent aux examens.

Module 6. 00.00/20. Absent aux examens.

Module 7. 00.00/20. Absent aux examens.

Module 8. 00.00/20. Absent aux examens.

Module 9. 00.00/20. Absent aux examens.

Moyenne générale : 00.00/20. NON REÇU.

Les diplômes sont à retirer à partir du 1^{er} novembre
au secrétariat de votre section.

Nous rappelons qu'en cas de perte,
aucun duplicata ne sera délivré.

Mike s'était inscrit en début d'année, c'était clair, mais Mary ne savait pas quand il avait décidé d'arrêter. *S'il croyait qu'il pourrait vivre en vendant des dessins, cette petite espèce de...* Mary était très en colère. Et Clark, comme toujours, était inquiet. Ils ne réussirent pas à avoir Mike au téléphone.

Mary lui fit immédiatement une lettre où elle lui adressait personnellement ses plus vives félicitations. Que ferait-il de son avenir ? Que feraient-ils, eux, de lui ? Mary ajoutait que Mike avait, comme tous les imbéciles qu'il avait connus à Boston, la même incapacité significative à reconnaître qu'il avait un problème et qu'il avait besoin d'aide.

Mary disait dans sa lettre que cela l'étonnerait vraiment beaucoup qu'il arrive à faire quoi que ce soit avec ses maudites peintures, si c'était à ça qu'il pensait. Elle ajoutait que, peut-être, il pourrait au moins accepter d'en discuter avec eux.

Et Mike n'avait même pas profité de cette ultime occasion (apparemment en or) qu'il n'avait juste qu'à saisir. Comme un lion habitué à la vie en cage et libéré d'un coup dans la savane, il respectait stupidement le même territoire, et restait dans les étroites limites de sa cage alors que celle-ci n'était plus visible et qu'un monde de possibilités s'offrait à perte de vue devant ses yeux incrédules. Mike n'avait rien répondu. *Rien de rien.* Mike n'y croyait plus.

Il s'était passé plusieurs semaines et les lettres les plus alarmantes, envoyées régulièrement, n'avaient jamais reçu de réponse. Clarck était venu plusieurs fois à Brockton et avait ainsi remarqué, alors qu'il attendait sur le seuil, ce petit bouton en haut de l'interphone de l'immeuble qui aurait bien pu être un capteur vidéo. Mike ne voulait jamais répondre lorsque son père appuyait sur la sonnette de son appartement...

Ou bien il était absent.

Ou encore il avait avalé des somnifères et comatait doucement, allongé sur son lit. Ou Mike était déjà mort, et son corps était immobile, sa peau était bleue et...

Clarck n'était sûr de rien sauf qu'il s'inquiétait à mourir pour son fils qui avait besoin d'aide !

Toutes les semaines Clarck revenait à Brockton pour tenter de le voir. Toutes les semaines Mary lui envoyait une lettre. Sans réponse. Clarck laissait des messages sur son répondeur, quelquefois trois d'un coup, où il exprimait désormais toute son inquiétude. Mike ne rappelait jamais. Et le temps passait avec une lenteur accablante.

Un jour du mois d'août, alors qu'il fouillait l'ancienne chambre de Mike, Clarck était tombé sur une cassette vidéo que ses parents lui avaient offerte à sa demande, pour son seizième anniversaire. C'était *Mr. Jones*, où Richard Gere jouait le rôle d'un type assez délirant, excentrique. Clarck se souvenait que son fils l'avait regardée plusieurs fois.

Il glissa la cassette dans le lecteur du salon et s'assit dans son vieux fauteuil. « Mr. Jones » était *grandiose*. Il trouvait toujours un prétexte pour monter sur un toit où il jouait à préparer son envol. Mr. Jones se prenait pour un oiseau. *Débile*, pensait Clarck. Mr. Jones dérangeait le concert de la 9^e Symphonie de Beethoven, parce que le chef d'orchestre dont il prenait la place était pour lui un ignoble conservateur ennuyeux. *Sans intérêt*, pensait Clarck.

Mais Mr. Jones se faisait aussi trimbaler d'hôpitaux en hôpitaux et les psychiatres débattaient sans fin pour savoir s'il fallait plutôt l'étiqueter *schizophrène* ou bien *maniaco-dépressif*. Un jour, assis sur son toit, se rendant compte qu'il n'était pas un oiseau, Mr. Jones qui avait enfin réussi à faire craquer sa psychiatre l'attire à lui, éclate de rire, l'embrasse, et il est guéri.

« J'y comprends rien », murmurait sans arrêt Clarck Jannings en se frottant les yeux devant son vieux téléviseur. Mais, étrangement, un passage précis du film avait quand même piqué sa curiosité...

Une fille d'une vingtaine d'années (comme Mike) était interviewée et filmée, dans une petite pièce, par la jolie psychiatre.

Elle disait qu'elle ne comprenait pas la peur des autres face à la mort, qu'elle n'avait pas peur de la mort, que ça devait être quelque chose de chaud, de réconfortant. Quelque chose qui ressemblerait au confort de la vie fœtale. Elle avait des parents assez rigides. Elle expliquait comment on avait choisi son prénom : en l'écoutant parler, bébé, selon une ancienne tradition chinoise. Ne comprenant rien, ou ne voulant rien entendre, sa mère s'était très vite résignée à lui donner le prénom de son choix : *Amanda*, en référence aux chapeaux qu'elle aimait porter. La fille se suicide à la fin du film.

Mr. Jones était lui aussi interviewé. Il parlait de sa propre insolence dans la vie, de sa légèreté, de ses *exploits* aériens, de sa *liberté* sacrée. Il disait :

« Nous sommes prêts à tout... pour elle. Dites-moi un peu... » Mr. Jones approchait son nez à vingt centimètres de la caméra, il souriait sincèrement et son regard brillant se faisait encore plus intense que jamais :

« Pour... quoi, risqueriez-vous TOUT... vous ? »

C'est bizarre, pensait Clarck, la supérieure de la psychiatre qui tombe finalement amoureuse de Mr. Jones, elle ressemble étrangement à... Miss Horseface : le même visage sec, serré. Mike faisait de plus en plus peur à Clarck : allait-il lui aussi se prendre pour un oiseau et monter sur des toits d'où il pourrait faire une très mauvaise chute, ou sauraient-ils l'aider à temps ?

8.

Fin de l'histoire

Comment imaginer que les épouvantables tourments de la famille Jannings puissent s'être apaisés en ces premiers jours de septembre, alors que ces braves parents catholiques aux qualités humaines reconnues par tous leurs voisins ne savaient toujours pas de quelle manière ils pouvaient *encore* aider leur fils bien-aimé ? Mike, leur *petit Mike*, était manipulé par une secte, il foutait sa vie en l'air, faisait honte à ses parents qui auraient tant voulu qu'il soit *normal*, et leur petit Mike ne leur permettait plus de lui apporter encore leur *aide indispensable*.

Sans compter qu'il allait bientôt monter sur les toits et se prendre pour un oiseau. Qu'avaient-ils fait au ciel pour mériter un enfant aussi vulnérable et qui refusait obstinément

toute aide ? Il ne répondait même plus au téléphone depuis des semaines !

Mary Jannings se laissait sombrer sans résistance dans la dépression la plus totale. Elle répétait à Clarck qu'elle était certainement une mauvaise mère puisqu'elle n'avait pas su aider son fils. Elle avait aussi l'impression d'être une mauvaise fille, disait tout en geignant que sa propre mère, si elle était encore en vie, aurait honte d'elle car elle n'avait pas *bien fait son travail*.

Mary passait alternativement, comme elle l'avait fait toute sa vie, mais maintenant d'une manière bien plus nette, du rôle accusateur de la mère en colère à celui de la fille déboussolée qui avait besoin de conseils et avait honte de ne pas *avoir fait son travail correctement*. Elle se perdait sans retour entre la personnalité virulente de la mère dominatrice et la honte coupable de la fille incapable et qui ne comprenait rien à rien.

La honte et la sévérité avaient toujours été étroitement unies dans son esprit. Celles-ci n'avaient trouvé, à travers son incapacité à *apporter de l'aide à Mike*, qu'une occasion de se dévoiler plus entièrement.

Clarck ne comprenait pas ses lamentations. Il ne saisissait pas en quoi Mary pouvait penser avoir raté son rôle de mère ou n'avoir pas fait ce qu'elle avait à faire. Face à son échec à aider Mike, la colère ou la honte qu'elle ressentait en tant que mère virulente ou fille incapable n'avaient aucun sens pour lui.

Clarck qui considérait de toute façon le rapport mère-enfant comme parfait par nature. Sans colère, sans honte. Juste une sainte union dans un confort et une protection sans limites. De l'amour, de l'amour, encore de l'amour, de l'amour comme une chaude couverture enveloppant les pieds froids de la fragilité humaine... Que venaient y faire, là-dedans, cette forme de sévérité maternelle ou de honte de l'enfant ?

D'un autre point de vue, Clarck et Mary n'étaient pas si différents. Ils partageaient tous les deux, plus ou moins inconsciemment, une forte idée de leur incompétence et de leur vulnérabilité personnelle, et un très net dédain pour tout ce qui devait se construire peu à peu, dans l'incertitude et dans l'attente... D'où leur attrait pour les institutions et la reconnaissance des autorités sociales « indiscutables ».

Il était tout juste onze heures lorsque ce matin-là, le plus sanglant de tous depuis des décennies, Mary Jannings au fond du trou venait de se lever, elle qui depuis son plus jeune âge se réveillait invariablement à six heures. Mary qui, plus fatiguée encore qu'à son coucher, venait d'allumer la télé et la réglait sur CNN.

Les images étaient floues, rapides. C'étaient celles d'une caméra amateur. Un... caméscope. *Mais qu'est-ce qu'ils foutaient sur CNN ???* Les paroles des présentateurs étaient incontrôlées, comme s'ils étaient paniqués, totalement perdus. La plus grande chaîne de télé au monde. Leurs journalistes perdaient la tête. On entendait les sirènes hurlantes de nombreux camions de pompiers. On voyait New York et beaucoup, beaucoup de fumée. Un épais nuage, gras et noir, une masse écumante de haine et de mort se déversait dans les rues de la capitale du monde.

Clarck et Mary Jannings étaient, comme tous leurs voisins, hypnotisés par leur téléviseur depuis déjà plusieurs heures. Ils n'avaient rien mangé. Ça ne leur avait même pas effleuré l'esprit une micro-seconde. Les Tours Jumelles s'étaient effondrées et des milliers de new-yorkais vivant dans le luxe avaient été réduits en une bouillie sanglante en l'espace de quelques secondes. Clarck Jannings qui s'était réveillé plus tard encore que Mary qui, pour le coup, ne disait vraiment plus rien du tout, avait dû comprendre tout seul ce qui s'était passé ce matin. Une phrase lui revenait en tête, de très loin, celle qu'un certain *Musset* avait fait dire par Perdican à Camille, dans *On ne badine pas avec l'amour*, une pièce du théâtre classique français :

« Le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange. »

Le monde, ce matin-là, correspondait exactement à ce que Clark Jannings avait toujours pensé qu'il était en réalité.

Totalement perdu.

Mary Jannings décrocha le téléphone et fit le numéro de Mike. Mike qui, pour une fois, décrocha enfin. Il avait peint toute la journée dans son appartement de Brockton. Il dit d'une voix calme à sa mère qu'il ne voulait plus d'argent de sa part, qu'il se débrouillerait. Mary lui apprit que les deux plus grandes tours de New York s'étaient effondrées, qu'on ne comptait pas les morts. Mike raccrocha. Ce fut la dernière fois que Mary entendit sa voix.

Clark Jannings en avait la certitude : personne ne pouvait empêcher une tuerie aussi dévastatrice. Qui pouvait empêcher des terroristes de détourner des avions s'ils étaient prêts à mourir eux aussi ? Qui ? Clark entendit Mary raccrocher

le téléphone. Elle avait réussi à parler à Mike mais elle ne paraissait pas satisfaite pour autant. Elle essuyait encore des larmes sur ses joues.

Qui pouvait empêcher ça ? pensait Clarck, les yeux toujours fixés sur l'écran qu'il n'avait pas quitté depuis des heures.

Et sûrement pas « eux » se dit Clarck en pensant à l'organisation de son fils. Pour lui, la mort, si elle le voulait, pouvait vraiment gagner, sur la Terre, car c'était son monde à elle, la mort. Si elle voulait, elle gagnait, c'était facile, tellement simple... Qu'aurait fait une organisation comme celle de Mike, contre ça ? Qu'auraient-ils pu faire ? Et pourquoi, s'ils étaient aussi intelligents qu'ils le croyaient sûrement, ne l'avaient-ils pas déjà empêché ? À moins que ce soit eux, les terroristes...

Quels moyens miraculeux ce genre d'organisation qui prétendait avoir les outils pour améliorer *ce monde-ci*, pouvait-elle trouver face à la mort qui se choisissait elle-même, obstinément, sans possibilité d'être raisonnée par qui que ce soit ?

Quels moyens avaient-ils, tous ces crétins qui aimaient ce monde-là, face à la résistance absolue des Jannings qui ne se laisseraient jamais, pour rien au monde (et cela faisait leur fierté), manipuler par les sectes ?

Clarck Jannings en était certain. Ils n'étaient pas capables de manipuler les gens, *personne n'était capable de manipuler personne, face à une résistance acharnée, obstinée jusqu'au bout, jusqu'à la mort.*

C'est ce que Clarck Jannings pensait très fort, et Clarck Jannings *avait raison*. Ils n'en seraient jamais capables. Ni maintenant ni plus tard. Personne ne serait jamais capable de détruire un refus qui s'obstinait sans la moindre réserve, sans limite, jusqu'à la mort. Personne, à part quelques hypnotiseurs tout juste bons à rendre un peu plus hypnotisé, un peu plus fou. Car l'hypnotisme le plus poussé tout comme le terrorisme ne savaient rien redresser réellement.

Et l'organisation de Mike, d'une manière plutôt pathétique face aux sombres et imposantes réalités, ne prétendait jamais réhabiliter que la raison et la petite autonomie de l'individu.

L'état d'être de Clarck et Mary ne s'était pas non plus redressé, depuis ce jour du onze septembre. Ils étaient toujours plus encore obsédés par l'idée d'*aider Mike*, qui revenait comme un leitmotiv, une répétition pathologique et incessante dans l'esprit anéanti des Jannings. Ils étaient littéralement détruits par leur propre et si profond sentiment d'impuissance.

Mike avait fait bloquer la ligne de son portable. Il ne répondait pas aux lettres. Et n'ouvrait pas quand Clark sonnait chez lui. Clark était retourné dans la salle municipale où son fils avait participé à une exposition au mois de mai. Il avait même acheté une petite toile, puisque deux de celles exposées par Mike étaient restées accrochées au mur.

Deux semaines plus tard il était revenu chercher la toile qu'il avait réservée. À sa demande, Mike avait dû y inscrire une dédicace avec les mots que Clark avait choisis lui-même, en demandant qu'on n'indique pas le nom de l'acheteur avant que Mike n'ait écrit la phrase de remerciement : « POUR DEUX AMATEURS QUE J'AIME PLUS QUE TOUT !! » Deux points d'exclamation. Selon le gardien, Mike n'avait pas réagi lorsqu'il avait su. Mike n'avait même pas appelé après ça.

Mike était loin.

Clark avait fini par rappeler Miss Horseface. Depuis quelques semaines, il était bien trop fatigué pour venir travailler à l'association de Chatham.

Mais Miss Horseface elle non plus n'était pas bien. Elle avait la grippe et était irascible. Clark n'aurait jamais cru qu'elle pourrait être à ce point déprimée. Tout ce qu'elle lui dit fut :

« Monsieur Jannings, écoutez-moi bien : je suis malade, et il y a eu cette... catastrophe, à New York, le jour même de la mort de Lætitia...

- Qui est cette *Lætitia* ? interrogea Clarck.

- Lætitia Horseface, Clarck Jannings, ma fille, morte il y a vingt-cinq ans cette année, j'ai tout fait pour elle, vraiment tout, comme vous pour Mike, espèce d'idiot. Tous les enfants sont des crétins. Qu'ils meurent donc dans leurs sectes, qu'ils se fassent sauter dans des avions où ils veulent, je m'en fous. Je ne pense même plus à fonder des associations inutiles pour me protéger de leur malfaisance. Mike, de toute façon, va vous quitter, Monsieur Jannings. Vous verrez, notre association n'arrive à récupérer aucun enfant. Vous m'entendez bien ? AUCUN ! AUCUN !!! Depuis vingt ans, Clarck Jannings. Nous n'avons été que des siphonneurs de subventions publiques, une vraie, une énorme, une gigantesque pompe à fric ! Et vous aussi, vous verrez, vous l'aurez bien profond dans... »

Clarck n'entendit pas les derniers mots. Ils se confondirent avec le bruit du combiné que Miss Horseface raccrochait. Clarck était perdu. Il était tout seul.

Il n'avait jamais parlé à sa mère de ce qu'il vivait avec Mike. Mike allait lui échapper. Comment lui apprendre qu'elle ne verrait certainement plus son petit-fils ? Comment sa mère pourrait-elle lui pardonner de ne plus aider son enfant ? Elle qui l'avait tant choyé lorsqu'il était petit... Si l'enfant de Clarck

s'éloignait, la mère de Clarck allait-elle s'éloigner de Clarck ? Clarck se sentait infiniment seul. S'il perdait Mike pour toujours, il perdrait l'affection de sa propre mère. Il en était sûr.

Absolument certain.

Et il ne pouvait toujours pas vivre sans elle. Elle qui n'était qu'affection et tendresse incarnées. Elle qui lui avait appris à chérir sa poupée comme elle-même avait su chérir son unique enfant...

C'était bien pour ça qu'il s'était marié avec Mary, qui avait le même prénom que sa mère, et du coup aussi le même nom. Mary savait aider, elle aidait surtout Clarck en l'entourant, en lui offrant sa présence, qu'il interprétait naturellement comme de l'amour. Elle faisait son travail, remplissait *son rôle de mère*. Et Mary avait la satisfaction d'avoir quelqu'un à aider. Quelqu'un dont elle prenait soin, à qui elle donnait de l'affection, qu'elle accompagnait en permanence.

Mary, sans Mike, ne pourrait continuer à projeter la direction ou l'autorité qu'elle sentait inséparables du rôle d'une véritable mère, que sa propre mère avait si bien su tenir avec elle. Mais Mary était une *incapable*. Sans Mike, elle ne serait plus une mère, elle serait au mieux cette *filles incapable* qu'elle n'avait que trop été, cette fille qui ne méritait pas d'être.

Et au pire plus rien du tout. Personne ne savait plus lui donner de conseils. Personne n'en avait. Ses parents étaient morts. Mary aussi était infiniment seule.

Dans quelques semaines on fêterait Noël dans toute l'Amérique et dans le monde entier. Clarck et Mary Jannings ne l'avaient jamais fêté sans Mike. Même l'année dernière il était venu quelques jours. Pas cette année. Cette année, Clarck et Mary Jannings seraient seuls pour Noël, la fête de l'enfant unique, l'enfant-roi, et celle de l'enfant martyr... sacrifié pour tous les autres.

Car début décembre, après les tentatives désespérées de Clarck pour reprendre contact avec lui, et les lettres de Mary, Mike avait envoyé une lettre à ses parents disant qu'il ne lisait pas les leurs, et ne les ouvrait même pas, ajoutant que s'ils voulaient vraiment, comme l'avait écrit Mary sur la dernière lettre que son fils avait lue, qu'il redevienne enfin comme le petit garçon qu'il était il y a longtemps, Mike, lui, voulait *grandir* (il avait souligné ce mot trois fois).

Pour cette raison il avait décidé que ce serait mieux pour lui de continuer sa route sans eux, qu'il leur souhaitait quand même bonne chance, et qu'il les aimait encore (*là, Mike avait menti*).

Mike venait de déménager. Leur *petit Mike* qu'ils aimaient tant était finalement mort. Il s'était lentement désagrégé, dissout devant ses parents impuissants. Mike vivait toujours. Pas *le petit Mike*.

Le petit Mike était MORT ! Il ne restait sous sa peau que cette grande créature, monstrueuse, qui avait finalement su prendre sa place, se substituer à leur seul enfant.

Pas de doute, la lettre qu'avait écrite Mike Jannings à ses parents était bel et bien une lettre de rupture. *Ils* l'avaient finalement rattrapé, définitivement. Et ni Clarck ni Mary ne retenaient plus leurs larmes, pleines d'amertume et d'une douleur atroce.

Clarck, assis sur le divan du salon, tourna des yeux noyés de douleur vers Mary qui se tenait debout contre le bord de sa table, la main gauche posée sur son cœur.

« Clarck, j'ai si mal... »

Mary s'effondra d'un coup. Le dos étendu sur le carrelage froid elle avait toujours la main sur le cœur, crispée comme si elle avait tenté une dernière fois de l'attraper... Elle était inconsciente. Les yeux clos. Sa poitrine fit un sursaut, puis encore un autre. Après quelques secondes seulement d'immobilité, la main se détendait déjà et s'étalait au sol le long du corps. Mary ne bougeait plus, sous les yeux horrifiés de Clarck qui n'en pouvait plus de cette vie où il allait d'échec en échec. Il se baissa près du corps de Mary et touchait son visage, puis son cou. Sa main descendait sur son cœur :

« Mary, Mary, Ma... Maman ! Maman ! Mamaaaan !!! »

Clarck était effondré. Elle l'avait donc quitté ! Elle ne l'aimait plus, et Clarck pleurait comme jamais de toute sa vie, même enfant, le petit Clarck n'avait pleuré.

*

C'est lorsque Clarck Jannings allait sortir de chez lui pour se diriger vers son garage, que le téléphone sonna. Il faillit bien ne pas décrocher. Si c'était Mike, il le tuerait comme Mike avait tué sa mère. Clarck voyait rouge. Même la neige qu'il découvrait en ouvrant la porte, tout en laissant l'air glacial et cruel de l'hiver pénétrer à l'intérieur de son dernier refuge, avait à ses yeux une teinte orangée, vermillon. *Clarck était fou.*

Il arracha le téléphone du mur avant de sortir. C'était Greg, son beau-frère chez qui ils avaient passé quelques jours à Chatham.

« Qu'y a-t-il, Greg ? »

- Excuse-moi, Clarck, mais... c'est Martha, lui répondit Greg. Tu sais... eh bien, comment sont les femmes ? » Il étouffa un rire.

« Et alors ?! Dépêche-toi, je suis pressé. »

Le ton de Clarck étonna Greg. Il n'avait pas l'habitude d'être désagréable. Greg ne se souvenait pas, en fait, d'avoir vu Clarck une seule fois dans un état d'agressivité.

« Et alors, Martha a eu comme une... intuition. Mais, je ne sais pas ce qui lui arrive, elle a eu peur de vous appeler. Tu sais, en ce moment... Greg baissa la voix... elle a ses règles, tu sais.

- Non, et j'en ai rien à foutre, Greg !

- Oui, d'accord, bien sûr », répondit Greg décidément surpris par un Clarck qu'il ne reconnaissait pas du tout. Clarck n'était pas comme ça, d'habitude. Jamais !

« Mais elle voulait que je t'appelle. Elle m'a dit : appelle Clarck, fais ce que je te dis !

- Et qu'est-ce qu'elle veut ? Tout est parfait, non ? Tout va bien. Et tu sais quoi, tout va aller mieux. Moi aussi je vais 'améliorer' le monde... à ma façon. Aucune raison qu'on le fasse pas ensemble, non ?

- Bien sûr, mais... Clarck, je ne téléphone pas pour ça. Je veux juste savoir...

- Savoir quoi ? Accouche !!

- Comment va Mary ? Martha, tu sais...

- Mary va très bien. Elle va de mieux en mieux. Et moi aussi ! Waouuuuh ! On s'éclate !!! »

Greg prenait peur. Il reconnaissait à peine sa voix, et aurait eu du mal à jurer qu'il parlait bien à Clarck Jannings, le célèbre professeur. Il avala sa salive et reprit :

« Clarck, je suis ton ami, tu n'as rien à craindre, d'accord ? Alors, dis-moi, comment vas-tu... vraiment ?

- Va te faire foutre, OK ?!! Je m'arrache, tu vois, je m'arrache ET je vous laisse votre super-belle-magnifique planète et tout ça... Vous verrez ! Qu'est-ce que vous allez pouvoir vous éclater sans moi, hm, ça va être bon !

- Où vas-tu, Clarck ? Dis-le-moi...»

Greg n'entendit pour seule réponse qu'un énorme rire de sadique. Il perçut des bruits secs, de chutes d'objets qu'il n'arriva pas à identifier. Il ajouta :

« Clarck, est-ce que tu penses... à ta mère ? Et ton père ?

- ME PARLE PAS DE MON PÈRE !! répondit Clarck, totalement furieux. Si tu savais ce que ce gros porc me faisait quand j'étais petit, tu n'oserais même pas prononcer son nom !

Personne le sait, personne ! Même pas lui ! Il était toujours bourré, le soir, quand il rentrait du boulot ! Ma mère, ma mère, maman, elle me protégeait. Mais lui, il me tournait toujours autour, toujours ! Mais tu sais ce qu'on dit, Greg, avant, c'était avant, la morale dépend de l'époque, et à l'époque c'était pas pareil, on parlait pas de ça, et puis... Qu'est-ce qu'on aurait pensé de nous ?! hurlait mon père. Hein ? Qu'est-ce qu'on aurait pensé de nous !! C'était 'mieux' de se la fermer... FOUTAISES !!! » Le débit de Clarck était impressionnant. « Tu sais quoi ? reprit-il. Dans ma famille, il y a une très grande tradition, qu'ont respectée mon grand-père... et mon arrière-grand-père... et même celui d'avant ! Tous sauf mon père : il oubliait toujours !!

- Clarck, s'il te plaît...

- Oh si ! Tu sais bien, c'est rond, on met sa tête dedans, et après on fait woووо... on fait peur à tous les enfants du monde. Eh ben tu sais quoi, moi aussi j'ai eu un flash, et j'ai pas mes règles, moi !

- Clarck !

- Non, laisse-moi te dire : je viens juste de comprendre à quoi ça sert... et j'adore ce genre de vieilles traditions ancestrales, pas toi ?

- Pas vraiment, non, s'il te plaît, Clarck, attends un peu, si on...

- Et puis, je suis un peu né avec ça autour du cou, non ? Ce sera un peu comme un retour aux sources. Les clarificateurs n'ont pas la moindre notion du véritable poids des grandes

traditions familiales ! Et tu sais quoi encore ? Dans ma vie je n'ai aimé qu'une personne : une poupée. C'est dingue, non ? Elle était comme moi à la naissance, sans ongles, immobile, très sage, je la protégeais, je lui apprenais comment grandir, elle était si obéissante, je lui parlais, j'étais très bon avec elle... tu vois l'histoire ? Maman me répétait tout le temps qu'il fallait que je l'aide à tout faire même la plus petite chose, même pour bouger ses mains, parce que, c'est sûr, elle ne sait rien faire, mais vraiment rien, toute seule. Il faut toujours tout faire pour elle. Elle n'y arrivera jamais toute seule, ça c'est sûr, même la plus petite chose, c'est pas possible, il faut l'aider, c'est sûr. Combien de fois Maman me l'a répété quand je chialais dans ses bras pendant des heures ? Il faut toujours l'aider, toujours. ENCORE ET ENCORE ! SINON ELLE DEVIENT COMME PAPA !! C'est sûr, si elle reste pas mon enfant, si je fais pas tout le temps attention à elle, si je la protège pas, et qu'elle grandit d'un centimètre, elle va devenir comme Papa. Maman en était sûre. Oh oui, elle en était sûre. Combien de fois elle me l'a répété ? Combien de fois ? Mais maintenant que Mike est parti, bien sûr, ce gentil Mike, comme je l'aimais, mais maintenant il est parti, tu vois, parti, et Maman va pas être contente, elle va partir aussi, si je protège pas ma poupée, c'est sûr, Maman me l'a dit, elle me protégerait plus, c'est sûr, elle me protège beaucoup, toujours, avec tous ces gens qui rôdent autour de vous tout le temps, qui ne vous laissent jamais tranquille, c'est sûr, ils arrivent n'importe quand pour vous arracher votre enfant, mais surtout la nuit bien

sûr. Bien sûr. Ils arrivent n'importe quand et de n'importe où, de tout partout... POUR VOUS L'ARRACHER DES MAINS !!!

« Elle peut pas partir toute seule, continuait Clarck d'une voix enfantine, pleurnicharde, c'est sûr, si elle part c'est qu'ils sont venus, ils sont venus la prendre. Oh oui, elle partirait pas toute seule, non non non. Elle peut pas bien sûr. Non non non, ils l'emmènent, c'est dangereux, ils sont partout, les méchants, c'est comme tout le monde, ils sont très gentils et d'un seul coup 'pouf !' ils deviennent méchants, c'est si dangereux, Maman n'est plus là, c'est pas bien, je l'ai pas protégé, j'ai pas protégé, je l'ai pas protégée... ma petite fille chériiiiie... »

Greg ne savait pas quoi dire, il était terrorisé. Il ne connaissait rien sur la manière de parler avec des psychopathes. Sa petite fille ? De qui parlait-il ? De sa poupée ??? Il n'avait jamais eu qu'un fils... Il n'eut pas vraiment beaucoup de temps pour y penser. Clarck ajouta :

« Ça y est, je l'ai trouvée... enfin ! Il faut la fixer avant que Papa revienne. C'est sûr il faut faire vite, il arrive ! Il arrive toujours tellement vite, j'ai jamais le temps de réagir. Maman... moi, on n'a jamais eu le temps...

« Dis donc, Greg, t'as fait la marine, non ? Tu t'y connais en nœuds ? » Greg ne répondait pas. « Au fait, tu sais, c'est dingue comme j'ai mal aux dents, c'est vraiment dingue, on

dirait qu'elles repoussent... Mais au point où j'en suis c'est un peu tard... Tu sais, c'est cool, j'aurai plus jamais mal aux dents... plus jamais ! Allez, il faut que je raccroche, maintenant. Vite ! Maman va pas être contente... Et tu sais quoi ? dit Clarck qui avait retrouvé d'un coup toute sa joie d'enfant, le monde meilleur je sais où il est, en fait je l'ai toujours su !... C'est bête, hein, on cherche toujours des trucs très loin quand c'est tout près... Si je le trouve, je viens te rechercher et on ira ensemble, OK ? Avec les enfants ! On sera heureux, hein qu'est-ce qu'on sera heureux ! Plus d'inquiétude, plus de risque, plus de mouvement, la tranquillité absolue, le silence, on s'entendra tous sans faire d'efforts. L'éternité ! On sera heureux ! »

Clarck Jannings avait raccroché. Il avait dit ces derniers mots sans aucune trace d'ironie. Avec la voix d'un enfant qui avait trouvé un « super jeu ». Mais il ne remplit pas sa promesse. Il ne revint jamais chercher Greg. Greg et Clarck étaient deux enfants qui joueraient pour toujours à des jeux différents.

Vous êtes-vous déjà demandé ce qu'il arrivait à un être lorsque celui-ci se retrouvait en train d'échouer totalement, sans mesure, à un certain niveau du « grand jeu » de la vie ? Clarck Jannings l'avait lu dans une très vieille étude de théologie médiévale, cela s'appelait *danser avec le diable au clair de lune*. Cette danse devait, selon d'obscurs moines théologiens fort éloignés de la sobre doctrine pontificale, amener paradoxalement l'individu *au niveau de conscience immédiatement supérieur*.

Comme il arriverait à un être qui choisirait librement d'abandonner une grande partie du monde matériel pour se consacrer à la spiritualité dans un vieux monastère.

Comme ce qu'il vous arriverait à vous-même si dans un rêve, vous vous raccrochiez par exemple de toutes vos forces à la plus haute prise d'une gigantesque paroi montagneuse, et que malgré vos efforts les plus insensés pour rétablir la situation, vous voyiez avec effroi cette prise vous échapper des mains, irrémédiablement.

Comme ce qu'il arriverait aussi à celui qui, en échec sur une immense partie de son existence, peut-être même depuis une époque immémoriale, choisirait en désespoir de cause de tout

miser sur le seul numéro qu'il lui reste (de sortir son *joker*) et commettrait l'erreur de vivre assez longtemps pour que cette stratégie finisse par être visible à tous les yeux, en terminant par les siens.

Dans ce cas, les efforts les plus terribles que cet être aura déployés pour sauver sa vie seront aussi l'arme la plus puissante pour la détruire.

Clarck Jannings, ce matin de décembre, immobile au centre de son garage comme un enfant perdu, les yeux en larmes et la gorge serrée d'angoisse, était précisément sur le point de *danser avec le diable au clair de lune*. Debout sur sa petite caisse en bois, une des rares choses qu'il avait su construire tout seul lorsqu'il n'avait pas encore sept ans, il se pourrait bien pour lui que ce soit sa *dernière danse*.

Bref, Clarck Jannings était, ce matin-là, dans tous les sens du terme, *sur la corde raide*.

- ÉMOTION -

UNE DRAMATIQUE HISTOIRE DE SECTE !

La fin tragique d'un homme aux convictions profondément enracinées. Il se battait aussi pour... VOTRE ENFANT !



*Le Pr. C. Jannings,
spécialiste et victime
de la lutte anti-sectes.*

Ce jeudi 11 décembre 2001, la police de l'État du Massachusetts retrouva chez eux les deux corps sans vie de Mary Jannings née Whipswift et de Clarck Jannings, son mari pour le meilleur et pour le pire.

Le Professeur Clark Jannings, membre réputé de l'association AAVR de Mary Horseface à Chatham, Cape Cod, supportait mal son impuissance face à l'embrigadement de son jeune fils, qui avait arrêté ses études pour entrer dans une secte new age. Après une brève et illusoire évasion ils avaient fini, affirmait son père, par le rattraper.

Le corps de son épouse Mary a été retrouvé dans son salon. Mary Jannings fut victime d'une crise cardiaque foudroyante ; elle serrait encore entre ses mains, à l'arrivée de la police, une lettre lui annonçant la rupture définitive de tout contact avec son fils.

D'après les informations que nous détenons, le Professeur Clark Jannings serait mort dans son garage, d'une manière volontaire. Son fils, qui n'a pas été retrouvé à l'heure actuelle, ne devrait cependant pas être poursuivi.

Nouveau drame malheureux s'il en est d'une famille détruite par les bêtises de la jeunesse et de ceux qui, toujours dans une totale impunité, savent en tirer profit sans la moindre compassion pour l'équilibre des parents.

Le gouvernement de notre pays serait bien avisé de suivre l'exemple des fermes et courageuses décisions qu'ont su

prendre à ce sujet ses homologues, en Russie comme en Chine mais également en France, pays de la liberté par excellence, qui sait lutter avec rage contre les sectes.

Aux dires de Miss Horseface qui les connaissait bien, Mary et Clarck Jannings étaient « deux êtres honnêtes et courageux, presque trop bons pour ce monde »...

Article tiré du *Boston Globe*
du vendredi 12 décembre 2001,
en première page.

Par Billy Whitehead,
spécialiste du problème des sectes.

